

REVUE N°14, 1986

CLUB DES 100
COLS



1986

N° 14 · VÉLO-CLUB D'ANNECY · F.F.C.T.

SOMMAIRE

Éditorial.....	3
Les cols décollent.....	4
A propos des concentrations cent cols.....	5
Le bréviaire du cyclo-muletier.....	6
Et si on allait en Belgique.....	8
Qu'il est haut «le bas».....	9
Chasses en pays d'Oc.....	10
Une anecdote.....	11
Rat-col ou le port de rat (2 540 m).....	12
Liberté.....	14
Ladakh.....	15
Un inédit cycliste.....	17
Le bonheur est dans le pré.....	18
La ballade du cyclotouriste.....	19
L'homme à la patte brasée.....	20
Rencontre avec mon 25e 2000.....	21
Les deux pieds dans le même sabot.....	22
De quelques cols du Voralberg et du Tyrol (Autriche).....	23
Examen radiologique du Jas de Madame (1).....	26
Vendredi 12 juillet - Col des Raisses.....	27
Baudruce alpine.....	29
Meilleurs voeux.....	31
Cyclotouriste à tout prix.....	32
Une leçon singulière.....	33
1975 - Dix années déjà... 1985.....	34
A la recherche des cols perdus.....	35
Rallye des trois cols ou la ballade des trois chevaliers.....	37
L'oppidum de Castellaras A la recherche des temps passés.....	38
Quand la poisse s'en mêle.....	39
Le «Granon» et ses cinq voisins.....	40
De l'Ubaye à La Durance.....	41
Une discipline trop souvent controversée : Le cyclomuletier.....	42
Mes cols préférés.....	43
Fabien.....	44
Métamorphose.....	46
Partir du niveau de la mer.....	47
Le club des 100 cols.....	48
Une marmotte égarée dans les Polders.....	50
Les vacances du baroudeur.....	53
A l'assaut des «Grands Suisses».....	56
Mon club des 100 cols.....	60
Quatrains pour le club des cent cols (en vers de douze pieds).....	61
Pour le sommeiller, suivre... l'étoile polaire.....	62
Ma Cayolle - Mon premier.....	63
Pluie du matin, n'arrête pas le(s) pèlerins).....	64
Fait d'hiver.....	66
Ah ! Si j'étais une marmotte.....	67
Hauts lieux.....	68
Au-delà de l'Aula.....	70
La 205, un sacré numéro.....	72
Colite tropicale.....	73
La pêche au gros.....	75

ÉDITORIAL

Plus de 2 400 membres dans notre confrérie !

Le travail pour gérer, classer, répondre, est immense. Il est à la mesure du plaisir et de l'intérêt qui s'y rattache.

Voici la 14e revue annuelle de notre club des 100 Cols. Il est le reflet de notre activité, le reflet de notre éthique. Dans le cadre grandiose de la montagne, nous voulons ouvrir nos rangs à des cyclotouristes de toutes origines, de tous âges et de tous bords. Nous devons être des précurseurs dans le cyclotourisme de demain, pas d'interdit, pas de tabou, pas de règlement intérieur. Chaque cyclotouriste est considéré comme un homme responsable, honnête, majeur. Nous devons, pour ceux qui adhèrent à la Fédération Française de Cyclotourisme, montrer un visage de ce que sera, peut-être, notre mouvement dans dix ans: ouvert, courageux, tolérant, communiquant, le regard fixé sur l'avenir. Il nous appartient à chacun de démontrer que le cyclotourisme est un sport, un sport d'avenir qui se pratique, seul, en groupe ou en famille, mais toujours simplement et sans se prendre au sérieux.

Merci pour vos innombrables lettres et encouragements, elles me confortent dans les choix qui sont les miens.

Henri DUSSEAU

LES COLS DÉCOLLENT

L'inflation est-elle jugulée ? Le gouvernement le dit, mais les Cent Cols doivent être une enclave sud américaine dans une France tranquille. Chez nous, tout augmente plus vite que son ombre. Des membres «à ne plus savoir qu'en faire» et chaque jour apporte son nouveau col, ajoutant son grain de sel à un catalogue déjà copieux. La toponymie française est donc en constante évolution, les Ponts et Chaussées ont des crédits à gaspiller en pancartes bêtes, et loin d'être des couraillons obnubilés par le «classement.», les cyclos «cent cols.» sont des touristes aux yeux perçants, prompts à dénicher le nouveau panneau, ou le vieux tout rouillé, indiquant à la fois un col oublié et une décharge publique, comme au col du Pontias, dans la Drôme. Où ne vont-ils pas chercher des cols ?

Vous n'avez pas vos yeux dans vos poches, et tant mieux. Mais à la sortie, ça fait un de ces boulots ! J'en cause même pas ! Entretenir un catalogue des cols est une tâche sans fin, et il y en a qui voudraient me lancer dans un travail plus fou encore : un répertoire des cols des pays étrangers. Malheureux ! Sans doute serait-ce d'un grand intérêt, mais c'est un ouvrage de longue haleine, très au-delà de mes disponibilités actuelles.

Tout ce qu'il est possible de faire pour l'instant, c'est d'encourager les bonnes volontés à faire le travail elles-mêmes ! Certains ont déjà entamé la besogne :

- Gérard DECROUY passe la Suisse au peigne fin, muletiers compris.
- Leif GRIMSTVEIT et Alf BIRKELAND mettent au point la liste des cols routiers de Norvège (150 pour l'instant).
- Georges ROSSINI s'est attelé au répertoire des cols italiens (plusieurs milliers, rien que pour les routiers).
- Christophe GUITON a dressé une liste de 300 cols turcs, avec cartes (26 pages en tout).
- Le même a catalogué les bwlch (cols) du pays de Galles (55 cols).
- Toujours lui : les cols de Sardaigne (110).
- Encore lui : 80 cols algériens en petites fiches (plus spécialement les Aurès, avec une carte «maison» au 200.000e).
- André TIGNON s'est chargé du col belge, apparu en 1985. La famille s'agrandira-t-elle ?

La plupart de ces ébauches de listes sont à votre disposition, mais n'oubliez pas que les photocopies se payent et que la poste ne travaille pas pour rien !

François RIEU

A PROPOS DES CONCENTRATIONS CENT COLS

Chacun sait que dans notre monde cyclo, les amateurs de cols forment une secte un peu à part. Depuis quelques années, l'idée d'une confrérie qui avait germé dans certains esprits, s'est concrétisée et le nombre de ses adhérents est en progression constante : elle a nom «Club des Cent Cols».

La revue annuelle «Club des Cent Cols» a été créée et elle est alimentée par les adhérents qui aiment à faire partager leur expérience concernant telle ou telle sortie spécifique. Mais tous ne sont pas à même de s'exprimer par écrit (textes, dessins, photos...), aussi, périodiquement, des concentrations sont organisées afin de regrouper un certain nombre d'adeptes rompus à la spécialité afin qu'ils puissent échanger un peu sur le sujet ou simplement lier connaissance.

Grimper un col est pourtant un exercice généralement solitaire, eh bien, il s'avère que ces manifestations sont assez bien suivies, en tout cas avec enthousiasme, car en effet, ceux qui y assistent parlent le même langage. Les textes dans la revue font plutôt part des états d'âme, des réflexions, de la façon d'aborder un «obstacle», alors que dans les réunions on traite plus le sujet dans ses phases technique et pratique : matériel, équipement, etc... Et la part des anecdotes, plus ou moins savoureuses, voire pour certaines dramatiques, y est importante.

Pourtant, toutes les concentrations mises sur pied, ne sont pas un franc succès, témoin celle organisée lors de la Semaine Fédérale 1985 en Ile de France. Toutes les conditions s'étant trouvées réunies pour qu'elle n'en fut pas un. En tout premier lieu, l'Ile de France est située hors des 5 massifs «montagnards» de notre pays, aussi les «solistes» avaient-ils plutôt envisagé d'augmenter leur capital cols que de venir dans la Région Parisienne. Ensuite, la concentration (dont le lieu était d'ailleurs judicieusement choisi) était située au-delà du point le plus éloigné de la grande sortie du premier jour de la S.F. ; chacun sait que ce jour est très souvent, dans cette manifestation, celui des retrouvailles et du farniente. Le temps était d'autre part, ce jour-là, particulièrement exécrable et les averses du début d'après-midi n'ont fait que confirmer. Par contre, la concentration d'automne, au meeting de Pavezin, fut un réel succès.

Nous organisons, en Ile de France, depuis quelques temps, une marche hivernale, dite des 100 Cols, qui regroupe une part importante de l'effectif parisien des confrères concernés. On y trouve bonne ambiance, détente, fraternité de langage, on y échaffaude également quelques projets de sorties cyclos (muletiers en particulier).

Il y a par contre difficultés à orchestrer tout cela et surtout à communiquer, c'est pourquoi a été instauré le système des responsables régionaux. Bien entendu, ceux-ci doivent référer, au préalable, de leurs projets d'actions, auprès de la «direction centralisatrice». Laquelle, étant saisie à temps, devrait pouvoir établir un calendrier inscrit dans «Cyclotourisme», dans la «Revue Cent Cols», ou par simple feuille envoyée aux confrères (et là, travail supplémentaire : coût et temps). Pour ce faire, les responsables régionaux doivent transmettre leurs projets à une date butoir afin que la parution (qui ne peut guère être qu'annuelle) soit complète au maximum. Mais, là encore, il s'agit de bénévolat et s'il fallait comptabiliser le temps que tous (et personne ne rechigne à la tâche) investissent dans de telles actions, nous serions tous surpris de la somme.

Cela signifie, qu'il faut maintenir tous ces types d'organisations, toutes très diverses mais bien perçues, elles offrent un intérêt certain.

Quand à leur périodicité, il n'est pas possible d'être systématique, on ne peut que composer chaque année, au gré du calendrier. Il n'est toutefois pas nécessaire de les multiplier. Le lieu de réunion idéal est bien évidemment un col, si possible assez peu connu, cela incitant à une participation la plus conséquente possible.

Notre confrérie est en bonne santé. Maintenons-l'y. Proposons donc, mais surtout pas au dernier moment.

D. PROVOT

LE BRÉVIAIRE DU CYCLO-MULETIER

Fais du Cyclo-Muletier par amour de la nature grandiose, de la solitude, de l'effort physique et non pas parce que c'est la mode : la montagne se vengerait. Mais moque-toi du grincheux qui te prouve par a plus b qu'une bécane sur l'Alpe est une hérésie et que tu dois t'arrêter au terminus de la route goudronnée : la montagne te récompensera.

Ne fais pas «n'importe quoi» pour corser ta «collection». Dédaigne les cols où, sur l'ensemble du parcours, ton vélo est plus encombrant qu'utile. Tu te rends ridicule et tu discrédites notre mouvement. Montre-toi toujours digne de l'avantage que tu possèdes sur l'automobiliste et le piéton qui sont esclaves de leur véhicule ou des services de cars.

Mais surtout éloigne-toi du col glaciaire ou rocheux. C'est aussi stupide que dangereux. Ou tu ne t'équipes pas spécialement et ta tentative de suicide ou tu t'équipes convenablement et ta corde, ton piolet, tes crampons et son sac tyrolien genre «armoie à glace» te gêneront sur la route aussi terriblement que ton vélo te gênera sur le glacier. Contente-toi des superbes passages sans nombre qui te conduisent par ta seule endurance et sans acrobatie ni danger de la vallée du Giffre dans celle de l'Arve, des Beauges dans le Beaufortain, de la Tarentaise en Maurienne et dans l'Oisans.

Avant de partir, prépare-toi minutieusement au triple point de vue itinéraire-horaire, de matériel et d'entraînement. Sache que la montagne peut te réserver de terribles surprises si tu l'abordes en galopin.

Pour aborder un col inconnu, il est indispensable de posséder, d'amener en course et de savoir lire la carte au 50.000e en couleurs ou les plans directeurs au 20.000e. Les cartes routières ne valent rien pour les cols muletiers, les cartes en hachures pas grand-chose. Pour cent sous de cotisation annuelle, les Cyclo-Muletiers Savoyards te procurent sur simple demande itinéraire et horaire standard et tous les tuyaux désirables des principaux cols des deux Savoies. Indispensables sont également des vêtements de prévision du mauvais temps blouson imperméable ou veste-tempête à cagoule, un chandail en grosse laine pouvant servir, entortillé autour du tube horizontal, de coussinet pour protéger l'épaule au portage, gants chauds ou moufles, visières pour les binoclaris. Une boussole peut rendre de fiers services en cas de brouillard. Le reste de l'équipement varie avec les «écoles», la force physique, les bourses, les appétits. Le vélo lourd n'est pas d'office désavantagé ; il reprendra du poil de la bête en roulant là où le «Tout Dural» portera sa monture. Les souliers «uniques», c'est-à-dire des souliers bas légèrement ferrés ont leurs adeptes ; nous leur préférons néanmoins la solution plus lourde, godasses de montagne pour les cols. N'oublie pas l'appareil photo, car si tu veux obtenir l'insigne des Cyclo-Muletiers Savoyards ou Dauphinois, il te faut des documents. Mais le meilleur appareil du monde ne sert à rien s'il n'y a pas de pellicule dedans !

Au point de vue d'entraînement, nous attirons ton attention sur le fait qu'une défaillance en montagne est beaucoup plus désagréable que partout ailleurs ; elle y peut être dangereuse.

En toute saison, même au mois d'août, tu peux rencontrer au-dessus de 2.000 mètres de la neige fraîche tombée de la nuit. Ce n'est pas une raison pour rebrousser chemin, à moins que tu n'y enfonces jusqu'aux genoux ; l'essentiel est de ne pas perdre la direction et de ne pas te tromper de «col». Mais méfie-toi comme de la peste des «névés» au début de saison ; si tu ne peux pas les éviter, prends au moins toutes les précautions : traverse vite sans piétiner et sans t'arrêter, au besoin d'abord sans vélo pour faire la trace. Un simple petit «glissement de neige» peut affreusement t'empoisonner.

L'expérience a montré que plus encore que sur la route, le vélo du cyclo-muletier doit être chargé à l'avant. Plus l'arrière est déchargé, plus il est facile de conduire la machine dans un sentier rocailleux ou sur les éboulis et de réduire ainsi le portage à son strict minimum. Car qu'on veuille l'avouer ou non : le portage est bien la plaie du Cyclo Muletier ; heureusement qu'une savante «technique» et une certaine expérience permettent de l'éviter dans la plupart des cas et des cols.

Et, pour finir, un tuyau de bon copain qui t'évitera mainte amère déception : n'essaye pas de questionner les montagnards : «Combien de temps jusqu'au col ?», car ils te donneront de bonne foi les indications les plus différentes ; mais surtout, si tu ne veux pas ébranler ton moral, abstiens-toi de demander si ça passe. D'après eux, tu ne passeras «jamais» !

Eh bien, nous y avons tous passé !

LEBOUQUE-TAIN

Ces conseils de bon aloi sont extraits de la revue «Le Cycliste d'avril 1939, et prouvent, s'il en était besoin, que le cyclo muletier a une longue tradition. Voilà donc au minimum quatre générations que des cyclos randonnent au coeur des montagnes, et que leurs détracteurs les accusent de «porter des pianos». Polémique sans fin !

Quant à l'auteur de cet article, derrière le pseudonyme de «Lebouque Tain» se dissimule Hans KONIG, photographe suisse fondateur des cyclotouristes Albertvillois en 1937, et premier cyclomontagnard à obtenir la médaille des Cyclo Muletiers Savoyards en septembre 1938, ex aequo avec Pierre GUERIN, son grand ami annécien.

ET SI ON ALLAIT EN BELGIQUE...

AU MONT SAINT-AUBERT, L'UNIQUE COL BELGE

Au risque de passer pour un club qui se monte le col, l'Union Audax Tournai lance l'innovation la plus cyclotouriste du pays en matérialisant le «Col de la Croix Jubaru», le seul col géographique connu à ce jour en Belgique.

«De l'Audax, toujours de l'Audax...» les Tournaisiens connaissent la formule. Leur dernière invention se propose de hausser les coeurs des touristes, sinon de chatouiller les pédales des sportifs. Personne ne s'y trompe, le col de la Croix Jubaru n'est rien d'autre qu'un formidable clin d'oeil de la gente cyclotouriste à ceux que la platitude de la vie et du relief déprime.

Faute de soulever les montagnes, les Audax de Tournai affichent donc une fois capable de les baptiser. A chacun sa hauteur ? Celle des Tournaisiens est celle du Mont Saint-Aubert (145 m) flanqué du col d'aujourd'hui. Et la ville de Tournai, première capitale franque puisque Berceau de Clovis, a bien mesuré l'intérêt de la découverte. La ville reconnaît l'appellation du nouveau lieu-dit et finance la pose des panneaux de signalisation ad-hoc.

LA PREUVE QU'IL Y EST

A force d'arpenter les pentes de leur mont SaintAubert, des Audax, fourbus et vrais «méridionaux» de Hainaut Occidental, ont remarqué que la route KainMolembaix, au-delà du carrefour dit de la Croix Jubaru, fait passer par «une dépression dans une ligne de hauteurs permettant de basculer d'un versant à l'autre». La fatigue et l'environnement s'accordaient donc pour reconnaître la définition d'un col géographique.

Le relevé topographique confirme la conviction. A l'ouest, le mont Saint-Aubert culmine à 145 mètres. A l'Est, une plus modeste bosse portant le tranquille et méconnu hameau du Bourdeau prend le vent à près de 110 mètres d'altitude. Entre les deux, la route emprunte la dépression qui creuse un passage nord-sud. Le bourgmestre de Tournai craignait de baptiser un col d'altitude (99 m) si modeste. Il fut bien rassuré d'apprendre que le col repéré sur sa commune dépassait, en altitude, vingt-huit «collègues» français. Mieux, à force de regarder à la loupe leur mont Saint-Aubert flanqué du col de la Croix Jubaru, les Tournaisiens lui trouvent même une furieuse ressemblance avec le mont Ventoux flanqué du col des Tempêtes (7,5 % de pente... sur vingt et un kilomètres pour l'un, sur 1,5 kilomètre pour l'autre) : même sommet panoramique, même attrait pour les cyclistes.

L'appellation du col des Audax vaut son pesant d'émotion. La Croix Jubaru est un monument dressé à la mémoire d'un cycliste mort accidentellement à cet endroit, alors qu'il faisait du tourisme le 14 juillet 1897. Mais, plus personne, à Tournai, ne s'en souvenait. Et ce fut le mérite des cyclos de retrouver dans le Courier de l'Escaut (le plus ancien journal de Belgique qui paraît depuis 1830), l'édition du 16 juillet 1897 relatant les circonstances du drame :

«Plusieurs jeunes Français en excursion mercredi au mont Saint-Aubert, à l'occasion du 14 juillet. Vers 18 h., trois de ceux-ci, montés sur leur bicyclette, se mettaient en mesure de descendre la chaussée pour le retour. La pente est raide. Armand Jubaru, de Tourcoing, ne sut pas conserver les pédales. Complètement emballé il descendit dans une course vertigineuse, passa comme l'éclair au-dessus du premier fossé qui borde la route, puis d'un second et alla s'écraser contre le mur du château de Mme d'Ogimont. L'infortuné cycliste resta évanoui, perdant le sang par d'affreuses blessures à la tête.

La suite de l'article rapporte comment les secours, organisés en hâte, furent vains, malgré l'arrivée d'un médecin qui fit chercher le prêtre. La famille (en la personne de Pierre Gadenne, de Tourcoing, on a retrouvé les cousins) alors éplorée, fit dresser un monument à la mémoire du jeune audacieux Armand Jubaru qu'on reconnaît aujourd'hui comme le patron-martyr des cyclotouristes. Saint Jubaru, priez pour nous !

André TIGNON
Union AUDAX TOURNAI

QU'IL EST HAUT «LE BAS»

«QUE FAIS-TU CE WEEK-END ?»

C'est une question qui revient souvent, et c'est à ce moment là que se dessinent les plus belles ou folles randonnées. Cette phrase me fut posée par mes amis Brigitte et André, en ce début de mois de septembre. «J'ai bien envie de me rendre à La Seyne les Alpes afin de gravir les cols environnants.» L'idée semble satisfaire tout le monde et nous nous retrouvons le samedi matin enfourchant nos montures. Petit circuit le matin avec les cols de Maure, Labouret et Fanget. Ah, ce dernier, qu'il est raide. Le plus petit braquet est de rigueur, tellement le pourcentage est important.

Après un frugal déjeuner, départ pour un plus de 2.000 muletier. Dès la sortie de Seyne, nous le situons au-dessus des sapins et mélèzes. Deux kilomètres sur la route et nous bifurquons dans un petit chemin goudronné qui nous mène au dernier hameau.

Dès cet instant, nous rentrons dans le vif du sujet. La pente est de plus en plus raide, à travers les sapins. Dans cette merveilleuse forêt que d'encouragements par les ramasseurs de framboises sauvages, chacun y va de son petit mot gentil, à croire qu'il n'y a que dans les moments difficiles que la sympathie et l'entraide resurgissent.

A 4 kms du sommet, le goudron est remplacé par un tapis de cailloux, c'est le premier muletier de nos amis et c'est avec beaucoup de crainte qu'ils vont l'aborder. Les chaussures de vélo sont remplacées par des tennis emportées sur le porte-bagages, la prévoyance dans ces hauts lieux est de rigueur.

Une bonne partie est parcourue en vélo et de temps à autre, nous poussons dans les éboulis de pierre. L'arrivée au sommet est merveilleuse, nous découvrons un panorama phénoménal que seule la haute montagne peut nous fournir.

Ce col, en partant de si bas, pour arriver si haut, s'appelle tout simplement le Col Bas. Élémentaire !

Marie-Claire et Jacques DELEIGNE
U.S. St-Egrève

CHASSES EN PAYS D'OC

Nous sommes deux compagnons de langue d'oïl venus des provinces océaniques Vendée et Cotentin mais qui avons une très grande affection pour ces reliefs bordant la vallée du Rhône de part et d'autre de Bagnols-sur-Cèze, notre cité d'aujourd'hui. Nos armes de chasse sont de robustes vélos équipés l'un et l'autre du meilleur calibre qui soit : le 28 x 28. Nous chassons par tout temps, neige incluse, dans les immenses domaines de la Drôme et d'Ardèche où abonde un gibier de qualité.

Certains cols, car c'est bien de ce gibier dont il s'agit doivent être reconnus, voire débusqués, certains savent bien se défendre, n'est-ce pas le cas du col de la Motte quelque part en Diois dont tu parles si souvent ami Bernard ? Oserai-je avouer que pour ma part je suis revenu parfois bredouille tels ces trois malheureux petits cols ardéchois manqués dans les environs de Barjac (Trépaloup je t'aurai !)

En bons chasseurs, nous racontons nos chasses, le lundi midi de préférence au restaurant d'entreprise où nous nous retrouvons et à qui ? à d'autres chasseurs pardi ! L'un en particulier qui répond au nom prédestiné d'Hubert est natif de Provence, résidant et chassant dans ce Combat Venaissin et provinces voisines qu'il affectionne. Evidemment c'est à qui aura fait les plus belles prises et il nous arrive bien souvent à nous qui habitons la rive droite du Rhône d'aller roder sur la rive gauche que notre ami Hubert considère comme ses terres. Nous ne serions pas surpris de rencontrer un jour des panneaux d'un style nouveau : 100 Cols Comtadins : Chasse réservée. Pour l'instant il n'en est rien et nous sillonnons sans vergogne tous ces chemins flairant les heureuses rencontres comme récemment les pas de Chauvet et Maneyrole chassés en sous-bois, les cols Martin-Buisson-Bouteyrole tirés dans un mouchoir de poche, tout récemment enfin le charmant col du Pin dégusté comme du p(a)in blanc côté est dans une splendide neige poudreuse mais digéré comme du p(a)in noir côté ouest en dégringolant un sentier pentu, glissant, trompeur encombré pour terminer de branchages agressifs.

Nous autres les chasseurs bagnelais sommes plutôt pour l'imprévu. Nous chargeons le samedi matin les armes sur la voiture et partons vers l'est le plus souvent. Nyons-Vaison voir Buis. C'était le cas ce 21 décembre jour de solstice d'hiver et notre départ de St-Auban/Ouvèze avait comme visée les cols de St-Jean et de Perty, ce dernier étant l'un de nos fétiches. Or donc, nous voilà partis, à hauteur de Mévouillan, Bernard me parle d'un col muletier vaguement situé à gauche ne nécessitant qu'un petit détour pour le cueillir. Cap à gauche et nous voilà en piste pour le col de Riousses. Par bonheur le temps est sec car le sol meuble et poussiéreux garde des traces profondes de notre passage mais sans que nous soyons stoppés par cette glaise épaisse comme en d'autres lieux. «Rieusses» épinglé, il ne reste plus qu'à boucler St-Jean et Perty superbes en ce jour de décembre et nous en retournons chez nous en terre languedocienne.

Lundi midi, Hubert est aux cent coups ! Où étiez-vous samedi ? au col de Riousses, il y faisait même un peu chaud ! Bandits ! J'y suis passé et j'ai reconnu vos traces, ça ne pouvait être que vous, vous n'avez pas honte de venir chasser sur mes terres ! Braconniers ! Eh oui, nous avons, sans penser à mal, brûlé la politesse à notre ami Hubert qui n'avait pu que constater le désastre à 1 heure près en examinant ces traces honteuses de pneus toutes fraîches sur la piste du col des Riousses. Le gibier appartient à ceux qui se lèvent tôt, n'est-il pas vrai !

Mais il n'y a pas que nos petites querelles et nous chassons également de concert comme au printemps dernier dans ces Baronnies si ensoleillées. Notre but : le col de la Bohémienne, un bien joli nom, nous aimons les noms des cols ! Celui-ci paraissait bien repéré : un GR sens Nord-Sud coupé par un semblant de route départementale en Est-Ouest (la D 959) sur l'IGN bleue 1/25.000. Nous voilà en route Bernard, Hubert et votre conteur avec pneumatiques à crampons et braquets extrêmes (26 x 30) pour Hubert. Cost - Plaisians - quelques cols inédits : Aiguières - Geine - Jas et nous voilà surplombant notre but. Le GR que nous suivions semblant passer en contrebas du col, nous attaquons ce dernier plein champ, soleil dans le dos. La descente est forte et rapidement la technique du ski est adoptée : traversée - conversion... Nous arrivons aux bosquets, le terrain est difficile enfin un semblant de sentier à moutons nous signifie que

nous sommes au col en fait un chaos de terre et cailloux. Oh IGN, où est la D 159 ! Quelques photos, en particulier d'Hubert qui insiste pour cycliser là où ce n'est pas cyclable et se retrouve à terre stoppé par des branches basses, trop basses sur cette D 159. Le retour par Aulan, la Rochette et le Poët en Percip (joli nom n'est-ce pas !...) est plus contemplatif avec un Ventoux printanier présent à plus d'un détour du chemin.

A l'amitié des chasseurs, cordiales pensées à tous, en particulier à Hubert (un autre, décidément !) et sa femme Danielle (serait-elle un peu Diane !) du Comtat également que nous espérons bien rencontrer un jour pour raconter ensemble de nouvelles histoires qui ne seront pas, rassurez-vous, des Tartarinades l...

G. DELAFONTAINE
C.C. Bagnols-Marsoule

UNE ANECDOTE

Au cours de la Randonnée des Gorges Audoises, à Limoux (11), comptant pour le BCMF, je rejoins dans le Pailhères un cyclo ; la discussion s'établit :

Cyclo - «Il est long ce col !»

Moi - «12 kilomètres, mais on en a déjà fait 6 !»

Cyclo - «Ah, bon ! Mais comment il s'appelle ?»

Moi - «C'est le Port de Pailhères.»

Cyclo - «Ah, c'est ça le Pailhères ? Il monte haut ?»

Moi - «2001 mètres».

Cyclo - «Quoi, 2001 mètres ????»

Sur cette répartie, il mit pied à terre et fit demi-tour. C'est peut-être le 1 mètre qui lui a fait peur ?

R. GOLLION

RAT-COL OU LE PORT DE RAT (2 540 M)

J'écrivais, ce soir-là, dans la brusque sérénité des soirs d'été, lorsqu'on se retrouve en cuissard, laines et chaussures à cales, diagonalement étalé sur un grand lit froid dans une chambre anonyme, la plume à la main et la tête dans l'autre. Et la sensation qu'il faisait quand même, par moment, meilleur être ici que dehors.

Une base en Cerdagne et une belle après-midi d'été m'ont permis de me laisser glisser sans histoire de la frontière espagnole sur la route, un peu chargée mais agréable, qui mène à La Seu d'Urgell. Le vent chaud du Sud-Ouest efface les descentes mais l'atmosphère est alors d'une transparence qui donne une présence inhabituelle au mur calcaire du Cadi qui se découvre quelques instants de ses contreforts devant Arsequell. Quelques pistes, goudronnées les premières centaines de mètres, s'élèvent, l'une à droite vers l'étang de la Pera à quelques pas des crêtes andorranes, l'autre à gauche vers Toloriu, Querforadat et les cheminées lumineuses du Cadi, une encore vers le curieux village perché d'Aristot. Résister à toutes ces tentations finalement bien peu gratifiantes car les cols y sont rares (et les cartes aussi), fait découvrir au bout d'une ligne droite déprimante de vent chaud, de bidons vidés, d'oliviers desséchés et de chocolat ayant disparu par écoulement (même pas très visqueux) dans les décousures du sac de guidon (question aux métallos et fourchologues : c'est ça la microfusion ?), donc découvrir la ville annoncée par les panneaux comme la «Capital del esquí nordic». Il est vrai que La Seu d'Urgell, c'est encore le nord de l'Espagne.

Après l'arrêt-bière-rituellement-déconseillé (avis confirmé par la vision de quelques alcooliques bien marqués) et le mouillage (non moins rituel) des bidons dans le grand bassin de la place, sous l'œil dégoûté des assis de service, donc après cet arrêt, ne faites pas comme moi, ne montez pas vers Andorre par cette route en paliers successifs où l'on se laisse tellement aller avec le vent que la ventilation en est inexistante. Allez donc plutôt voir la cathédrale et son musée qui valent plus que le détour. Ayant toutefois commis l'erreur de ne pas m'y arrêter, ni de retourner comme l'an passé flâner dans la fraîcheur des longues rues droites et colorées de la vieille ville au charme démodé, les douaniers trop coopératifs m'enlèvent jusqu'à l'occasion d'un arrêt à l'ombre. Ont-ils vu la forme curieuse de mes sacoches ? Et mes piqûres (de moustiques, mais chut) à l'avant-bras ?

A San Julia, soleil plombé et arrêt eau gazeuse après un essai infructueux car il est, paraît-il indécent d'appuyer son vélo contre une table de la terrasse (vide) du café. Arrivée très facile dans la pagaille bruyante d'Andorre la Vieille, où les conducteurs, surtout ceux des gros véhicules, sont très compréhensifs. Seule ombre, ou plutôt nuage, au tableau : la rareté de l'air et le bas prix du gas-oil ont probablement une influence sur le réglage des diesels andorrans ; ça donne des occasions de s'arrêter.

La montée vers Ordino commence en bonne pente mais sans surprise, y compris en ce qui concerne les émanations motoriques. Première surprise quand même avec une carrière qui empiète sur presque toute la route et où l'étouffement minéral succède à l'organique (ouf !). Mais ça ne dure pas : le tunnel d'Ordino, nouvelle édition, est dédoublé : l'ancien à voie unique, pour les poids lourds qui montent ; l'autre, luxueusement bétonné et à deux voies, pour tous les autres. Mon cœur penche pour le côté béton, symbole du Progrès ; l'ébullition est garantie à la sortie. Un couraillon sympa qui monte au Serrat pour se mettre en jambes après le boulot, m'annonce une route goudronnée jusqu'à quelques centaines de mètres du Port du RAT, puis la piste des deux côtés. Nous nous quittons à Ordino où la fierté du premier hôtel me fait craindre une grande glissade sur le marbre devant la lippe dédaigneuse d'un maître d'hôtel en livrée. Hésitations injustifiées, et le savon especial glycerolanolinado se montre redoutablement efficace pour créer une marée noire et grasse qu'on n'avait peut-être presque jamais vue depuis la catastrophe de l'Amoco-Cadiz. Le filtre nasal, également durement éprouvé dans ces six kilomètres de vallée d'Ordino, passe lui aussi avec succès l'épreuve de la côte bretonne (capacité de stockage impressionnante).

J'écrivais donc tout ça, en diagonale sur mon lit, mais la suite est trop émaillée de grandioses oniries colorées pour ne pas être censurée. La seule pensée cohérente consistait en une énumération courte mais

exhaustive des ressources dites comestibles de ma sacoche : deux sacs de lyophilisés (peu importe quoi) provenant d'un magasin bien connu de la rue des Ecoles, quelques pruneaux et sachets de thé, et six gros carrés de chocolat «à la pierre», recette ibérique ancestrale à la cannelle et à la farine de riz, également farineuse à toute température et aux vertus digestives et énergétiques indéniables - à condition d'être de ceux qui arrivent à en avaler.

Tout le reste de ces écritures vespérales, c'était sans compter avec les caprices météoriques. Déluge cette nuit, mais pas orageux ; sommeil léger entrecoupé de scrutations de nuages ; départ à jeun avant l'aube dès la pluie calmée, dans la fraîcheur mouillée et encore sombre de cette partie de la vallée qui s'élargit pour laisser la place à quelques champs de tabac et aux alpages. Neuf kilomètres calmes où la nature se remet de ses émotions nocturnes ; frissons tranquilles et la machine ronronne et clapote aux flaques.

El Serrat, dernier village de la vallée, est constitué de deux ou trois solides fermes étagées sur un ressaut de la vallée au pied des crêtes qui, de Tristagne à la Cabanette, constituent l'essentiel de la frontière entre l'Andorre et l'Ariège. Les auberges ne sont guère matinales dans la région, qui attire le touriste régional dans les beaux jours. La matinale patronne du modeste hôtel des Lacs, déjà debout à sept heures et demi pour faire marcher la serpillière, se remet de sa surprise et abandonne son ouvrage pour s'excuser de ne pas avoir de tartine de confiture (ah, les français !) et me prépare, désolée, chocolat chaud, pain, ail, tomate, huile d'olive et un jambon de montagne comme on n'en mange qu'en rêve. Le mari sort de sa torpeur matinale pour me dire qu'au port du Rat, il n'y a pas de piste côté français mais seulement le «cami (chemin) des contrebandistes» dont le départ est difficile à trouver.

Après le Serrat, la route s'élève doucement vers l'Ouest le long de la vallée, reste bien revêtue malgré les travaux et éboulements en cours, et ne mérite pas les deux flèches dont Monsieur Bibendum l'a gratifiée. Sur le contrebas, à gauche, de grands travaux de l'autre côté de la rivière et un tunnel en construction indiquent le futur tracé. C'est au moment où l'actuelle (et bientôt ancienne) route traverse la rivière que le tracé large, droit, direct et complet indiqué par Bibendum nous roule, et laisse place à onze lacets serrés de bonne piste au milieu de constructions qui, le jour où elles seront terminées, feront penser à la béatitude bétonnique de la Mongie. Mais ce n'est pas la RCP et ce n'est donc pas le moment de faire la petite sieste à l'ombre avant les dernières pentes de l'Aubisque, avec l'orage qui commence, les rafales de vent et la grêle qui m'attendent au détour de la crête suivante ; ce n'est pas l'Aubisque. Là commencent les honneurs du pied, la rencontre fugitive d'un randonneur (un vrai, à pied, sans roues) en sens inverse, frigorifié et fuyant les hauteurs peu accueillantes. Le brouillard, la grêle, la pluie alternent rapidement, de même que les pieds et les roues ; un dernier abri précaire, nommé «B. de Rat» dans la carte IGN au 50.000e, est entouré de pelouses campables bien qu'il soit difficile aujourd'hui de distinguer l'herbe du marécage. Une dernière pente mène à la fin de la piste (alt. 2360 m.) et à un tunnel sommaire d'exploration, d'aspect peu amène et dont un écriteau érodé indique qu'il est en cul-de-sac. Une branche de la piste, partant d'un peu plus bas, monte plus haut que moi mais s'engage vers le Sud dans une direction où rien ne prouve qu'il atteigne la crête. Ça sera pour la prochaine fois. A droite du tunnel, un cône d'éboulis herbeux mène, moyennant quelques rattrapages sur le gispet mouillé, à un étroit chemin balisé qui quitte le couloir herbeux pour s'engager plus à gauche dans les rochers ; le névé et le cairn du col du Rat (2540) apparaissent au bout de moins d'une heure. Les sacoches surbaissées (et encore plus surbaissées par les poids conjugués des ans, d'une carrière pénible et de leur contenu) subissent au passage quelques découpages bien nets. Le temps se calme momentanément au début de la redescente, marqué seulement par le spectacle classique de quelques sans-roues, trempés, muets et figés devant l'étrange. Le chemin des «contrebandistes» est clairement balisé de rouge, et bien m'en prend de le suivre car s'il part quelquefois dans des directions inattendues (et ne correspondant à aucune carte) c'est toujours pour éviter habilement les nombreux traquenards de la descente parsemée de falaises rocheuses et de pentes gispéteuses bien raides. L'estomac creux, et devenant progressivement amphibie (malgré les quelques préventions que certains m'attribuent), je m'enfonce dans la vallée pour atteindre la piste (2100 m.) en une heure et demie depuis le col. L'orage et la grêle redoublent. S'enfoncer est un grand mot : c'est quand on voudrait s'enfoncer vite que la montagne vous résiste, temporise, vous retient au piège de sa hauteur. La piste, mauvaise, vient de plus haut : s'arrête-t-elle à une autre ébauche de tunnel côté français, ou rejoint-elle par un col plus élevé la branche de piste que j'ai délaissée ce matin ? A voir l'été prochain. La piste, de plus en plus mauvaise, ne sert plus que de

torrent. Une brève éclaircie découvre la masse imposante du pic d'Estats, blanchie par la grêle, montagne dans toute sa force à travers le déchaînement des éléments. La force du cadre aussi se révèle dans le déchaînement de cette descente qui dans un lit de cailloux et d'eau me mène, course contre l'orage, au répit du barrage de Souicem, au pied du Montcalm. Quelques souvenirs de goudron commencent alors à apparaître, rescapés des travaux du barrage, et la piste toujours irrégulière, ne devient bonne que vers 100 m., à l'arrivée au sympathique gîte d'étape de Mounicou. Un de nos valeureux congénères (probablement) descendant du port de Bouet, s'y arrêta, paraît-il, en 1984, pour rebrousser chemin sans attendre vers le Rat.

Très belle sortie ; le Rat côté français n'est pas exempt de difficultés. La toute dernière partie du chemin, descendant à vue dans le creux de vallon vers un lacet de la piste à l'altitude 2100 m. environ, n'est pas balisée mais assez bien tracée dans l'herbe ; elle risque de ne pas être vue si l'on fait le parcours dans l'autre sens, mais il existe peut-être un autre chemin. A la descente, le Mounicou est à une petite heure de Tarascon-sur-Ariège. Il faut compter deux heures à deux heures et demie de portage ou poussage entre les deux pistes.

Jean LOUCHET
ISSY-LES-MOULINEAUX

LIBERTÉ

En redescendant du «Jas de Madame» (Col n. 06 - 1), que l'ami Paul André connaît bien, je me suis senti léger, léger... si léger que je suis allé non loin de là rendre visite à Fernand, qui expose ses œuvres en un temple magnifique.

J'y ai rencontré Paul Eluard au 1er étage, et tous deux m'ont montré «La Liberté». Tant et si bien que je suis sorti du musée avec les «L» qui m'ont transportés auprès de St-Nicolas.

Pourquoi St-Nicolas ? Parce que c'est le patron des enfants, et de ceux qui comme moi, retombent dans l'enfance... Je l'ai trouvé tout là-haut au Cap Nord de la Corse (Col N. 303) dans une belle niche blanche... Il me montra : au-dessous de nous le golfe de Macinaggio, et son joli port dans lequel Napoléon Bonaparte et l'Impératrice Eugénie, débarquèrent un jour de Libeccio. Au loin se profilait l'île d'Elbe, d'où l'Empereur embarqua pour rejoindre la France.

Puis, il prit son bâton de pèlerin et m'accompagna jusqu'à l'extrémité de la pointe Ouest de l'île, voir le Moulin de Mâtteï. Pour aller là-haut, il me fallut faire du portage. Nous étions fouettés par le vent qui nous apportait des odeurs de thym, de romarin, de lavande sauvage, de pin, de tout le maquis qui depuis la mer, montait à nos pieds. Au loin, dans les terres, à l'intérieur du Golfe de Porto, se profilait la cime enneigée du Cinto. Derrière, on devinait l'arête montagneuse médiane de la Corse. Le tout se détachait dans le bleu infini de la mer et du ciel. Si un jour l'envie vous prend, faites en cyclo-muletier cette arête qui va du Nord au Sud de l'île. En plus de sa beauté sauvage, elle est truffée de cols muletiers, qui ont fait perdre 5 kilos à notre ami Chauvot. Avis à ceux que les kilos embarrassent !!!

... Saint-Nicolas m'ayant quitté, je retourne sur la terre, égrener des chapelets et des rosaires de cols, qui me donnent des ailes, comme ...

L. de Fernand Léger

L. de Paul Eluard, dont voici un extrait de poème

... Sur chaque bouffée d'aurore

... Sur les sentiers éveillés

... Sur la montagne démontée

J'écris ton nom : LIBERTÉ.

Lucien BEROD, Nice

LADAKH

Le Ladakh, si petit au nord de l'Inde, en plein coeur de l'Himalaya, mais pourtant grand comme une Suisse qui ne posséderait guère qu'une route revêtue ! Le Ladakh, dont les altitudes s'étagent entre 3 000 et plus de 7 000 mètres.

Le Ladakh se découvre à vélo - un peu - et à pied - beaucoup - On lira le récit de Patrice Bréhan dans Cyclotourisme de mars 85, récit enthousiasmé pour son parcours. Patrice nous a écrit, conseillé avant notre départ. Nous avons repris la route de Srinagar à Leh, l'unique route ouverte, avec un plaisir croissant. Mais la vie a évolué, le long de cette voie de pénétration facile, avec les centaines de touristes l'été, les milliers de militaires qui attendent, le regard tourné vers le Nord, un ennemi Chinois ou Pakistanais.

Nouveau «désert des Tartares»... La vie est plus riche, plus banale. Le cyclotouriste au Ladakh devra également laisser son vélo au moins une semaine pour partir à pied vers les lointains villages, où la vie n'a pas changé depuis des siècles, au-delà des cols à plus de 5000 mètres parfois couverts de neige, et percevoir l'âpreté de l'existence : un hiver long et parmi les plus froids du monde (- 30°). Une survie conditionnée par la maigre récolte d'orge de la saison d'été, et quelques têtes de bétail, dans un climat quasi-désertique (quelques centimètres d'eau par an dans les vallées) où seuls des réseaux d'irrigation minutieux, sans arrêt entretenus, surveillés, améliorés, permettent les récoltes, sur des champs minuscules où pas un mètre carré n'est perdu. Pas ou peu de bois pour se chauffer, des maisons de terre remarquablement conçues, des monastères admirables où se sont développées des formes de bouddhisme ascétiques à faire frissonner...

Ladakh, pays de cols, étymologiquement. Un des plus beaux paysages minéraux du monde, alors que l'absence de végétation et la sécheresse du climat amplifient les nuances d'érosion jusqu'à rendre perceptibles les moindres variations de nature et de couleurs des roches... paradis du photographe ou du géologue. Pouvais-je faire moins que de donner cet infime aperçu du cadre géographique, avant de parler en cyclotouriste, pour souligner finalement que le vélo trouve ici ses limites - à moins de cyclomuletades douteuses peu compatibles avec de lourds bagages et somme toute avec le plaisir - et qu'il faut savoir les accepter, pour aller plus loin dans la découverte.

Le Ladakh est ouvert aux étrangers depuis seulement 1974. On entre au Ladakh depuis l'immense plaine du Cachemire, à 1700 mètres d'altitude, oasis de cultures ceinturée de montagnes qui culminent entre 3000 et 3500 mètres. Quitter Srinagar, ses hôtels flottants, ses rues animées de bazar très oriental, musulman, c'est quitter la dernière apparence de ville organisée

Une longue route de vallée monte progressivement, escaladant le paysage de rivières, parsemée de petites villages, sillonnée par les inévitables autobus indiens bruyants, cahotants et surchargés. Un premier ressaut le long d'un gros torrent, dans un paysage de forêt de cèdres fait déboucher - péniblement car la pente est rude - dans le bassin de Sonamarg, à 2600 mètres. C'est l'arrêt de midi de tous les autocars et camions qui font la route, et cela semble être l'unique raison d'être de ce village - succession de magasins et d'échoppes, et déjà une faune de colporteurs pittoresques qui vendent des potions miraculeuses.

Plus haut, à flanc d'une immense corniche - le passage prend des proportions gigantesques - et sur une route défoncée, en terre et cailloux, la progression est plus pénible. Des lacets, et voici les dernières courbes vers la «porte de l'Inde». A droite, des centaines de mètres de vide à l'aplomb de la pédale - comme un cirque du Litor qui serait aussi minéral que la Casse déserte. Les premiers névés, une fois doublé des théories de camions chargés, aux conducteurs sympathiques, luttant péniblement contre la pente, souvent arrêtés pour faire reposer le moteur. Les premiers névés d'un col fermé 8 mois par an, le seul qui mène au Ladakh, le Zojila, à plus de 3500 mètres d'altitude (L'isolement serait encore total sans la petite piste d'atterrissage de Leh, construite il y a quelques années). Rude, le Zojila, pour tous les cyclos qui sont passés par là. En contrebas, néanmoins, les torrents ont leur accompagnement d'iris sauvages, d'edelweiss, de soldanelles. En toile de fond, les premiers sommets à 5000 mètres.

Descente du Zojila. Le passage va devenir de plus en plus aride, et la route jouer aux montagnes russes le long du Dras, affluent de l'Indus qu'il rejoint dans la zone occupée par le Pakistan, au Nord. Il faudrait parler des petites bourgades avec leurs champs soignés, l'accueil des gens de Dras, le soir de la fête au village. La route est difficile, et il fait chaud jusqu'à Kargil. Kargil, gros village étape, marché animé. Attroupeement indescriptible autour de nous quand nous demandons un peu d'huile - au marchand de cycles - Repas de midi avec du riz et quelques oeufs en omelette, arrosés de thé dans un minuscule restaurant.

Long parcours jusqu'à Mulbekh, où les premières traces du bouddhisme apparaissent, ainsi que le premier monastère. Nous passons la nuit devant une grande statue de Bouddha, gravée au 16ème siècle dans un rocher. Eglantiers sauvages. Encore plus haut, avec le Namikala, à 3719 mètres.

Col facile, aux formes lisses. En haut, comme par enchantement dans ce désert, apparaissent quelques enfants qui nous vendent de mauvaises turquoises. Nous leur faisons cadeau de biscuits qu'ils semblent apprécier.

A Bodhkarbn, nous sommes vraiment au Tibet. Costumes, attitude des gens si différents du Cachemire. Je gagne, comme Patrice Bréhant, une mini-course à vélo, sans gloire compte tenu de la différence entre un Méral même chargé et l'invraisemblable engin indien de mon concurrent. Mais à 3300 mètres, le souffle manque vite...

Toujours plus haut, le point culminant de la route, le Fotula (4094 m). Là, une avance prudente. Nos organismes non encore habitués à l'altitude. Le souffle court. Et quel moment au sommet, près des bannières de prière qui flottent au vent, moment du premier 4000, vieux rêve lié au mot mythique Himalaya.

Plus bas, le site extraordinaire du monastère de Lamaguru, que nous visiterons au retour. Encore plus bas, après 9 paires de longs lacets, la sensationnelle vallée de l'Indus, et partout des sommets enneigés à 6000 mètres. Coloris et perspectives impossibles à rapporter dans une boîte photographique...

Kalshi, Nurla et son accueillant hôtel du Ladakh - au confort plus que sommaire mais sans vie animale intempestive - La route est toujours splendide, enserrée dans les gorges de l'Indus bouillonnant et boueux. Le monastère de Rizdong, où on nous entraîne dans la grande cuisine où toute l'activité semble être de préparer continuellement ce thé ladadhi - salé et au beurre rance - qui constitue, avec l'alcool d'orge, la boisson commune.

Le monastère d'Alchi, ses peintures du 12ème siècle admirables, mais pourquoi alors les recouvrir de badi-geons frais, grâce à l'argent des visiteurs ? Basgo et sa forteresse fermée pour cause d'absence du lama unique du village. Nimu, au confluent de la vallée du Zaskar. Partout, une touchante gentillesse et compréhension. Au Nimula (vers 3500 mètres, au-dessus de la vallée), un temple sikh où s'arrêtent pieusement les camionneurs et les militaires. On nous fait visiter - ou plutôt on me fait visiter, en prêtant autant d'attention à Joëlle que si elle était transparente : vous avez dit religion misogyne ?...

Enfin la longue descente vers Leh, les pics enneigés, les camps militaires soudain omniprésents. Leh loin du monde, au-dessus de sa forteresse à 9 étages, comme le «Potala» de la capitale tibétaine Lhassa. Leh qui garde la nostalgie de son passé de commerce millénaire : route de la soie, route des épices. Leh qui respire l'ambiance du Tibet éternel, découpé entre deux impérialismes, le Chinois et l'Indien. Nous avons là vainement tenté d'aller plus loin, au nord par un des plus hauts cols «routiers» du monde vers la vallée de la Nubra, au sud vers l'Himachal Pradesh et Manali. Il faudra encore attendre que les militaires deviennent sages... Il restait à marcher, à visiter, à s'émouvoir. Il restait à revenir, le long de ces 432 kilomètres qui nous ramèneraient à Srinagar. Et à raconter que décidément il s'agit d'un merveilleux voyage.

Philippe GIRAUDIN
PARIS

UN INÉDIT CYCLISTE

Le Professeur Jean Bécane, de l'Université de Saint-Jean-du-Gard, vient de découvrir un manuscrit d'une importance capitale, qui bouleverse toutes nos connaissances sur l'histoire de la bicyclette. Il ne fait aucun doute maintenant que la draisienne existait avant le baron Drais puisque le poète français Villon pratiquait déjà le vélo au XV^{ème} siècle. C'est une preuve irréfutable que cette Ballade du Portet d'Aspet, calligraphiée (sans doute par le poète lui-même) et, à l'évidence, un des chefs d'oeuvre du célèbre escolier. Avec une grande simplicité, Villon nous dit ses limites de grimpeur : il n'a jamais fait souffrir Eddy (est-ce le même qu'un certain Merckx ?) dans le col de Jalcreste (ce qui montre qu'il vint pratiquer le cyclisme dans les Cévennes) ; il était même moins bon que Zaaf, que Petit-Breton ; il était évidemment inférieur à Bartali, Gaul, Anquetil (on remarquera que le l final ne devait pas se prononcer alors), qui furent sans doute ses compagnons de randonnées ; il nous dit même qu'un certain Quidam le battit un jour «aux bords de Neste», indication précieuse et qui nous révèle que Villon pratiqua également la bicyclette dans les Pyrénées.

Mais cette modestie du poète (égale à celle du Poupou dont il nous parle et que les historiens n'ont pu à ce jour identifier) s'efface ensuite devant son orgueil : il n'a certes vaincu aucun des inconnus que nous venons de citer, il n'a certes vaincu ni Coppi ni Bobet qui semblent avoir été de bons grimpeurs, mais il tire une grande fierté de sa victoire sur Petit Jacques au sommet du Portet d'Aspet. Qui était ce Petit Jacques ? Sans doute un grand champion puisque le poète proclame dans chaque strophe de sa ballade sa joie de l'avoir vaincu (de manière «honneste» dit-il - le Professeur Jean Bécane pense que par cet adjectif, Villon veut dire qu'il n'a pas sucé les roues de son rival). En tout cas, Villon est assez fier de sa victoire pour penser que les poètes futurs la chanteraient plus que la Passion de Jésus, plus que la Quête du Graal. C'est dire que ce poème oblige la critique moderne à reconsidérer la connaissance que l'on avait à ce jour de Villon. Mon ami le Professeur Jean Bécane est formel : il pense même que le célèbre poète doit être désormais considéré comme le premier membre du Club des Cent Cols. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il m'a confié l'original de cette admirable Ballade du Portet d'Aspet pour que j'en fasse don à la Revue du Club des Cent Cols, ce que je fais bien volontiers. Et, comme toujours, *ad majorem cyclorum gloriam*.

Pierre Abriquet, docteur ès-lettres.

N.B. Jean Bécane me suggère de donner le sens des quelques mots (le français du XV^e siècle diffère un peu du nôtre) qui pourraient faire difficulté. Voici ce mini glossaire : oncques : jamais ; féal contreste : loyal combat ; faiste : faîte ; Evereste : il s'agit bien entendu de l'Everest, que Villon écrit avec un e final (cela montre que notre poète cycliste s'efforçait de collectionner des «plus de deux mille» !). On remarquera pour terminer que Villon omet le pronom sujet de la première personne et que son orthographe maintient des s où nous écrivons ê (ex : mesme pour même). - Par ailleurs, cette ballade peut se chanter sur l'air composé par Brassens pour la Ballade des Dames du Temps jadis du même François Villon.

LE BONHEUR EST DANS LE PRÉ...

... Auprès de moi vint s'asseoir un cyclochar, vêtu de noir, qui me ressemblait comme un frère...

Cycloche, mon ami, mon frère, mon semblable,
Avec ta mise sombre et ton vélo minable,
Tu ne fais pas partie de ces cyclos fringants
En tenue de gala, casoar et gants blancs,
Superbement montés sur carbone et titane,
Qui n'ont que compassion pour ta pauvre bécane.
Tes cheveux piquetés de brindilles de foin
Font de toi un clochar qu'on évite avec soin,
Qui a depuis longtemps sacrifié les aisances
Que ne permettaient pas de trop maigres finances,
Puisqu'on n'a pas le droit, tu me l'as toujours dit,
De trahir la passion grâce à laquelle on vit.
Tu as trouvé refuge dans la solitude,
Un fardeau bien léger dont on prend l'habitude,
Pour vivre à ta façon ton aventure à toi
Sans ripailles, sans lit, et bien souvent sans toit.
Ton bagage est réduit à la portion congrue,
Pour lever ton vélo, pas besoin d'une grue ;
Juste de quoi manger, et pas toujours encore
Juste de quoi lutter contre un froid pas trop fort
Et juste ce qu'il faut pour rester présentable
Si par hasard quelqu'un t'invitait à sa table,
Car malgré tes défauts tu n'es pas un ourson
Qui repousse en grognant les marques d'affection,
Et tu rêves souvent d'un compagnon solide
Avec qui partager les charmes du sordide ;
Mais ta réputation dont tu es si jaloux
Possède autant d'attrait qu'une branche de houx.
Tu sera donc toujours et partout solitaire,
Car si tant de cyclos envient ta liberté,
En foule rassurante ils préfèrent rester
Et s'entourer de bruit quand il faudrait se taire.
Explique-leur comment, bien vite tu compris
Que le bonheur n'est que disposition de l'âme
Sans le moindre rapport avec ce qu'on proclame,
Et que les plaisirs vrais sont les plaisirs gratuits.
Tu as gravé en moi quelques belles images
Dont la simplicité fait si bien ressentir
La splendeur de l'instant à qui veut la saisir
Un dimanche matin au milieu des alpages,
Clarines et clochers, cantique frémissant
Flottant dans l'air léger où les feuilles frissonnent ;
Les flammes du couchant embrasant Carcassonne
Avant de la draper d'un suaire de sang ;
Les éclairs capricieux des lucioles, le soir,
Tandis que la fraîcheur étale sous la lune
Des écharpes de lait dans les creux de la dune ;
La bonne odeur du foin au mazot de bois noir ;

L'eau vive du torrent qui nous semblait si fade
Et que la soif transforme en grisante liqueur.
Cycloche, mon ami, sans allure et sans grade,
La gloire n'est pour toi qu'une affaire de coeur.
A quoi bon ces trophées, ces brevets, ces breloques,
Quand la vraie récompense est dans notre plaisir ?
Quel besoin de prouver que l'on n'est pas des loques,
De gonfler en exploit la joie de découvrir ?
Mon frère de bohème dont le cœur bat et vibre
Pour tout ce qui existe et tout ce qui est beau,
Vagabond transparent ignoré du troupeau,
C'est toi le plus heureux parce que tu es LIBRE !

Michel PERRODIN
TALANT

LA BALLADE DU CYCLOTOURISTE

Croix de fer, télégraphe et Galibier
Aubisque, Soulor et Tourmalet
Bavella et Col de l'Ouillat
Gratteloup, Babaou, Col du Fourtou
Mollard, Mollo, Petit Saint Bernard
La R.C.P., Paris-Roubaix
Le B.R.A., Tour de Savoie
Les 3 Sommets à Alençon
Le toboggan du Couesnon
Les Quatre Vents à Aubusson
De Sancerre à Sancoins
De Nevers à Digoin
Paris-Bagnoles et Paris-Brest
J'ai mis pied à terre à Pont-Audemer
J'ai mis les pieds dans l'eau à Saint-Malo
Et les pieds dans l'plat à Etretat
Maugenau, St Malo et St Lô
J'ai fait tant de kilomètres à vélo
Thiers, Issoire et Ambert
Que j'en ai fait le tour de la Terre.

Arsène Manlavé

L'HOMME À LA PATTE BRASÉE

C'était ma première rencontre avec les Vosges. Mon ami François nous avait invités à faire escale chez lui, mettant à ma portée quelques cols bien tentants.

François est un authentique couraillon : sec, nerveux, des moyens physiques à désespérer l'adepte du 28 dents que je suis (j'ai pas choisi !), jamais faim, jamais soif, 42 x 24 et n'en parlons plus, pas de surcharge sur la bécane, le genre qui va vite voir en avant si le col est ouvert et redescend vous rassurer et vous faire un bout de conduite. Il a été parfait avec moi, déclarant découvrir avec plaisir cette forme particulière de pratique du vélo que l'on nomme cyclotourisme. Je le crois volontiers.

C'est pourquoi, malgré un ciel menaçant et un froid de juillet vosgien, nous avons «fait» le Ballon d'Alsace dans la matinée. Rien de pire que l'Aigoual, un vaste paysage et de la tarte aux myrtilles à l'auberge du sommet.

La pluie nous prend à quelques encablures de Giromagny. Ce restaurant accueillant tombe à pic et après une dévotion rapide aux Dieux de la diététique, nous nous décidons pour une choucroute correctement arrosée. Le soleil revient quand on nous sert le café. Il est question du col des Chevrères par Belfahy. C'est un bruit anormal. Arrêt. Auscultation minutieuse. Damned ! (Enfer et damnation !). C'est une double fracture sur une patte arrière. La vraie tuile. Dans ma tête défilent des visions insoutenables, la blessée évacuée par hélicoptère, mes ambitions au palmarès des 100 cols envolées, le retour sans gloire au bercail... Une forge, vingt dieux, il me faut une forge ! J'invoque les mânes de Christophe.

Le moral chancelant nous nous réfugions au café du coin, où le patron et trois de ses complices achèvent un repas qui leur a donné des couleurs. L'eau (de feu !) circule. Détendus et rubiconds, ils me rassurent. Le temps d'attendre l'ouverture et le marchand de cycles, en face, sera l'homme de la situation.

Il est très occupé, ce brave homme, car ici il faut tout faire : le cycle et le motorcycle, l'agricole et l'essence. François se multiplie, propose qu'on l'embauche au pair, harangue la clientèle tandis que je dénude la malade et l'installe au mieux dans l'atelier. Nous attendons un peu car il y a une urgence : un vélo d'enfant presque invisible sous sa gangue de boue, le truc que tu jettes aux ordures sous d'autres latitudes. Nous assistons admiratifs à la pose d'un pneu neuf, à la greffe réussie de deux patins de frein, d'une gaine et d'un câble, avec autant de soins que s'il s'agissait d'un précieux Campagnolo. L'enfant est ravi («je fais du bicross»).

Le temps encore de vendre avec précautions une mobylette d'occasion à un jeune homme à la solvabilité douteuse, le chirurgien est là. Silence, évaluation, disque, gerbes d'étincelles, chalumeau, frisson, meule, coup de brosse. Trente francs pour ces deux inestimables petits paquets de dorure, le miracle dans la routine, quoi Une heure «perdue» seulement et un sacré souvenir dans la sacoche.

Nous avons poursuivi sans encombres notre programme, les Chevrères, Miellin, le Haut-du-Them, forêts profondes et pourcentages sérieux à faire palir de jalousie un Cévenol, les cols des Croix et du Mont de Fourche.

Il y a eu d'autres cols depuis, et d'autres randonnées. L'hiver est là, ma double brasure vosgienne aussi, familière et de bon aloi. Comme ils me l'on dit à Nîmes, je suis devenu «l'homme à la patte brasée».

Si vous passez par Giromagny, saluez pour nous M. LACOUR, la providence des cyclos, et sans nul doute de bien d'autres gens.

Marcel VAILLAUD
G.C. NIMES

RENCONTRE AVEC MON 25E 2000

Ce samedi 12 janvier 85, la Saône est prise par les glaces. Tout est paralysé par le froid. Le thermomètre lui-même est figé vers moins 14. La brume humide, épaisse, glaciale transperce tout, vous fêlant jusqu'à la moelle.

Pas un bruit, pas un son, toute vie est éteinte dirait de Maupassant. Dans cet univers hostile et stérilisé, il apparaît maintenant tout proche, à la portée de ma main. Malgré ses 2406 mètres d'altitude, c'est un discret, un oublié, écrasé qu'il est par son aîné, le GALIBIER qui lui vole la vedette depuis toujours.

Ce n'est pourtant pas un modeste, un sans grade mais la nature l'a affligé de ce voisin réputé. C'est vrai qu'il n'y en a que pour lui et c'est vraiment sans un regard, sans aucune attention, ignoré, que le point 2406 est franchi. Lui ne sera pas sur la photo, notre attention étant bien trop fixée 240 mètres plus haut, sur les derniers lacets qui conduisent à la dépression libératrice du Galibier.

Quelle injustice ! Et pourtant, combien de coups de rein douloureux, de perles de sueur piquant les yeux, de crispations moites sur le guidon m'as-tu coûté ?

Mais sois sans crainte, il y a toujours un juste retour des choses.

D'abord, dis-toi bien que si le Grand qui te fait de l'ombre semble te mépriser un peu, c'est quand même toi qui délivres le certificat de passage. Ensuite et peut-être ne le sais-tu pas, tu as les honneurs de l'Encyclopédie CHAUVOT qui t'a baptisé 77-07-63-169 D 902. Un beau numéro n'est-ce pas ? C'est d'ailleurs grâce à ce numéro que je t'ai découvert par cette glaciale matinée d'hiver. Mais sois sans inquiétude, j'ai pris mes précautions. Mes orteils sont douillettement calfeutrés dans mes cale-pieds molletonnés et mon postérieur est confortablement calé sur un cuir de fauteuil.

Le seul élément de mon corps qui soit en mouvement est mon nez qui va inlassablement du guide à la carte et de la carte au guide découvrant ainsi que tu t'appelles COLLET DU PLAN NICOLAS.

Mille fois pardon, par deux fois, je suis passé sans te voir, sans même douter de ton existence. Maintenant, je sais que tu existes... Je t'ai rencontré.

C'était fin juillet, il faisait un temps splendide et la fraîcheur de l'altitude arrivait à peine à faire oublier l'étouffante chaleur de la vallée de la Maurienne.

Souviens-toi, c'est moi qui ai palpé ta dernière neige et foulé un instant ton herbe toute neuve.

J'en ai d'ailleurs profité pour fixer le GRAND une dernière fois avant l'estocade finale et il m'en a voulu le bougre !

Tu es un bien beau col tout de même, même si les hommes t'ont baptisé COLLET...

Pierre MOUNIER
Caluires

LES DEUX PIEDS DANS LE MÊME SABOT

La marche d'approche se réalise par la route du Col de la Croix de Fer. On quitte rapidement celle-ci (retenue d'eau des Verneys) pour rejoindre Vaujany et La Villette par la D4SA. De là, on est à pied d'oeuvre pour l'attaque réelle (paraît-il...) du célèbre Col du Sabot.

Il s'agit, dans un premier temps d'une route d'exploitation minière, dans un second temps d'une route d'exploitation agricole, largeur 3 à 4 mètres. Sans problème de dénivelée excessive, beaux virages bien dessinés, magnifiques échappées sur la vallée de l'Eau d'Olle. On grimpe en direction générale vers le Nord-Ouest. Le chemin peut être barré par une clôture électrique à l'usage des bovins délimitant un alpage en service. Si vous avez la chance, vous trouverez plus haut une autre clôture électrique vous signifiant que vous êtes hors de l'alpage «habité». Si vous avez moins de chance, vous risquez de vous trouver nez à nez avec le troupeau de bovidés - 5 à 6 bêtes de front, à l'air pas très débonnaire et qui n'ont guère envie de se déplacer pour vous livrer passage. Ce qui m'est arrivé.

Un rapide coup d'œil permet de jauger la situation à gauche, les rochers surplombants, à droite une très haute marche descendante : 2 à 300 mètres ! Deux solutions : passer ou rebrousser chemin. La seconde ne fait généralement pas partie du lot des habitudes du cyclocoliste, reste donc la première. Deuxième non moins rapide coup d'oeil afin de juger du genre d'animaux auxquels vous êtes confrontés : si comme, dans mon cas, ce sont des vaches de montagne, pas peureuses du tout, au regard un peu étonné, mais pas trop agressif, il faut ruser. Accompagnées de jeunes taureaux, non encore aptes à la reproduction, qui suivront vraisemblablement le troupeau, mi-craintifs, mi-interrogateurs, cela devrait passer. Et cela fut. Ma ruse n'a rien de machiavélique, il m'a simplement suffi de parler gentiment (!!??) en avançant doucement, en montrant toutefois, une certaine fermeté et on m'a livré passage.

Le mâle reproducteur, chef de clan, ne devait pas être bien loin, je l'ai reconnu à la voix (c'est vrai...), inutile de dire que dès l'obstacle franchi, sans être adepte du 53 x 13, je n'ai pas moisi sur 28 x 20. Et si, d'aventure, ce taureau eut été, au milieu de son troupeau, ses habitudes de mâle dominant, m'auraient probablement conduit à un autre comportement. Lequel ? J'ignore. D'une façon générale, je crois que le fait de parler apporte un apaisement, pour autant que ce soient des paroles prononcées d'un ton serein. Pas de peur, pas de panique. Bref, la suite de la montée se passe bien, jusqu'à une zone avalancheuse, d'éboulis, de terre et de rocs qu'il faut franchir à pied en ayant changé de chaussures. Déjà, on aperçoit le passage du col pour autant que les nuages ne se soient pas pris de la fantaisie de monter en même temps que vous, bien sûr. Traversée d'une portion d'alpage et c'est la pancarte sommitale toute nouvelle. Petit casse-croûte, puis, que va-t-on trouver maintenant ? Le sentier d'autrefois redescendant, traversait le torrent de l'Eau Dolle, mais la retenue du Barrage de Grand'Maison a dû bouleverser un peu le tracé. Et c'est la surprise de trouver immédiatement un balisage G.R. tout récent. Je le suis donc. Pente accentuée, portage continu jusqu'au barrage lui-même : 1/2 heure environ. Traversée de la digue et puis route de la Croix de Fer quittée deux heures auparavant.

Il est nécessaire de mener sa randonnée, à mon avis, dans le sens Sud-Nord, car à l'inverse un très long et fastidieux portage pour monter au col, n'apporterait rien. En effet, on apprécie nettement mieux le paysage à la montée qu'à la descente : d'abord on prend mieux son temps et de plus, il y a moins de difficultés à trouver le passage entre les obstacles (trous, pierres, voire bouses de vache...) Le décor est de loin supérieur vu côté face Sud, que côté face Nord, offrant donc un intérêt accru. Je recommande ce col du Sabot pour débutants ou aspirants muletiers, il n'est pas très long, et d'un intérêt touristique certain. De plus, il permet de goûter aux différents aspects de la spécialité : roulage, poussage, portage, large route, éboulis, sentier, tout y est... A vos marques.

Daniel PROVOT

DE QUELQUES COLS DU VORALBERG ET DU TYROL (AUTRICHE)

PRÉLIMINAIRE : occasion et but de cet article : quand j'ai formé le projet d'augmenter ma collection de cols en «faisant» ceux d'Autriche - après avoir fait en 5 ans une partie de ceux de Suisse, dont 15 sur 19 des cols goudronnés de plus de 2.000, j'ai commencé par chercher une carte évidemment.

Et je n'ai trouvé que la «Michelin 426» ; or elle n'est qu'au 1/400.000, elle ne pouvait donc pas me fournir les précisions des 4 cartes de Suisse au 1/200.000 (rien touché pour cette «pub»). J'ai multiplié mes recherches, en vain. Je me suis donc tourné vers... Chauvot, mais il n'a pas pu non plus me fournir les renseignements désirés. Alors je suis parti en me disant : «c'est les vacances, rien ne te presse, on avisera sur place en fonction des difficultés découvertes au fur et à mesure du déroulement de la randonnée. Tant pis si certains principes en prennent un coup ! » La randonnée terminée, j'ai pensé que l'expérience faite pourrait rendre service à d'autres cyclos en mal d'Autriche. Et j'ai demandé l'avis de notre président qui m'a donné le feu vert.

Depuis 1974, ce ne sera jamais que la 2e fois que je fournis un papier pour le bulletin de notre confrérie ; je n'aime pas écrire. Si je le fais, c'est pour rendre un de ces services que nous pourrions nous rendre plus souvent entre nous.

Si un membre de la corporation veut aller en Autriche avec tout le plaisir de la découverte, qu'il ne me lise pas plus loin. Attention : je me limite uniquement à une présentation «TOPOGRAPHIQUE» des cols que j'ai franchis pour que les amis, sachent, en très gros, ce qui les attend ; je ne raconte pas ma randonnée, encore moins mes impressions. (pas de muletier).

LA CARTE CI-DESSUS ? Je ne suis pas non plus photographe. Mais quand je présente - rarement - une randonnée au cours de laquelle j'ai quand même pris des photos, je dessine vaguement sur un papier «les grandes lignes» du voyage. Ce n'est pas «folichon», je suis le premier à le reconnaître, mais comme j'explique (car je suis meilleur parleur), ça passe. Ne pouvant vous fournir de vive voix les explications nécessaires, je conseille aux lecteurs intéressés de se procurer une carte de la double région Voralberg-Tyrol et de suivre là-dessus. Ne cherchez évidemment pas de proportion, pas d'échelle.

EXPLICATIONS : les «ronds», ce sont les principales villes, les «deux tirets», les cols...

VILLES : BR : Bregenz - B L : Bludenz - LQ : Landeq - R : Reute - I N : Innsbruck - W : Warth (petit village, mais croisement routier important)

COLS : BO : Bodèle 1148 ; HCH : Hochtanbergpass 1679 ; FL : Flexenpass 1773 ; FRN : Fernpass 1679 ; G : Gaitchpass 1093 ; HL : Holzleitnersattel 1126 ; R : Reschenpass 1507 ; FK : Furkajoch 1760 (pas fait) et enfin BLH : le Bielerhohe 2040 et l'Arlberg (AR) :1793.

ALLONS-Y ! Les indications données ne peuvent pas avoir un caractère subjectif ; elles n'ont comme but que d'esquisser un aperçu des difficultés qui attendent le cyclo. Ensuite, chacun se débrouille avec ce qu'il est. Les aspects plus «subjectifs» sont ceux-ci : 65 ans, toutes randonnées en solitaire, vélo chargé pour pouvoir «vivre» de 10 à 15 jours, nécessaire répartition de l'effort, retouches dans l'organisation de la randonnée en fonction des imprévus (intempéries, pannes, etc...) Ce qui veut dire qu'un col m'aurait peut-être paru plus facile si je l'avais gravi à un autre moment).

LE BODE LE : je ne m'attend pas à lui sur mon itinéraire ; je le découvre en traversant Dornbirn, et parce que je cherchais à éviter l'encombrée route de Bludenz ; ce qui explique que je n'ai pas fait le Furkajoch ; mais j'en avais assez d'être «accompagné» depuis des dizaines de kms, le long du lac de Constance. C'est un «VRAI « : 7 kms à 10 % de moyenne, sans désespérer, dans le sens Ouest-Est ; aucun faux plat, pas de répit pour souffler. De l'autre côté, il n'est pas facile non plus, mais il y a des baisses de pourcentage qui l'humanisent (8 kms).

L'HOCHTANBERGPASS : dur, dur., dans le sens Ouest-Est ; j'explique. C'est quand je l'ai refait dans l'autre sens quelques jours après que j'ai vu un panneau indicateur qui m'avait échappé dans la montée : il indiquait une « descente » de 5 kms à 14 % ! Ce que j'avais donc monté, en mettant humblement pied à terre à certains moments. Car il convient de préciser qu'avant d'arriver au pied de ces 5 derniers kilomètres, il avait fallu « s'en envoyer » quelques autres, qui, pour n'être pas du 14 %, vous « saquaient » les pattes avant de les aborder. En tout cas, ça m'a rassuré après coup sur ma forme du moment !

Il y a d'abord les 25 kms d'approche dans la verdoyante vallée que j'ai appelée de « l'Au », car tous les noms de villages portent cette syllabe, celle de la rivière ? et puis vous vous hissez beaucoup plus péniblement au village de Schröcken, enfin vous abordez les fameux 5 km, qui, à mon avis, sont bien un ou deux de plus. A la halte de Nessleg, vous croyez que c'en est fini de votre tourment ; non, ça repart de plus belle.

Vous pouvez atteindre le col dans le sens Est-Ouest par deux routes, de toutes façons plus faciles. Elles ont un final commun, à partir de Warth : 5 kms 500 : une formalité.

Si vous arrivez à Warth depuis Lech, et donc le Flexenpass, aucun problème : ça monte, ça descend, ça tournicote ; pas de gros effort. Par contre, si vous venez de Reutte, vous aurez remonté tranquillement la vallée de la Lech, pendant 50 kms quand même ! et puis, un peu après Steeg, vous avez 8 à 10 kms d'une montée plus sèche, mais enfin assez normale dans ce genre de randonnée, oscillant entre 5 & 8 %, au bout de laquelle vous arrivez à Warth.

LE GAITCHPASS : je le situe là, parce qu'il vous permet de rompre la monotonie de la longue remontée de la Lech ; à Welssenbach, vous la quittez, et en 4 kms vous avez le plaisir, assez facilement acquis, du 4 - 6 %, d'augmenter votre capital « cols » d'une unité ; tant qu'à passer si près, autant en profiter ! Notez que, 24 kms plus loin sur la même route, vous avez l'Oberjochpass, à 1180 m. ; si le coeur vous en dit... A moi, il ne m'a pas dit. Revenons à Warth...

L'ARLBERG et LE FLEXENPASS : Si vous prenez ce dernier de Warth, pas de problème ; en atteindre les 1773 m n'est rien puisqu'on ne descend que très peu depuis l'Hochtanberg. Venant de l'autre côté, c'est-à-dire depuis la vallée qui commence à Bludenz, sans être trop dur, c'est autre chose. Il y a un long « tronçon commun » avec la montée vers l'Arlberg (Klostertal). 15 à 20 kms sans problème ; puisqu'on va vers un col, il s'agit de ces longues approches à 2-4 % ; puis quelques coups de rein successifs pour vous hisser d'abord à Klosterle, puis à Langen (où commencent les tunnels ferroviaire et routier qui passent sous l'Arlberg pour rejoindre directement St-Anton), enfin à Stuben. A cet endroit, vous voyez sur votre gauche les galeries qui parsèment la montée du Flexen. Un large lacet, assez pentu, et les deux routes se séparent. En 4 kms exigeants, vous atteignez le Flexen. Revenons au lacet au-dessus de Stuben : de là, ce sont 5 kms de la même exigence qui vous amènent à l'Arlberg. Du côté de St-Anton je n'ai fait que le descendre (par mauvais temps d'ailleurs), j'en ai gardé le souvenir d'une descente très, très rapide, donc la montée doit être en conséquence ! 5 à 6 kms qui ne doivent pas être faciles, faciles (520 m de dénivelée, faites le compte vous-même). Et vous aurez fait avant une partie de manivelles de 30 kms depuis Landeq en légère déclivité ascendante. **LE RESCHENPASS** : Ça dépend de votre itinéraire et de vos projets ; de Landeq, vous pouvez revenir soit en Suisse soit en Italie (les frontières sont très proches). C'est dans cette dernière hypothèse que vous passerez le Reschenpass à la frontière. Vallée très riante, où le cyclo se perd un peu entre les routes réservées aux seules automobiles et celles qui traversent des villages aussi agréables les uns que les autres ; un défilé un peu pentu à proximité des deux frontières ; après un nouvel effort, vous débouchez dans les prés skiables de la station de Nauders, et un dernier pour arriver au col et en Italie. Dans ce dernier pays, vous êtes dans le Haut-Adige qui vous amène au pied du STELVIO, à moins que vous ne préfériez passer en Suisse par l'OFFENPASS qui rejoint l'Engadine... mais revenons en Autriche et même revenons à Bludenz.

LE BIELERHOHE : de Bludenz, pendant 30 kms, vous gambadez dans les magnifiques prairies du Montafon, domaine skiable de réputation internationale, dont la capitale est Schruns. En tant que cyclo, aucun problème jusqu'à Partenen (450 m de dénivelé sur 30 bornes). Brutalement, changement de décor : vous

entrez (vous ne pouvez pas ne pas le savoir) dans le domaine de la «Silvrettastrasse», un beau tapis roulant quant au revêtement, un sacré morceau à avaler quand on n'a pas d'autre moteur que celui (un bel ensemble) que nous a donné la nature. Deux parties sensiblement égales quant au kilométrage : avant et après le Vermuntstausee. J'en profite pour vous prévenir que ce sera le seul endroit, sur ces 16 kms pénibles, où vous trouverez de quoi vous restaurez si vous n'avez rien sur vous. De Partenen donc, vous attaquez le fond de vallée en cirque, d'abord à droite, puis vous passez à gauche, et vous revenez à droite, pour finir, avant de déboucher sur le Vermuntstausee, carrément au-dessus de ce tout ce que vous venez de gravir. Vous pouvez contempler votre «exploit» : trois fois un paquet de lacets dont on se souvient toute sa vie (je ne sais plus combien, m'a dit le cantonnier, mais il était sûr de lui ! moi aussi !) Mais quand vous débouchez sur le Vermuntstausee, vous êtes déjà amplement récompensé (du moins c'est mon goût ; je n'ai pas fait beaucoup d'effusion dans ce papier ; permettez celle-là).

Est-ce la fatigue de cette fin d'après-midi ? Est-ce la décompression ? (je ne vais plus qu'à avoir à me laisser glisser jusqu'à Innsbruck - du moins je me l'imagine - et je ne peux pas ne pas arriver maintenant au sommet du col) ? Mais j'ai encore trouvé durs les derniers kilomètres pour atteindre les 2.040 m du Bielerhôte ; pas de comparaison avec ce qui précède, mais j'en ai encore bavé. Je n'insiste pas sur cette ultime difficulté, car je la crois assez subjective. Il faudrait avoir un autre avis de connaisseur. Toujours est-il quand même que d'une part il ne faut pas se croire au bout de ses peines au Vermuntstausee (ça, c'est sûr), d'autre part on peine dans un tel décor que ça atténue considérablement l'aspect «pensum» de cet effort. On en est d'autant plus heureux de franchir ce «plus de 2000». C'est un effort d'un tout autre genre qui vous est demandé si vous «le» montez à partir de Landeq. C'est 40 kms qu'il vous faut mouliner pour rencontrer la première difficulté sérieuse ; et vous aurez diminué la côte à monter de 750 m ; il vous restera 450 mètres répartis sur 9 gentils kilomètres pour arriver au but. Un petit coup de rein par-ci, par-là... Vous voyez : c'est autre chose. Vous ne vous ennuierez pas, car ici encore, les petits villages autrichiens sont agréables à contempler. Et puis, ne faites pas comme moi : ne ratez pas l'occasion d'augmenter votre collection du «Zeinischoch» ses 1842 m sont à portée de pédales ; un tout petit détour, assez raide quand même.

L'HOLZLEITNERSATTEL & LE FERNPASS : Si de Landeq vous ne voulez pas aller à Innsbruck, après une petite grimpe jusqu'à Imst, vous avez une petite route (pas indiquée sur ma photo) qui vous amène au pied du Fernpass, laissant l'Holzleitnersattel de côté (mais pourquoi ne pas aller à Innsbruck ?).

De cette ville, vous finissez par passer l'Holzleitnersattel presque sans vous en apercevoir, en ce sens que vous roulez en allant de paliers en faux plats (et réciproquement) pendant pas de kilomètres, et puis c'est en sortant d'un bois que vous réalisez que vous avez enfin passé le col (pas indiqué) parce que vous vous trouvez en face de trois magnifiques lacets serpentant dans de vertes prairies. Donc un col aux deux faces bien différentes comme le Bielerhôte, mais sans comparaison pour ce qui concerne l'effort à fournir.

A propos du Fernpass, je me permets ma 2e effusion d'état d'âme : il est à faire pour sa... beauté ! Rien de grandiose ; nous ne sommes pas au-dessus de 2.000 ; à peine au-dessus de 1.200. Mais précisément, comme fraîcheur (un peu trop même le jour où je l'ai fait, vous voyez ce que je veux dire, mais ça n'a pas diminué mon admiration), comme variétés de verts, comme coups d'oeil (forêts, petits lacs avec petites îles verdoyantes, très belles maisons...), un mirage ! La paix ? Un peu moins peut-être, encore que je ne suis pas trop mal tombé ce jour-là. Pour le cyclo, effort soutenu mais agréable. Dans le genre «pastoral en montagne», on ne doit pas faire beaucoup mieux. Je serais ennuyé que vous -y alliez sur ces indications et que vous reveniez déçus ; mais je ne peux pas ne pas vous livrer mes impressions ! Quand je pense à la joie que j'ai eue avec ce col.

JE TERMINE : je ne sais pas comment d'ailleurs...

Je ne veux pas m'embarquer sur mes impressions d'ensemble lors de cette randonnée qui, de Strasbourg à Mulhouse, m'a apporté beaucoup de joie et de souvenirs. Cet été, je compte aller au-delà d'Innsbruck, objectif : le Grossglockner et ses 2575 m, mais surtout tout ce qu'il y a autour d'un tel périple. Je précise tout de suite pour certains que, si je bénéficie d'une bonne santé, je ne m'astreins à rien de particulier pour entreprendre ce genre de randonnées ; quand le jour possible arrive, je pars et je m'adapte continuelle-

ment en fonction de tous les paramètres qui peuvent venir du bonhomme, des intempéries, du vélo, voire des nouvelles venant de France et obligeant à faire demi-tour ! Au plan physique, ça n'a rien de surhumain... et je reste quand même dans des pays «occidentaux». D'autres l'ont fait avant moi ; je souhaite que beaucoup goûtent aux joies de ce genre de cyclotourisme ; mais à chacun les siennes, c'est le principal.

François MUDRY

EXAMEN RADIOLOGIQUE DU JAS DE MADAME (1)

Dans un relief ondulatoire aux prolongements courbes fuyants et sinueux, à l'intersection vraisemblable d'une épine dorsale d'orientation Sud-Est - Nord-Ouest à peine décelable aux contours irréguliers avec une discrète transversale Nord-Est - Sud-Ouest aux limites difficilement identifiables, possibilité d'une lésion en cours d'érosion ayant l'aspect imprécis d'une suspicion de dépression en formation pour laquelle on peut avoir une présomption légitime sur la présence réelle d'un col antérieur à l'évolution en cours qui doit conduire à un tassement général et à un nivellement irréversible. En conséquence l'identification et la localisation de ce sol sont laissées à l'appréciation subjective du praticien pratiquant.

Paul André
MENTON

A Émile Lucien Bérod
Mon cher Professeur et Maître

Cher Confrère,

Vous avez eu l'extrême obligeance de me confier le cas du jas de Madame, votre cliente. Je comprends votre doute intellectuel et vos états d'âme après la chute de sa hauteur sans perte de connaissance aussi ai-je cru bon de faire procéder dans mon service à un examen radiologique approfondi dont vous trouverez les conclusions au verseau. Je trouve ce cas intéressant et avec votre aimable permission, j'ai l'intention d'en faire une communication à notre conseil de l'ordre des 100 Cols.

Je reste à votre disposition.

votre dévoué frère Paul ANDRÉ

Paul ANDRÉ
de la Petite Loge de la Franc Pédalerie de Menton

(1) Col muletier des Alpes Maritimes à 115 m «061a» entre Villeneuve Loubet et Biot. Additif N. 3 au Catalogue des Cols de France de Robert Chauvot, Club des 100 Cols N. 13 de 1985 page 60 - 11e ligne.

VENDREDI 12 JUILLET - COL DES RAISSES

La matinée avait été bien chargée, et trois nouveaux cols étaient tombés dans l'escarcelle des chasseurs, dont le redoutable Esparcelet (1510 m). Le plus jeune trouva que l'effort du matin méritait récompense, et il s'accorda, magnanime, une demi-journée de repos. Le plus âgé (son père), peut-être hanté par la limite d'âge, peut-être plus boulimique, souhaita pour sa part continuer sa quête frénétique. Après une valse hésitation, son choix se porta sur le col des Raisses (1699 m) pour une double raison :

- depuis son arrivée au camping de Corps, il était journalièrement nargué par ce passage qu'il avait en face de lui dès le réveil ;
- ce col étant muletier, il bénéficierait d'un calme qui lui faisait défaut sur la route et dans la cité animée des vacances. Ajoutez à ça que son avidité y trouverait son compte puisqu'il passerait, pendant l'ascension, le col de la Sambuè (1474 m) et vous conviendrez sans peine qu'il se félicita de son choix dès que celui-ci fut définitif. Il traversa, incongru sur son vélo tout terrain, la petite ville de Corps à l'heure du digestif. Il dévala vers le barrage du Sautet en évitant de trop lever la tête en direction de l'Obiou. Diable ! Du barrage au col, il y avait bien 850 m de dénivelée et il ne savait rien de l'état de la route forestière. Il serait bien temps d'apprécier la rampe pendant la montée. Une brume de chaleur montait des eaux du Drac et les planches à voile innombrables, lui semblaient autant de papillons venus se désaltérer en ces lieux. Des touristes motorisés lorgnaient à la jumelle vers le Petit Chaillol et le Grun de St Maurice, tandis que d'autres admiraient la courbe gracieuse du barrage.

Quittant sans regrets cette atmosphère émollissante, il attaque, souverain, la montée vers Les Moras par une route ombragée, toute en lacets. Après avoir fait le plein d'eau au hameau, il lui fallut quitter le goudron et le doute s'installa en lui pendant deux à trois kilomètres. Il faisait en effet très chaud et il n'y avait pas d'ombre. La montée était rude, et la route en très mauvais état. Elle avait été goudronnée en un passé indéfini car des vestiges d'asphalte apparaissaient parfois au hasard d'un lacet. Il roulait donc sur une couche d'enrochement enrichie de sable et de galets, ce qui n'a jamais constitué une piste confortable. Mais qu'importe il montait.

Il atteignit bientôt la forêt, et le plaisir revint avec l'ombre des grands arbres. Peu d'animaux sauvages, mais quelle récolte de fraises ! Le temps ne lui étant pas compté, il fit souvent fois halte pour des arrêts dégustation. Des voitures, bien trop nombreuses, empruntaient aussi son itinéraire, soulevant au passage des nuages de terre grise. Il s'arrêtait chaque fois et trouvait sa consolation sur le bord du chemin. Une voiture cependant lui fit plaisir, celle d'un ami d'enfance devenu chef du secteur forestier de Corps. Il apprit ainsi, oh l'heureuse nouvelle, que la route était barrée entre les deux cols, mais qu'un piéton, ou un cycliste (non prévu pourtant) pouvait franchir la barrière. Rasséréné, il s'arma donc de patience et reprit sa route vers le calme, les fraises et les sommets. Oh les riches odeurs ! Oh les belles futaies

L'enchantement cependant se payait, et la montée était de plus en plus rude. De plus, il avait depuis déjà longtemps terminé sa gourde et il cherchait en vain de l'eau. Au sortir d'un lacet, sans avertissement préalable, sans trouée annonciatrice dans le bois, il arriva au col de la Sambuè et se hâta vers la maison forestière, persuadé d'y trouver de l'eau. Las ! Le bâtiment était abandonné et la joie de ce premier sommet en fut quelque peu gâchée. Il entama donc lentement une petite descente et trouva sur le talus un filet d'eau suintant d'une plaque de mousse. Il ne fit pas le difficile et but avidement ces gouttes que dame nature lui donnait avec parcimonie.

L'Obiou à présent était là, au-dessus de sa tête, monde minéral, irréel, sans neige ou presque malgré l'altitude. La vue s'était faite large et s'ouvrait sur le Trièves et la Matheysine mais le Sautet n'était plus visible de ce côté du col. Depuis le sommet, la route n'avait jamais été revêtue et la piste, plus terreuse que rocheuse était presque confortable. La remontée vers le col des Raisses, du moins en son début, était nettement moins difficile. Il trouva enfin de l'eau, un vaste abreuvoir abondamment rempli par un jet continu. Il but longuement ce liquide glacé sous les yeux quelque peu ahuris d'une famille de hollandais ne s'atten-

dant pas à trouver un vélo en ces lieux. C'est peu de temps après qu'il déboucha sur une plate-forme transformée en parking d'altitude et au bout de laquelle se trouvait la fameuse barrière. De nombreuses autos s'étaient arrêtées là et des groupes de piétons s'égayaient à proximité, craintifs de trop s'éloigner des coquilles salvatrices, mais avides de boire cet air pur qu'ils venaient pourtant de polluer. Un petit mot à son ami, un peu de gymnastique pour faire passer le vélo sous la barrière, et il retrouva la piste, bien plus sauvage désormais. Il avait dépassé l'étage des forêts et il se trouvait à présent dans un cirque pastoral dont la cime était marquée d'une encoche : le col des Raisses. La pente était assez sévère, en particulier de la barrière à la fin du deuxième lacet mais l'approche du but, la beauté du paysage, et l'excitation d'agrandir sa collection le poussaient. Deux, trois lignes droites, assez longues pour le surprendre à cette altitude, un concert de clarines et puis soudain ce fut le sommet. La vue replongeait sur le Sautet. Là, à ses pieds, ce devait être les Gillardes et ce grand massif sauvage en face, le Dévoluy. Il leva les yeux vers l'Obiou qu'il n'avait jamais approché autant que ce jour-là. Il admira l'alpage et les troupeaux et salua quelques promeneurs polis. Il resta là longtemps à converser avec lui-même des beautés du panorama puis il envisagea, à regrets, la descente.

La route se prolongeait au-delà du col et il pouvait bien sûr «plonger» côté Dévoluy. Mais l'attrait de la fraise sucrée et la facilité d'arriver, tout en descente, jusqu'aux pieds de Corps, lui firent reprendre le même chemin qu'à la montée. Et le jour s'acheva sur son retour au camp.

Si vous lui demandez aujourd'hui que le temps a passé quel est le plus beau souvenir de son été cyclo, il hésitera peut-être dans sa diagonale, quelques uns de ses 36 cols routiers, mais il finira quand même par convenir que c'est bien sur la piste du col des Raisses qu'il a vécu sa plus belle joie cyclo de l'année 1985.

Rolland ROMERO
Cyclotouristes grangeois

BAUDRUCHE ALPINE

«Une grenouille vit un boeuf
Qui lui sembla de belle taille.»

La suite, vous la connaissez depuis les bancs de l'école primaire. Une histoire idiote, qui arriva pourtant à un sommet, et que je vais vous conter.

Au commencement, les montagnes n'étaient qu'horreurs, tout juste bonnes à tomber sur la figure des pauvres gens installés au fond des vallées. Rocs, neige, séracs, tout avait une fâcheuse tendance à hacher menu les ouvrages dérisoires d'une humanité en peine. Chemins, ponts, villages, églises, mosquées ou temples, tout y passait, sans distinction d'âge, de sexe ou de religion. Démocratique en diable, car les terres d'en haut étaient le domaine des démons et des esprits malfaisants, au sens de l'humour aussi douteux que peu goûté par ceux d'en bas. Au fil des siècles, on avait eu beau élever et consacrer chapelles, oratoires et croix à tour de bras, les rochers persistaient à débarouler, les avalanches à tomber et les montagnes à être là pour le malheur de tous.

De presque tous, car des demi-fous mal vus du pays s'aventuraient au coeur des glaciers et des monts maudits. Ces ravagés de la cafetière couraient des heures et des jours après les chamois, ramenant parfois une bête, ou ne revenant pas. Cristalliers à leurs heures aussi, galopant d'éboulis en cheminées insensées, de rimayes en faces gelées, dans l'espoir de découvrir un «four» fabuleux, débordant de cristaux purs comme le petit Jésus... Mais la piètre fortune habituelle de ces coureurs d'abymes confortait le bon peuple dans l'idée qu'il y avait mieux à faire pour nourrir femmes et enfants. Lointaine époque aussi où les voyageurs se hâtaient de passer les cols, de crainte de recevoir tout le paysage sur la tête...

Au XVIII^e siècle, à des lieues de là, presque des années lumière, une poignée d'esprits éclairés commença à trouver un certain charme à ces lieux pourtant dépourvus d'herbe à vaches. La fréquentation des sauvages de Chamouni et d'autres vallées alpines devint alors du dernier chic parmi ce petit monde d'oisifs, assez fortunés pour aller aux sublimes horreurs... La contemplation passive ne dura guère, et sous de fumeux prétextes scientifiques, les plus vigoureux voulurent aller voir le monde d'en haut, visant d'emblée à la tête : les neiges du Mont Blanc furent foulées le 8 août 1786 par deux chamoisards, Michel Gabriel Paccard et Jacques Balmat (un de ces «perdus» toujours en quête de chamois ou de cristaux, et parmi les premiers reconvertis dans le «guidage» des hurluberlus de la plaine...). L'année suivante, le genevois Horace Bénédict de Saussure récidivait, entraînant au sommet une colonne de 18 guides, le minimum nécessaire pour trimballer ses instruments de physique et tout l'attirail dont il avait besoin : baromètre, bois et marmite pour l'ébullition de l'eau, palette de bleus pour savoir si l'azur du ciel serait plus éclatant au Mont Blanc qu'à Chamouni... On n'ascensionnait pas pour le plaisir mais pour la noble cause de la science.

Au siècle suivant, on montait pour monter, pour le sport, à moins que l'on ne se livrât à de délicates opérations de triangulation, destinées à dresser des cartes à peu près exactes des massifs. Jusque là, puisque personne ne venait dans ces vallées reculées, l'on se contentait le plus souvent de cartes assez joliment dessinées, mais d'une précision non garantie par le gouvernement, (bien que les sardes eussent fait un travail phénoménal en dressant le cadastre de Savoie au 2372e).

Les cartes semblent s'améliorer, les premiers guides touristiques paraissent, et notre baudruche va bientôt se gonfler. Le premier à souffler dedans sera en 1802 le sieur Albanis Beaumont, avec sa description des Alpes «Grecques et Cottiennes». Géographe sans doute un rien pantouflard, ce brave homme s'abandonne à son imagination pour décrire les environs de l'Iseran : «L'Arc prend sa source au pied des glaciers du Mont Iseran, montagne située entre le Piémont, le Val d'Aoste, la Tarentaise et la Maurienne : c'est des flancs de ce colosse que sortent l'Isère, l'Arc, l'Orco et la Stura, et que prennent naissance plusieurs chaînes de montagnes primitives qui forment comme autant de ramifications alpine.» Voilà une vision très concentrée d'une réalité étalée sur plus de quinze kilomètres de sommets coupés de cols de l'acabit du Carro ou de

la Galise. Mais rien de tel que la géographie en chambre pour vous rebâtir un monde comme il faut, avec des montagnes énormes d'où sortiront autant de rivières qu'il faudra pour arroser l'Europe entière, ou tout ce que l'on voudra. En tout cas, le «Kolossal» Mont Iseran est en route pour une carrière qui dure toujours. Imperturbables, les topographes continuèrent de trianguler, mesurer et remesurer, jusqu'à ce qu'en 1824 le baron de Welden publie le fruit de ses travaux. L'on y trouve un Mont Iseran en pleine forme : 12456 pieds de Paris, soit pas moins de 4046 mètres d'altitude. L'année suivante, le colonel Coraboeuf (qui lèvera plus tard la carte des Pyrénées) ne trouve que 4045 mètres au Mont Iseran, le confondant allègrement avec le Grand Paradis, voisin de vingt kilomètres, et qui lui passe vraiment les 4 000 mètres. Vingt ans s'écoulaient sans que cela empêche le monde de tourner et les armées de cogiter. Dans les «Alpi que cingono l'Italia considerate militarmente», les militaires sardes rectifient la grossière erreur de leur collègue français, et séparent nettement les deux colosses : d'un côté le Grand Paradis à 4061 m, de l'autre l'Iseran à 4045 m, solide baudruce ancrée au-dessus de l'actuelle aiguille Pers (3386 m). En 1858, la carte de l'Etat Major Sarde confirme l'existence du monstre. Plus tard, l'alpiniste Coolidge dira : «Il ne doit pas être facile autrement que sur le papier de transporter ainsi à travers l'air un pic très élevé, et par conséquent très lourd. Le major Casalegno a réussi à accomplir ce tour de force.» Humour britannique...

Pendant ce temps, les touristes passent, encore peu nombreux, mais curieusement peu curieux, car aucun ne s'étonne de passer en à peine plus d'une heure des 2480 m supposés être l'altitude du col à 4045 m. Sans doute tiennent-ils tous une forme olympique, et c'est à peine si Gabriel de Mortillet trouve dans son «Guide de l'étranger en Savoie» que du sommet «la vue ne récompense pas des fatigues de l'ascension»... Et pour cause, il est 700 mètres plus bas que prévu ! Mais la lointaine Angleterre veille... Par l'odeur alléchée, un fin limier alpiniste à ses heures débarque en Savoie. Pensez donc ! Un 4000 sinon vaincu, du moins absent du palmarès des plus grands grimpeurs d'alors. Voilà une occasion qui ne se refuse pas ! Donc, à la fin août 1859, le nommé William Mathews remonte la Tarentaise, embauche un guide à Tignes, et le 1er septembre arrive à la chapelle Saint-Jacques qui marquait alors le sommet du col. Mathews fait un premier tour d'horizon... Puis un second... Un troisième... Il cherche à l'est le pic fastueux qui devrait logiquement barrer l'horizon.

En vain.

Inquiet, il interroge son guide

- «Voici le col, mais où se trouve le Mont Iseran ?

- C'est ici Monsieur.

- Je ne parle pas du col, mais de la grande montagne.

- Eh bien Monsieur, c'est ici !

- Mais où est le pic de neige qu'on appelle le Mont Iseran ?

- Il n'y a pas de pic de neige Monsieur, c'est toujours un sentier à mulet.»

Déception abyssale du londonien ! Partir à l'assaut d'un 4000 et se retrouver sur un sentier à mulet ! Et pourtant, Mathews revint l'année suivante, pour vérifier que rien n'avait poussé sur l'Iseran... Un bruit devait courir dans la Mecque londonienne de l'alpinisme, car à peine Mathews rentré d'un cœur triste, voilà Cowell, lui aussi adepte de la méthode Saint-Thomas : voir pour croire.

Pas voir, pas croire, et malgré tous les avis recueillis auprès des indigènes bonnevalins, Cowell fit l'ascension du Mont Iseran avec un thermomètre, une gamelle, de l'eau et de quoi faire bouillir son eau. L'expérience valait toutes les triangulations et la science géométrique des cartographes, car la température d'ébullition de l'eau décroît à mesure que l'on s'élève. 192,9° F au sommet, contre 195,9 au col. Trop peu de différence. Une thèière anglaise eut raison des géographes sardes et français réunis.

Mais pas de l'atavique méfiance exprimée envers la perfide Albion, car guides et cartes gauloises persistèrent longtemps à faire pousser des 4000 sur les cailloux gelés de l'Iseran : en 1885, une petite géographie de la Savoie enseigne encore des âneries aux jeunes savoyards, mais la palme de la constance revient au Touring Club de France : par temps clair et pour peu que vous soyez sur l'observatoire du Mont Aigoual dans le Gard, vous pourrez voir distinctement le Mont Iseran, qui vous toisera du haut de ses 4045 m. C'est

du moins ce que dit la table d'orientation, posée là en 1908... Quel rapport avec le vélo me direz-vous ? Question de terrain de jeu, car j'espère vous voir nombreux le 13 juillet prochain aux Circuits de l'Iseran, et puis, sans doute grâce aux voix des Cent Cols, j'ai été élu au Comité Directeur Fédéral l'an passé. Je vous en remercie, (quoique certains aient peut être vu là une bonne occasion de m'écartier de la tête du classement ! C'est si prenant une fédération !!!). Élu en juin, j'ai passé un été tranquille, avant d'être nommé à la commission culturelle. Et là, j'ai dû prendre la grosse tête, pour vouloir ainsi remplir les vôtres de choses assez éloignées de l'art du pédalage...

François RIEU

MEILLEURS VOEUX

La route commença à monter en pente douce. Petit à petit, le froid faisait son apparition. Son souffle devenait court et le mollet dur. Les forces lui manquaient et la pente s'accroissait. Il lui semblait loin maintenant le temps où il pédalait en souplesse, presque sans effort. Le bitume serpentait entre les sapins et les bandes phosphorescentes qui longeaient la chaussée devenaient d'agréables guirlandes. Chemin faisant, les premiers flocons de neige recouvrirent l'asphalte, forçant notre cyclo à réduire l'allure. Longue est la route qui mène à ce col, se dit-il quand il aperçut une curieuse silhouette toute revêtue de rouge. L'homme cheminait lentement et semblait lourdement chargé. Le froid redoubla. Les sapins laissèrent la place aux champs de neige sur lesquels le vent s'amusait à dessiner des arabesques. Une nouvelle fois la nuit fit son apparition. Dans le ciel maintenant dégagé, une étoile semblait lui indiquer son chemin. Une joie intense l'envahissait. C'est à peine s'il aperçut le panneau qui délimitait le sommet. Pourtant en ce moment même, tout le monde ne parlait que de ce dernier. Il indiquait en lettres dorées : «Col du Nouvel An». Bonne descente, murmura-t-il en pensant à tous ses amis cyclos...

Frédéric ANCESCHI

CYCLOTOURISTE À TOUT PRIX

Ce jour-là, en dépit des incertitudes du temps, malgré un ciel trop bas et une fraîcheur inaccoutumée pour un mois d'août, Arnaud décida de confier son destin à la chance et son âme, à la fascination d'une nouvelle aventure, avec le secret espoir que dans la bataille que se livraient le soleil et les hordes sauvages des nuages, quelques rayons téméraires parviendraient à semer la déroute dans les rangs serrés de l'ennemi.

Le voilà donc parti, le coeur léger, sifflant fébrilement et pédalant avec énergie pour gravir les premiers contreforts du massif qu'il se proposait de conquérir. Rude bataille, sans doute, mais avec le beau temps revenu, quoi de plus naturel pour un cycliste chevronné comme lui ! «Allons-y gaiement !» se dit-il.

... O rage ! Depuis une heure environ, il se faisait ainsi mille réflexions, rêvant toujours de chaleur et de lumière, tandis que l'atmosphère devenait suffocante et que s'amoncelaient d'épais nuages d'orage, de plus en plus menaçants. Le vent se leva soudain, tandis qu'au loin, très loin, il est vrai, de sinistres grondements se faisaient déjà entendre.

«Bâh, ce n'est pas possible, je dois sûrement me tromper !»

Mais voici que tout à coup, infernal, embrasant le ciel de tous ses feux, un éclair déchira le manteau de nuages et, telle une explosion gigantesque, un terrible coup de tonnerre fit trembler toute la montagne. Un déluge inouï fondit alors sur Arnaud, plaçant devant ses yeux un écran opaque qui ne lui permit plus de savoir, ni où il était, ni où il allait, électrisé par les rutilantes épées des éclairs qui ne lui offraient plus qu'un jour fugace dont les évanouissements successifs suscitèrent en lui, un étrange malaise.

Une lutte acharnée s'engagea alors entre lui et les éléments déchaînés ; glacé d'effroi, malmené par le vent, fouetté par les torrents de pluie, il lui sembla soudain que le monde basculait et que l'univers où il avait espéré trouver le bonheur, lui était devenu hostile, jusqu'à le menacer dans sa vie même. Le ciel faisait battre tous ses tambours pour soumettre l'homme terrorisé à sa tyrannie.

Mais lui ne l'entendait pas ainsi et, tel un marin scrutant l'horizon pour y découvrir le phare de sa délivrance, il accrocha ses regards au jour parcimonieux qui lui renvoyaient les éclairs. Il avançait avec prudence, presque à tâtons... Après bien des moments d'hésitation, il eut soudain la certitude d'avoir retrouvé son chemin. La pluie commençait enfin à se calmer.

Ragaillardi par l'espoir d'une fin prochaine de son cauchemar, il ne lui fut plus trop difficile de se guider, dans cette demi-obscurité de fin de tempête.

Fatigué et dégoulinant d'eau, mais heureux tout de même, il amorça alors le chemin de son retour...

Dominique FRITSCH

UNE LEÇON SINGULIÈRE

Le Maître : - Aujourd'hui, mes enfants, nous allons parler des cols durs.

- Moi M'sieu, Moi M'sieu, je sais, ma chemise a un col dur.

- Elève DUPONT, Zéro !

- Moi M'sieu. Ici, c'est l'école du REUX !

- Elève DUPUIS, Zéro ! Et vous, DHURE ?

- Moi M'sieu, vous savez bien, mon père y vend de la tapisserie, alors, y dit toujours :
«avec les colles DHURE,
je colle dur»
C'est p'être ça, mais moi j'ai jamais rien compris !

- Non M'sieu, non M'sieu, c'est pas ça ! Moi mon père y dit toujours d'acheter le lait «COLDUR» c'est le meilleur !

- Taisez-vous, vous êtes deux ignorants.
Et vous, mon petit Edilbert, vous ne dites rien, aujourd'hui ?

- Eh bien moi M'sieu, quand je suis sur mon vélo et que je grimpe un col, je me dis «Ah ! ces P... de cols, qu'est-ce qu'ils sont durs !...»

- Eh bien, voilà ! Edilbert, vous aurez dix sur dix.

Claudette, Maîtresse des cols et épouse d'Edilbert,
Collectionneur de cols, UNION SPORTIVE SAINT-EGREVE

1975 - DIX ANNÉES DÉJÀ... 1985

Souvent, dans mon entourage, la même question revient : quand, comment et pourquoi ai-je commencé à faire de la bicyclette ? Toujours, je réponds de manière évasive, avançant l'impact du Tour de France sur l'enfant admiratif devant l'effort prodigué par les champions cyclistes, ou invoquant des sorties entre amis. En vérité, tout cela n'est que mensonge !

Aujourd'hui, dix années se sont écoulées. Je puis enfin parler et faire toute la lumière sur les origines d'une passion jusque là gardées secrètes.

Nous sommes le 27 Juillet 1975. Il est treize heures. Je viens d'enfourcher ma bicyclette, une lourde machine de dames», mon seul moyen d'évasion. Car, en l'occurrence, c'est bien de cela qu'il s'agit. Déjà, mes premiers coups de pédale m'éloignent de l'appartement familial.

De Lingolsheim, je rejoins Entzheim sans difficulté avant de traverser Duppigheim et Duttlenheim. L'itinéraire m'est familier. Je le connais comme ma poche. Depuis ma plus tendre enfance, je l'ai effectué de nombreuses fois en voiture, jamais à bicyclette. A Altorf, je m'arrête pour reprendre mon souffle et quelques forces sur un petit banc que la Providence a jugé bon de placer là. Je me revois encore en culotte courte et petit maillot. Le temps est magnifique. Dans ma tête, la côte d'arrivée qu'il me faudra gravir se profile déjà.

Je traverse Rosheim comme un bolide. Il ne me reste plus que trois kilomètres à accomplir. Ce seront aussi les plus difficiles. Avec les trois vitesses de ma bécane, dès que la pente s'élève, il ne me reste plus qu'à marcher et à pousser la récalcitrante. Pourtant j'ai du mal à retenir la joie qui m'étreint et j'ai envie de hurler de bonheur car j'ai atteint mon but. Je suis à Rosenwiller, patelin natal du père de mon père. Mais, je n'ai pas entrepris une telle expédition dans le seul but de m'offrir un pèlerinage bon marché. La raison de mon voyage est autre.

Elle a pour nom Christine. Ma cousine Pascale, de deux ans mon aînée, me l'avait présentée quelques jours auparavant et tous les trois, nous avons passé une semaine de vacances parfaitement inoubliable. Je venais d'avoir mes treize ans. La Vie me tendait les bras et j'adorais ceux de Christine. Après ces quelques jours dont le souvenir restera à jamais gravé en moi, je m'en retournai chez moi «à la ville», arraché par mes parents à ce havre de bonheur.

Mais, avant de partir, j'avais fait le serment de revenir à bicyclette. Devant l'incrédulité de l'une et de l'autre, je savais bien, tout au fond de moi, que j'en étais capable et le moment de franchir la frontière de mon quartier était venu. En me voyant arriver, l'expression de leur visage était des plus amusante, traduisant bien le manque de confiance qu'elles avaient placée en moi. Mais, j'étais trop heureux pour leur reprocher quoi que ce soit et l'après-midi était déjà bien entamée. Le premier moment de surprise passé, elles me félicitèrent de mon exploit. Je me rengorgeais, étouffant bien mal ma fierté. Pascale s'amusait de mon maillot qu'elle avait remarqué «jaune, comme celui du Tour de France». J'étais le héros de la journée et fêté comme tel. Malheureusement, même en juillet, les jours ont une fin. Il me fallait prendre congé de Pascale et de Christine. Je ne devais revoir cette dernière que cinq années plus tard.

Parfois, je me souviens de cette journée du 27 juillet 1975. Elle me rappelle ma première randonnée à bicyclette et mon plus bel amour de gosse.

J.S.

A LA RECHERCHE DES COLS PERDUS...

Après la saison des grands brevets montagnards, fin août, je suis allé passer quelques jours à Briançon dans mon id d'aigle, un vieux chalet à 1850 m d'altitude que j'ai retapé depuis plusieurs années.

De là, c'est ma base de départ pour des randonnées cyclo montagnardes. Je suis passionné de montagne à vélo et je recherche sur les cartes des nouveaux cols à épingle au palmarès du club des 100 Cols. Cela m'a amené à des ascensions caillouteuses.

Un beau matin, me voilà parti pour réaliser un parcours autour de Vallouise avec deux cols au menu. J'en profiterai pour faire apposer un tampon sur ma carte de route BPF (encore une autre maladie cyclo). Je passe à Briançon et descend la vallée de la Durance jusqu'à Prelles où je bifurque vers Vallouise : porte du Pelvoux, des Ecrins et du Glacier Blanc. De là, je grimpe à Puy StVincent et les Prés, je m'engage alors sur la route forestière qui monte au Col de la Pousterle alt. 1763 m., de la terre battue puis carrément des pierres. Le paysage est formidable, les forêts de mélèzes avec déjà des teintes qui annoncent l'automne, c'est magnifique. Je grimpe régulièrement sur le 32 x 24. Avant le sommet, je traverse des étendues de framboisiers où des promeneurs font la cueillette de ces fruits savoureux. Au passage, un ramasseur de framboises me crie : «C'est un pari ?» - «Non, c'est pour voir» - Il n'en revient pas et poursuit sa cueillette.

Toujours autant de pierres, mais ça passe. Le col est là, je m'arrête, un moment pour savourer le paysage et j'amorce la descente vers la vallée du Fournel. Je retrouve avec plaisir la route goudronnée. Le paysage est toujours très beau et grandiose. Je passe sur des ponts de bois qui enjambent le torrent, je descends vers l'Argentière, puis sur ma droite un mauvais chemin monte subitement à flanc de montagne. Un panneau m'indique qu'il va au Col d'Anon 1891 m., mais que la route est coupée. C'est mon chemin, mais dans quel état, encore pire que le 1er col ! J'hésite un peu avant de m'engager, pour le moment je n'ai pas crevé, puis j'attaque franchement la côte. Toujours sur le même braquet, je ne peux pas monter en danseuse à cause des pierres, c'est assis que je dois grimper. Je traverse des bois touffus mais je surveille surtout où passe ma roue avant. Ça monte toujours et j'arrive à proximité d'un chalet d'alpage occupé par des bergers. Encore des ramasseurs de framboises qui chargent des seaux dans une voiture. Je demande : «le col est encore loin ?» - «Deux ou trois Km,», je suis dans la caillasse, cela me rappelle la grimpe du Parpaillon. Encore un effort et j'arrive au col. La route est coupée par des tranchées creusées au bull (un différent entre deux municipalités paraît-il). Je porte mon vélo et reprend la route qui sur ce versant, est sableuse. Il est midi, c'est l'heure des braves, je tire mon casse-croûte de la sacoche et mange de bon appétit. La vallée de Freissinière est là, devant moi, encore un très beau site. Moins sauvage que la vallée du Fournel, celle de Freissinière est plus propice à la culture et au pâturage. Je descends vers le village, des lacets à n'en plus finir, le sable du chemin devient une poussière épaisse où mes boyaux s'enfoncent. Prudence, prudence. Des paysans sont occupés à faucher les prés, il fait chaud. Ouf ! La route goudronnée est là, ça roule mieux. Je passe à Freissinière, remplis mon bidon à la fontaine et reprend ma route vers l'Argentière. Je longe l'usine Péchiney qui a fermé ses portes, tout semble mort et désolé ; mais où sont les hommes ? Puis je reprends la route de Briançon et regagne mon hameau des Combes. Et sans crevaison ! Brochette au menu... 5 cols de plus de 2000 mètres ! Deux jours plus tard, l'appel des cimes raisonne encore, et me voilà reparti pour une journée de cyclisme en montagne.

Passage à Briançon et cette fois, je remonte la vallée de la Guisance jusqu'à Chantemerle où je prends la route du Col du Granon à droite. La route s'élève rapidement de 1350 m d'altitude à 2404 m en 12 Km pour atteindre le sommet du Granon. Mais je vais en rajouter et compliquer la sauce. Je grimpe en compagnie d'un cyclo venu de Normandie, il découvre la haute montagne. Nous nous sommes rencontrés au pied du col. Lui va jusqu'au sommet du Granon et je le quitte un peu avant le sommet pour bifurquer à gauche à l'altitude 2171 m. Je prend une ancienne route militaire dans la «caillasse» direction le col de Buffère 2427 m. Bien assis sur ma selle, je grimpe 36 x 24, je rencontre des marcheurs en randonnée, on se salue, eux étonnés de voir un cyclo sur ce chemin.

Toujours un paysage magnifique, pas d'arbres, que des pierres et de l'herbe. En bas, la vallée et la route du Lautaret, en face un décor de montagne unique avec des glaciers en fond. Mais il faut surtout regarder le chemin pierreux. J'arrive au col de Buffère, une herbe rase me permet de faire une pose casse-croûte au soleil. Je reviens par le même chemin et grimpe au sommet du col du Granon où des bâtiments militaires abandonnés donnent une impression de désolation. Je prends un chemin pierreux vers le col des Cibières 2525 m. Un coup d'œil de l'autre côté, un petit casse-croûte et je descends par le même chemin jusqu'au croisement où je tourne à droite vers la Porte de Cristal, 2483 m, un col qu'il faut finir à pied, les 50 derniers mètres, tellement, c'est raide et étroit. Et toujours dans la «caillasse», je retourne au col du Granon. De là, je vais au Col de Barteaux, 2382 m, c'est le plus facile, mis à part la route pierreuse, je rencontre des amis venus en promenade en voiture. Retour au Granon et descente folle sur la route goudronnée. Ouf ! Et toujours avec les mêmes boyaux ! Ce fut encore une bonne journée.

Plus haut que Risoul... la vraie nature...

Pour finir la semaine et ma moisson de cols, j'ai choisi un parcours de 120 Km vers Risoul. Nouveau passage à Briançon et descente de la vallée de la Durance jusqu'à Mont Dauphin. Je prend la route de Risoul et commence la grimpe interminable jusqu'à la station de ski Risoul 1850 m. Là, je prends la route forestière qui grimpe encore dans la «caillasse» (je commence à aimer). Une station de ski sans neige, ce n'est vraiment pas beau. On voit les remontées mécaniques mortes et les saignées faites au bull pour les pistes de ski. La montagne est défigurée aussi je ne traîne pas dans ce coin et grimpe volontiers vers le col de Chérine 2270 m. Le chemin va vers un relais télé, mais je continue la grimpe vers le col de Valbelle 2372 m. Un beau panneau m'annonce le col et je m'arrête un moment pour contempler le paysage. Ici, la nature a repris ses droits, mais des engins de terrassement me font penser au pire !... Il est midi, mais il y a trop de vent au col, je commence la descente vers St-André d'Embrun, 22 Km de descente dans la «caillasse» encore ! Un troupeau de vache me regarde passer. Je fais une pose casse-croûte à l'abri du vent. Pendant que je mange deux motards à trial montent et attaquent la montagne à travers les pâturages très pentus. C'est incroyable comme ça grimpe bien ces trucs là. Je reprends la descente qui n'en finit plus, c'est comme le Parpaillon. J'ai mal aux poignets. Puis je passe au col de la Coche 1791 m., la route goudronnée est là, enfin ! Rude, la descente, mais ça va mieux. St-André d'Embrun est là, je fais le plein d'eau à la fontaine. Beaucoup de monde devant l'Église, ce n'est pas pour moi, c'est pour un mariage ! Au fait, je n'ai toujours pas crevé, quelle chance ! Le retour à Briançon se passe bien.

Jean-Claude MOUREN
Gardanne

RALLYE DES TROIS COLS OU LA BALLADE DES TROIS CHEVALIERS

Au nombre de trois, nous partîmes
Par une aube claire ; à peine éveillés
Laisant derrière nous, la Condamine
Les coeurs chauds, mais les mains gelées.

Longeant l'Ubaye jusqu'à Jausiers
La route est belle et sinueuse
Laisant là, ses gorges encaissées
Nous arrivons, oh ! Cité merveilleuse

Barcelonnette et ses palais
Emmitouflée dans ses vallées
Que surplombent maints sommets
Aux pentes raides et enneigées

Tu nous accueilles un bref instant
Pour saluer notre courage
Car ce n'est que maintenant
Que nous allons nous mettre à l'ouvrage

Juste un dernier regard distrait
Sur ce que fut notre départ
Réchauffé par les rayons discrets
D'un soleil chaud et de ses dards

L'aventure nous colle au noir bitume
Guidant nos pas de chevaliers véloces
Un sourire aux lèvres dans les gorges de la Mahune
Et première étape en haut du Col d Allos.

Nous nous laissons glisser, heureux de ce répit
Bien que la descente ne nous ménage point
Nous pouvons admirer le Verdon si joli
Evitant les cahots, les mains sur les freins.
Petit fortin veillant sur notre histoire
Laisant rêveurs nos âmes d'enfants
Les yeux rivés sur le vieux Colmars
Avant de gravir, intrépide, le col des Champs.

Dieu qu'il fait chaud sous ce soleil de plomb
Il est à son Zénith et la faim nous tiraille
La montagne est splendide et déchire l'horizon
Le Mercantour est là sous sa triste pierraille.

La descente est rapide et de courte durée
Enfin nous goûtons à un repas bien mérité
Avant d'affronter avec mes deux compagnons
La Cayolle charmante et ses lacets mignons

De Saint-Martin d'Entraune, vingt deux kilomètres
Ce sont les deux derniers qui furent les plus durs
Avant de redescendre, longeant le Bachelard
sur Barcelonnette
Nous fîmes quelques photos et respirâmes l'air pur

Ce rallye des trois cols et de ces trois amis
Reste un souvenir et une belle aventure
Et qu'elle se soit achevée à la nuit
Nous aura ravis tous trois, j'en suis sûr...

Souvenir d'une belle ballade
avec Patrice Martin et Jean-Pierre Py

Octobre 1985

Gilles BEAUCHESNE
Istres

L'OPPIDUM DE CASTELLARAS A LA RECHERCHE DES TEMPS PASSÉS...

Dans les régions méditerranéennes, le castellaras désigne une enceinte fortifiée, généralement dressée sur une éminence, où trouvaient refuge les populations pastorales celto-ligures qui résidaient sur le littoral avant et peu après l'ère chrétienne.

Ils sont nombreux, ces castellaras, à dresser encore leurs blocs de calcaire cyclopéens le long des sommets de l'arrière-pays de la Côte d'Azur. L'un des plus pittoresques est celui dont nous vous proposons aujourd'hui la visite, et qui domine le haut pays grassois. On gagnera facilement la base de ce castellaras soit au départ de Grasse, soit de Fayence ou de Saint-Vallier, en prenant comme point de ralliement le haut plateau de Thorenc, sous la montagne du même nom, calme havre de pâturages et de sapins ombreux.

De surcroît, la région de Thorenc offrira aux excursionnistes quelques auberges à la cuisine très acceptable propres à offrir la halte indispensable entre deux promenades à travers champs pour effectuer l'ascension proposée qui, compte tenu de sa brièveté, peut fort bien être programmée dans une seule demi-journée. Il suffira donc de s'engager, en venant de Thorenc sur la D5, en direction d'Andon, en contournant par le sud l'hubac des Quatre-Tours sans doute judicieusement nommé si l'on considère le pic abrupt qui le domine et sur lequel on devine des ruines indistinctes. C'est l'oppidum de Castellaras, enceinte fortifiée au Moyen Age vers laquelle nous vous convions à diriger vos pas.

Un vaste parking taillé dans la roche permet d'abandonner son véhicule à quelques mètres d'un chemin forestier ombragé. Suivons donc cet aimable chemin sur environ 300 m et obliquons à droite (marque bleue et jaune) pour emprunter un sentier étroit mais parfaitement tracé qui en quelques lacets permet d'atteindre sans autre peine que l'éventuelle chaleur, le vaste portique en partie éboulé par lequel on accédait à la place forte.

Dès que l'on foule l'herbe haute agitée par les vents du plateau sommital, on découvre l'un des plus somptueux panoramas de la région. Et l'on comprend pourquoi, en dehors de toute considération de défense et de survie, seigneurs et paysans de l'époque avaient choisi de demeurer dans ce nid d'aigle sur lequel le temps ne semble point avoir de prise.

Chapelle romane

Il convient d'ajouter aussi au nombre des habitants les religieux qui ont bâti la chapelle en roman tardif qui est le seul monument ayant résisté aux intempéries et survécu à l'abandon du site. De toute façon, le promeneur n'aura que l'embarras du choix quant aux points de vue et des lieux propices au pique-nique, pour autant qu'il ait opté pour cette champêtre solution. Trente à quarante minutes à la montée, bien moins à la descente, permettront à peu de fatigue de ramener bonne moisson de beaux souvenirs ou de photographies.

Tristan ROUX

QUAND LA POISSE S'EN MÊLE...

Nous sommes le 1er décembre. Fabien, exceptionnellement de passage en Alsace, me propose une courte randonnée, histoire d'en faire une petite dernière en 1985. Nous jetons notre dévolu sur le col de Westhoffen, un obstacle mineur, mais avec le temps de cette semaine et surtout d'hier, il ne faut pas être trop gourmand. Arrivés à Soultz, changement de programme. Le temps est magnifique et Fabien suggère une petite escapade au Nideck. Je ne dis pas non et je me laisse facilement convaincre. C'est vrai qu'il fait soleil. Les arbres ont revêtu leurs plus beaux atours et la lumière du jour les transperce de ses traits. Devant un tel tableau, nous sommes béats d'admiration et heureux de partager ces instants.

A la sortie de Balbronn, la route s'élève. Fabien opte pour la route forestière au lieu de la départementale. Très vite, elle se révèle glissante et difficilement praticable. E l'Elmerforst, nous sommes à pied. Je commence à en avoir ma claque des idées lumineuses de Fabien. Moi, j'aime bien le cyclo-cross, mais à la télé. Heureusement, la route est mieux dégagée par la suite. A vrai dire, il y a juste la place pour passer un pneu ! Une fois de plus, je voue mon compagnon à tous les diables lorsque brusquement il s'arrête et m'intime l'ordre de me taire. Là, à quelques mètres de nous, deux biches se heurtent à un grillage et nous livrent un ballet somptueux. D'avant en arrière et d'arrière en avant. C'est gracieux, majestueux et c'est pour les cyclos qui ont de l'audace. Mes amis, l'aventure est à notre porte. Point n'est besoin de parcourir le monde, la beauté sauvage est proche.

Se voyant observés, les deux cervidés prennent la fuite dans les bois. Nous poursuivons notre route vers le Nideck, restant cependant en alerte, au cas où... Plus loin, nous rencontrons un chasseur se dirigeant à l'opposé du chemin emprunté par nos deux bêtes. Je n'ai pas besoin de vous dire que, pour rien au monde, nous ne l'aurions mis sur la bonne voie. Chemin faisant, j'aperçois une fois encore une biche courant dans la forêt à en perdre haleine lorsqu'une autre traverse notre route juste devant nous. Quelle journée ! Et pas d'appareil photo ! Ah, je m'en veux. Un peu déçu, mais heureux tout-de-même, nous arrivons à la place des Pandours.

«Et la poisse dans tout cela ?», me direz-vous. Eh bien, patience ! Nous touchons au but. De ce pas, je m'en vais vous conter la suite de l'histoire. Le revers de la médaille, en quelque sorte.

Nous abordons la descente du Nideck sur Wangenbourg, lorsqu'à l'entrée du village, Fabien me fait signe. Son boyau avant vient de rendre l'âme. Il le change et nous repartons en maudissant les cantonniers et leurs gravillons dont la route est recouverte. A la sortie d'Engenthal, je suis frappé à mon tour par la malchance. Mon pneu arrière est à plat. Je change ma chambre à air sous les yeux amusés de Fabien. Le score de parité nous convient : 1 à 1. Je range mon matériel, Fabien s'élançe et... s'arrête. Son boyau arrière est mort. Cette fois, je n'en peux plus. Je me marre et je crois que Fabien en fait autant. Mais, nous savons que la prochaine crevaison sera fatale à l'un ou à l'autre. Car je n'ai plus de chambre à air, et il n'a plus de boyaux...

Sur ce, nous faisons 500 mètres et là... je suis bon pour la marche à pied. Un petit morceau de verre a eu raison de mon pneu arrière, du reste, bien mal en point. «Que faire ?» me dira le lecteur en haleine. Eh bien réfléchir tout d'abord. Pleurer ne sert à rien. Nous avons tout d'abord essayé de faire un pansement de fortune à ma chambre à air à l'aide de colle à boyau et d'un petit bout de l'autre chambre à air, vous savez, celle qui a crevé 500 mètres avant ! Ensuite, je me suis souvenu de Pascal qui avait fait 100 kms sur une chambre à air morte. Et son souvenir sur les routes suisses et jurassiennes m'a véritablement accompagné jusqu'aux portes de Strasbourg où Fabien, parti en avant, me retrouvait avec une chambre à air et un pneu sentant le neuf.

Et surtout, ne comptez pas sur moi pour que cela me serve de leçon... Imaginez, si j'avais emmené des rustines comme tout cyclo qui se respecte ou une deuxième chambre à air, qu'aurais-je eu à vous raconter ?

J. SCHULTHEISS

LE «GRANON» ET SES CINQ VOISINS

Nous avions prévu de longue date cette randonnée dans le Briançonnais, mais les habituels copains formant «l'équipe» n'étant pas libres, nous nous retrouvions que deux, Bernard et moi. Ce samedi 13 juillet 85, Bardonecchia, il est 8 heures lorsque nous quittons la station italienne en vélo, la route monte, nous passons les Arnauds, les Melezets des villages de montagne avec de beaux chalets bois, des remonte-pentes... Un terrain de camping et droit devant nous, en levant les yeux, au loin, la route accrochée à la montagne impressionnant ! Le poste frontière où deux douaniers italiens s'ennuient devant la barrière baissée, dans leur «langage» respectif, ils nous font comprendre que la route goudronnée va se terminer. Nous voici en France, 1 Km 5 après le poste un virage à gauche, nous laissons à droite la route de la Vallée Etroite, le revêtement a disparu, la pente est régulière, la route acceptable. Nous nous arrêtons pour prendre des photos, le paysage sauvage est beau avec ces montagnes de toutes parts et ces rochers magnifiques, le tunnel et nous arrivons au sommet du Mauvais Pas puis le col de l'Echelle. Nous avons retrouvé la bonne chaussée, descente sur Plampinet, Briançon, le soleil brille de tous ses éclats, une belle journée !

A Chantemerle, nous attaquons le col du Granon, 12 Km, très pentus. Dès le départ, les petits braquets s'imposent. Tout en bavardant et moulinant, nous grignotons les hectomètres avec souvent des pourcentages élevés, malgré cela, d'autres cyclistes nous doublent mais leur grand développement les obligent à de fréquents exercices de «danseuses». Cinq cents mètres avant le Granon à droite, une petite route caillouteuse, c'est bien l'accès au col Barteaux, 3 Km se terminant par un rond point, 100 mètres dans les pâturages, le col.

Nous contemplons en face le massif des Ecrins avec les neiges éternelles mais en dessous de 3 000 m, c'est vert à perte de vue. Nous franchissons le Granon, les touristes se pressent autour de l'unique buvette, à côté une route stratégique avec panneau militaire d'interdiction, nous nous y engageons, terre battue, cailloux, ça roule, un carrefour, à droite quelques lacets et voici le col de Cibières avec des tas de barbelés entassés qui n'en finissent pas de rouiller. Nous décidons de poursuivre jusqu'au col de l'Oule mais la piste est remplacée par un sentier, poussages, on franchit une petite crête, on redescend dans une combe, un petit névé se trouve sur notre passage, la neige est bien molle, puis cela remonte un peu, voici le col repérable par plusieurs colonnes de pierres plates empilées sur 3 m de hauteur pour certaines, 25' poussage au retour, à Cibières nous enfourchons nos montures sur la piste retrouvée, direction col Cristol, 100 mètres de portage sont nécessaires pour le franchir, au sommet des touristes veulent bien nous photographier avec mon appareil, sympa ! Du Cristol à la Bergerie pour redescendre, au lieu de prendre la route très mauvaise, nous aurions mieux fait de rester sur le sentier à droite, car nous sommes obligés de mettre pied à terre souvent mais cela soulage également les mains fatiguées de freiner. De la Bergerie, une autre route non revêtue, 5 Km de montée, pour se rendre au col de Buffère, on va d'un commun accord se le chercher, une crevaison au retour juste avant de retrouver «la bonne route», le vélo nous donne l'impression d'avoir des suspensions hydrauliques «Citroën» tellement la transition est importante.

Descente sur Briançon dans la «fornaise» chaleur, car il faisait bon tout là-haut, il manquait seulement de l'eau, heureusement les deux bidons plus les boissons en boîte que nous avons prévus chacun ont été les bienvenus. Retour sur Plampinet, Echelle, les 4 Km de descente non goudronnée sur le poste douanier sont de trop agrémentées par de nombreuses voitures et motos qui soulèvent des nuages de poussières et foncent comme des rallymens de Paris-Dakar. Heureux, poussiéreux, contents, fourbus, nous arrivons à Bardonecchia.

Après la célèbre route des Crêtes Suse-Sestrières et ses 8 cols, cols en juillet 1982, voici le Granon et ses 5 voisins à plus de 2000 m, négligeable pour le règlement du Club des cent cols, belle journée inoubliable, le Tour de France 86 devant monter le Granon, je ne puis que vous encourager à vous y rendre, amis cyclos montagnards !

Michel CRUMIERE, Bernard FABRE DES ESSARTS
Membres des C.T.C. Chambériens

DE L'UBAYE À LA DURANCE

110 km, 5 cols, 3 500 m de dénivelée.

Nous sommes tous à la recherche d'itinéraires intéressants. La chasse aux cols de plus de 2000 m revêt une attention toute particulière. Nous connaissons, presque tous, la route des crêtes de Sestrière qui permet, en peu de distance, de franchir 7 cols à plus de 2000 m. Au hasard de mes recherches cartographiques, j'ai, presque, trouvé aussi bien : 4 cols de plus de 2000 m, 1 col de plus de 1700 m, le tout en moins de 110 Km pour 3500 m de dénivelée.

Cet itinéraire s'articule autour, d'une part du célèbre col cyclo muletier du Parpaillon (2655 m), d'autre part du col de Vars (2111 m). Pour joindre les deux, au nord, au lieu de classiquement, descendre dans la vallée de la Durance et passer à Guillestres, mon choix s'est tourné vers les cols de la Coche (1780 m), de Valbelle (2372 m) et de Chérine (2270 m).

Dans mon expédition, je suis parti de la Condamine Châtelard, dans la vallée de l'Ubaye. A cet endroit, l'Ubaye n'est qu'un torrent. On est loin de se douter que ce filet d'eau va, dans moins de 40 Km, en se joignant à la Durance former, grâce à l'intervention des hommes qui ont construit le barrage de Serre-Poncon, une immense étendue d'eau. Décrire la montée du Parpaillon me semble prétentieux. La littérature sur ce col est pléthorique. Un seul mot : grandiose. Je n'ai pas été déçu. La route qui, après 6 Km de montée, se transforme en chemin plus ou moins caillouteux est raisonnablement carrossable. Après la cabane du grand Parpaillon, modeste fermette, il devient étroit mais jamais réellement mauvais, au point de descendre de vélo. Si vous avez autant de chance que moi, vous serez accompagné par le cri des marmottes. Le tunnel, en revanche, est un trou sinistre, obscur et boueux. La descente ne m'a pas été, malgré le paysage, très agréable. Je hais les descentes... surtout cyclo muletiers. Hélas ! Je n'ai pas trouvé de méthode qui me permettrait de monter sans descendre.

Avant d'arriver à la Chalpe, il est possible, par un chemin de terre très roulant, de rester sur la rive gauche du Crevoux pour atteindre directement le centre du village du même nom. A la sortie de Crevoux, c'est la descente sur la Durance. Avant les Vabres j'ai bifurqué sur la droite dans la direction du Villard, Saint-André-d'Embrun. Ça remonte un peu. Il est possible de rejoindre directement par une route partant à droite, entre Le Villard et Saint-André, le col de la Coche. J'ai préféré continuer tout droit et prendre la route qui domine la vallée de la Durance. La vue sur Châteauroux vaut bien le détour. La montée du col de la Coche est sans problème. La route s'élève de 1000 à 1780 m, tantôt en vue de la vallée de la Durance, tantôt dans une épaisse forêt. A partir de ce col, le revêtement goudronné disparaît pour faire place à un chemin de terre battue. La pente n'est jamais très forte et, par temps sec, le chemin est aussi confortable qu'une route. Au hasard des exploitations forestières, la route est jonchée de petites branches et d'écorces. Peu avant le col de Valbelle, on sort de la forêt. Le paysage est moins sauvage que celui du Parpaillon. La présence de la station de sports d'hiver de Risoul 1850 commence à se faire sentir par les multiples remontées mécaniques occupant les sommets.

Le passage au col de Chérine se fait par une sorte de route des crêtes. La descente s'effectue par un bon chemin de terre battue. Le sol est si bon que l'on peut rouler presque aussi vite que sur une route goudronnée. Rien à voir avec la caillasse du Parpaillon. A partir de l'aplomb de Risoul 1850, la route remonte. Au début de ce mois de septembre la station, essentiellement consacrée aux sports d'hiver, est déserte. Elle apparaît triste. Avant de descendre dans la vallée de La Chagn. il faut, pour continuer son chemin, ouvrir (et fermer) les barrières destinées, je suppose, à contenir les troupeaux. Dans le sens de la montée, cela ne pose pas de problème, dans le sens de la descente, la prudence s'impose. Un peu avant Vars-Saint-Marcellin, le goudron... et la civilisation réapparaissent. Après quelques heures de désert la réadaptation est nécessaire. L'escalade du col de Vars est sans problème: Les kilomètres s'accumulant, la pente me semble rude. Au refuge Napoléon, j'ai repéré qu'il ne reste que 112 m à gravir... Ils me paraissent longs. La descente sur Saint-Paul est rapide et tortueuse. La balade est finie. De bons souvenirs en perspective. Il va falloir que j'en parle aux copains.

Dominique DESIR, La cabane du Grand Parpaillon

UNE DISCIPLINE TROP SOUVENT CONTROVERSÉE : LE CYCLOMULETIER

Si une discipline, au sein du mouvement cyclo, est souvent controversée, il s'agit bien du cyclomuletier. L'intolérance coutumière de l'individu allant jusqu'à traiter d'hérétique le pratiquant d'un loisir fort agréable et non dénué d'intérêt.

«Le vélo, c'est fait pour rouler sur le bitume !» Je me souviens avoir entendu cette réflexion plus que de raison. Et pourquoi diable voulez-vous que la bicyclette se borne au bitume ? N'existe-t-il pas plusieurs sections de pneus allant du 20 au 28 mm ? Ne suffit-il pas d'être convenablement équipé et d'être un peu fou dans sa tête ?

Fabien et moi, sommes des adeptes de cette pratique qui consiste à mettre un vélo là où l'on attend plutôt un marcheur. Ridicule, me rétorqueront certains, ceux qui n'ont jamais osé cyclo hors des sentiers battus. Formidable, me lanceront ceux qui, comme Fabien et moi, ont la chance de pratiquer cette discipline hors du commun.

Afin de convaincre les inconditionnels du goudron, je vais vous conter notre dernière journée en cyclomuletier, la plus belle des journées, c'était le 20 juillet lors de nos vacances d'été, les sixièmes regroupant le même tandem.

Imaginez les Alpes, un paysage magnifique, du soleil, une route. Oui, une route. Car le cyclomuletier débute toujours par le bitume. Aujourd'hui, il nous conduit au col du Mont Cenis, un col que nous avons déjà gravi en 1981. Nous savourons cette ascension comme un souvenir commun. En nous dirigeant sur le versant italien du col, nous découvrons son lac, d'un bleu profond et magnifique.

Notre objectif, en ce début d'après-midi se nomme col du Petit Mont Cenis. Son sentier s'élance sur notre droite, le long du lac. Notre progression est lente. Lente, parce que la beauté est au rendez-vous, que nous fixons sur la pellicule des paysages incomparables en pensant à Toi, cher lecteur ; lente aussi parce que le sentier est rude, que les cailloux repoussent nos roues, que la pente s'élève. Les muscles, tendus par l'effort, se durcissent, la chute nous guette à chaque tour de pédale. Parfois, la roue avant se lève devant la difficulté. Alors, nous ne sommes plus tout à fait maîtres de nos bicyclettes. Le col nous attend, récompense de notre sueur, éparpillée au fil des kilomètres. Nos regards se rejoignent, pas de paroles inutiles, la joie se lit sur nos visages sans que les lèvres ne remuent.

La descente, dans le pâturage, nous transcende. Nous ne sommes pas pressés par le temps. Un rapide coup d'œil sur la carte porte notre choix sur le col de Bellecombe à 2475 mètres. Des cailloux, nous passons à l'herbe, glissante et sauvage. La pente, toujours plus rude, la roche déposée ça et là favorise les chutes. La roue avant alors se dérobe, le contrôle de la bicyclette m'échappe totalement, je me retrouve à terre, le corps meurtri par le tranchant de la rocaille. Toujours, je me relève et repart, tantôt sur ma machine, tantôt à pied.

Bientôt, il n'y a plus d'autre solution. Et le cyclotouriste poursuit son chemin vers le sommet. L'air est pur et le calme reposant. Sans le savoir, nous sommes entrés sur le territoire de ce charmant et sympathique rongeur qu'est la marmotte. Seuls leurs cris déchirent le silence de la montagne. Nous assistons alors au jeu de ces petites boules de fourrure. Spectateurs privilégiés de la nature, nous observons ce petit être sans soucis, naturellement craintif. Devant, derrière, elles sont partout. Détectant nos humaines présences, elles se jettent dans le terrier le plus proche. La montagne est leur domaine et leur demeure. Au plus profond de notre cœur, nous les jalousons et nous envions leur liberté.

Nous atteignons le col de Bellecombe, gagnés par la félicité et une incomparable tranquillité d'esprit. Le paysage est splendide et récompense une après-midi d'efforts. Fabien, modèle plus obéissant que les marmottes se laisse photographier au sommet, puis dans la descente qu'il nous faut bien entamer.

Ainsi, presque à regret, nous regagnons le sentier du col du Petit Mont Cenis, retrouvant notre camping quelques instants plus tard. Le soleil se couche, déjà !

Le rideau est tombé...

Si la pratique du cyclomuletier ne vous a toujours pas convaincu, il ne me reste plus qu'à manger mon stylo !!

J. SCHULTHEISS

MES COLS PRÉFÉRÉS

Ce choix est très embarrassant pour moi, car je les aime TOUS. Je les ai grignotés, dégustés, savourés, avalés comme des friandises et aucun ne m'a laissé de mauvais souvenir. Chacun à son charme, ses particularités. Ceux que je connaissais déjà, je les ai refaits avec plaisir, comme on retrouve de vieux amis. Les autres, je les aborde avec un peu d'émotion, me demandant toujours ce qu'il y a au sommet, quel paysage on découvrira, comment sera l'autre versant. Parmi ceux de cette année, j'ai beaucoup aimé - Le col de Moissières (05) pour sa jolie petite route forestière.

- Le col du Noyer (05) (suivi des Rioupes et du Festre) pour son âpreté côté Champsaur et sa merveilleuse beauté côté Dévoluy.
- La Freissinouse (05) pour son plan d'eau animé et parce qu'ensuite on se laisse descendre gentiment sur Gap.
- La Croix-de-Boutières (07) dominée par la masse imposante du Mezenc et qui laisse découvrir au sommet l'étrange et fascinant paysage des boutières.
- Le col de Pisseloup (01) pour son site agreste et son nom pittoresque.
- Le col de l'Allimas (38) Veymont et le Mont Aiguille.
- Le col de la Schlucht (68) qui m'a rappelé mon enfance studieuse, et tous ces cols des Vosges habillés de sapins qui se mirent dans les lacs aux eaux sombres.
- Le Galibier, non pas pour son prestige, mais parce que je l'aime depuis toujours.

Et puis aussi, tous les autres, célèbres ou anonymes, pour toutes les joies que j'ai eues à les découvrir, les apprécier, et non pas les vaincre, mais me vaincre moi-même.

Janine COMBETTES
U.S. St-Egrève

FABIEN

Fabien, c'est mon pote. Un gars qui compte et sans lequel je ne serais pas tout à fait ce que je suis. Bref, Fabien, c'est quelqu'un.

Je l'ai rencontré, il y a quelques années déjà. C'était l'été 1978. Mes parents avaient choisi le village vacances de la Roche du Faucon pour y passer leurs congés. J'avais suivi. Mais, pas seul... Non, je ne sais pourquoi, cette année-là, je décidais d'y aller avec ma bicyclette, une lourde machine, aux pneus larges, aux développements pas du tout adaptés à la montagne. Pour arriver à la Roche du Faucon, ce fut déjà toute une épopée. Peu après la Fischhüte, j'étais à la ramasse. Le soleil se moquait de moi. La sueur fuyait mon corps en ébullition. Les mille derniers mètres avant Grendelbruch furent effectués en deux temps, à l'arrachée. A la fontaine du village, je fis le plein d'eau avant d'entamer la dernière partie de mon ascension, la plus difficile, la plus pénible. Arc-bouté sur ma bicyclette, les yeux rivés sur la route, les muscles tendus par un seul et même effort, je progressais lentement. Je torturais mon corps avec une rare violence, mais je savais que ma délivrance était à ce prix. Lorsque le sommet de la côte m'apparut, je risquais un sourire avant de plonger sur La Roche du Faucon.

Me remettant de mes émotions, j'aperçus une bicyclette sur le balcon d'un chalet. Une belle bicyclette grise, légère, comme celle du «Tour de France». Je fis la connaissance de Fabien au bistrot qu'il tenait durant les vacances. Tout de suite, je remarquai ce garçon brun, pas encore barbu, un peu timide, très distingué, intelligent, mais réservé. On nous présenta. Notre point commun, bientôt, nous rapprocha : la bicyclette. Celle du balcon, c'était la sienne. Déjà, nous projetions une randonnée à travers le massif vosgien.

Et, le grand jour arriva. Tout était prêt. Sandwichs et bidon étaient dans la musette. Nous pouvions partir. Notre premier obstacle se nommait col du Hantz. Grâce aux conseils avisés de Fabien, je parvins au sommet sans avoir été contraint de poser pied à terre. A l'ombre des sapins du col, nous grignotâmes nos premiers sandwichs. Les cols de Saales, de Salcée et de Steige nous conduisirent au pied du Champ du Feu, le plus haut sommet bas-rhinois avais-je appris à l'école ! L'ascension fut difficile et ponctuée de nombreux arrêts car, ma bicyclette, si vaillante en plaine, atteignait ses limites lorsqu'un tel obstacle se présentait à elle. Fabien m'offrit son soutien, toujours, m'autorisant à m'arrêter souvent, mais pas à marcher ; et au col de la Charbonnière, seuls deux kilomètres nous séparaient encore du but. Rassemblant mes dernières forces et tout mon courage, je suivis Fabien jusqu'au Champ du Feu où la souffrance fit place à une formidable joie. Joie d'avoir vaincu la montagne, joie aussi d'avoir surpassé mes doutes et mes appréhensions. Notre amitié était scellée. Quelques mois plus tard, je pus acquérir une bicyclette, toute rose, comme la vie, grâce aux sous que m'avait donnés Madame Cus à l'issue de mon premier stage d'été. Le printemps vit la naissance de nombreux projets de vacances. Finalement, aucun ne se réalisa. Mais, nous partîmes quand même. Pour la capitale. Fabien avait tranché.

Je me souviens de notre première étape comme si c'était hier. Deux cents kilomètres avec deux sacoches à l'arrière. Et une première crevaison après seulement vingt kilomètres de route. J'étais tellement énervé que Fabien dut changer lui-même mon boyau. Le soir, à Saint-Mihiel, nous goûtions à la quiche lorraine et à une certaine liberté. Notre deuxième étape, raccourcie à cause des intempéries, nous conduisit à Châlons-sur-Marne. A l'auberge de jeunesse, un journaliste qui faisait un reportage pour le quotidien local, nous rendit célèbres à travers tout le département. Le lendemain, nous n'étions pas peu fiers de figurer en bonne place sur la deuxième page du journal. La journée commençait bien. Pour rallier Paris dans la soirée, j'eus beaucoup de peine. La chaleur et la fatigue faisaient apparaître mes limites.

Pourtant, elle était là, la capitale, toute proche. Je sentais la Tour Eiffel comme mes douleurs dans les jambes. J'eus trois jours pour récupérer. En arpentant les rues de la ville, la plus belle du monde affirmait un copain de classe originaire de la capitale, en visitant monuments et musées, en grim pant au deuxième étage de la Tour Eiffel, en canotant sur les bassins de Versailles. Nous avons atteint notre premier objectif : devenir des hommes libres. J'avais 17 ans, Fabien, une année de plus. Le retour se fait sans autre péripétie.

Depuis, nos vacances d'été sont devenues une tradition. Après Paris, ce fut le Bénélux et la R.F.A. en 1980, les Alpes en 1981, les Pyrénées en 1982, à nouveau les Alpes en 1983 et en 1985.

Nous sommes devenus deux complices qui utilisent la même partition. Notre entente est parfaite. Point n'est besoin de mots pour se comprendre lorsqu'un même enthousiasme vous anime. Et, malgré ma fierté, je sais que je lui dois tout ce que j'ai réalisé à bicyclette. En particulier un Bordeaux-Paris et notre diagonale Strasbourg-Perpignan. De la même manière, je sais que, sans lui, jamais je ne réussirais Paris-Brest-Paris, une nouvelle diagonale ou... le Tour de France. Fabien, tu m'as donné ma chance un jour de 1978, ne me la retire pas aujourd'hui. Et, ensemble, nous irons au bout de nos rêves...

MÉTAMORPHOSE

«Foutue paperasse» se dit Arnaud une fois de plus contrarié par un environnement mêlant poussière et vieux papiers. Il venait d'éternuer pour la nième fois, allergique qu'il était à la poussière, aux vieux dossiers - ils allaient d'ailleurs de paire -, au travail...

Bon, vous allez me dire, ce gars, il n'a qu'à faire autre chose, changer de métier, de vie. Le connaissant, il vous aurait rétorqué qu'en cette période difficile, avoir un emploi, quel qu'il soit, ça n'est déjà pas si mal.

Aussi, hantait-il les couloirs de son administration depuis quatre années déjà, un bail. Son chef était content de lui. Son travail était bien fait, même s'il pouvait regretter de la part de son subordonné un manque de conviction dans les explications qu'il fournissait au public qui, souvent, venait le consulter, public que, par ailleurs, il ridiculisait de sa verve gouailleuse, celle là-même qui lui avait si rapidement acquit l'amitié de ses collègues les plus proches et l'inimitié de ceux qui ne le comprenaient pas.

Cela, c'était Arnaud, cinq jours par semaine et 47 semaines par an. Mais le week-end et en vacances, c'était la métamorphose.

Le petit gratte-papier qu'il était se transformait alors et devenait le sportif que peu de gens ont connu. Il échangeait sa blouse grise contre un maillot de soie, son pantalon contre un cuissard et sa voiture contre... une bicyclette. Et là, Arnaud n'était plus le même. Oubliés les chiffres avec lesquels il jonglait du lundi au vendredi, oubliés les horaires et les 39 heures. A vélo, il ignorait la médiocrité et cherchait le dépassement de soi, toujours. Par le passé, il y était déjà parvenu à plusieurs reprises. Seul, mais également en compagnie d'Adrien, son fidèle compagnon. De l'Audax à la Diagonale, en passant par le B.C.M.F., tout y était passé.

Mais, son plaisir le plus grand se situait au-dessus d'une ligne qu'il avait fixée à 2000 mètres. Je crois avoir assez bien compris cet amour des cimes enfermé dans son cœur et qu'il ne libérait qu'à de rares occasions. J'étais fier d'être alors l'auditeur privilégié de ses «confessions». Aujourd'hui, je ne pense pas nuire à sa mémoire en vous contant quelques-unes de ses aventures.

«Tu sais, Jacques, me confiait-il, il faut que je te dise que le vélo, eh bien, c'est toute ma vie. Sans lui, je ne serais rien, rien qu'un numéro au milieu des autres: Grâce à lui, ma liberté est réelle et mon autonomie entière. L'essence à six francs, tu peux me croire, je m'en fous. Moi, je prends ma bicyclette et le vent me pousse. D'ailleurs, à propos du vent, cela me rappelle mes vacances de 1981 que j'avais passées dans les Alpes avec Adrien, comme d'habitude. Un véritable complice celui-là. Notre étape nous menait par delà le col du Saint-Gothard, en Suisse. Avec nos quatre sacoches chacun, la montagne, c'était pas du gâteau. Et pourtant, nous ne voulions qu'elle.

Au sortir d'Airolo, la seule possibilité qui s'offrait à nous, c'était l'ancienne route du col, par endroit, largement pavée. Au départ, rien à signaler. Puis, tout à coup, le vent. Tel une bête sauvage, il fondit sur nous pour nous tailler en pièces. Sur la route en lacet, nous étions tantôt face au vent, tantôt avec lui. Dans les deux cas, c'était la folie. Lorsqu'il nous faisait face, pas d'autre alternative que le 32 x 26 et de l'huile de mollet pour avancer à trois à l'heure, mais, après le virage, et malgré la pente, nous avançons tous seuls et alors, valait mieux garder ses freins sous la main pour éviter de plonger dans le ravin lorsque le virage suivant se présentait. Et là, rebelote. Vent de face, etc... De la folie, je te dis. Tiens, comme je pense au col de l'Iseran (2770 m), mon premier col au-dessus de la fameuse limite des 2000 mètres, il me faut te raconter dans quelles conditions je l'ai gravi la seconde fois. A l'inverse de mon ascension en solitaire d'août 1980 qui m'avait pris toute une après-midi, mais c'était une première, celle de l'été 1981 fut menée bon train. Depuis Val d'Isère, ce sacré Adrien était passé devant et, malgré ses quatre sacoches, fonçait tête baissée vers le sommet. Moi, je me contentais de rester bien calé dans sa roue. Pas fou ! Mais, à un kilomètre du sommet, l'envie de passer le col en tête me vint. Et, n'y tenant plus, je tentais un démarrage. Très vite, je lui pris plusieurs mètres. Malheureusement, je fus pris de crampes et Adrien, sans changer de rythme, revint petit à petit sur moi. Malgré tout, je m'obstinais, démarrant à nouveau. Cette fois, ce fut le dérailleur qui me joua des tours en passant du 26 au 23 alors que mon effort était total. C'en était trop ! Adrien, se piquant

au jeu, vint m'aligner à quelques mètres du sommet. Dommage ! Il nous fallut bien cinq minutes à tous les deux pour retrouver un souffle perdu dans le dernier kilomètre du col. Quelle épopée ! « De ses rêves, il m'en avait confié un qui me semblait lui tenir à cœur. Celui de coureur cycliste. Enfant, il organisait des courses dans son quartier afin de se mesurer à ses petits camarades. Déjà, il suivait le Tour de France et ses Géants de la Route devant lesquels il était en admiration. Merckx, Thévenet, Poulidor étaient ses idoles. Mais par-dessus tout, c'était Coppi qu'il vénérât, un Italien qui avait brillé dans le Giro et la Grande Boucle, je crois. Lui-même s'était essayé à la course cycliste en prenant une licence amateur. Mais, rien à faire... Il ne pouvait suivre le rythme trop rapide de la compétition. Et puis, il n'avait même plus le temps de regarder le paysage, de prendre des photos. Cependant, il n'en avait conçu aucune amertume surtout lorsqu'il découvrit le mouvement cyclotouristique auquel il adhéra alors...

Trois ans déjà qu'il était parti pour l'Afrique. Un jour où la paperasse lui fut plus insupportable que jamais, il avait demandé une disponibilité de deux ans afin de découvrir les beautés du continent noir à la vitesse de sa bicyclette. Son dernier courrier, il me l'avait adressé de Kinshasa avant de traverser l'Angola malgré l'instabilité de ce pays. Il était un peu fou, Arnaud. Et aujourd'hui, je regrette les «histoires» qu'il me racontait en ce temps-là. Mais, quoiqu'il soit advenu de lui, mort ou vivant, il aura connu ce à quoi nous aspirons tous : la LIBERTÉ.

PARTIR DU NIVEAU DE LA MER

A tous les cycles collectionneurs de cols qui se posent parfois la question de conscience de savoir s'ils doivent ou non inscrire sur leur liste tel col qu'ils ont franchi en descente, qu'ils n'ont pas monté depuis le bas ou qu'ils ont monté à pied, j'aimerais faire part de mon critère personnel.

Sa formulation, un peu mathématique, est la suivante : pour qu'un col figure sur ma liste, il suffit qu'il existe un chemin reliant la mer à ce col, que j'aie intégralement parcouru en vélo (ou à pied avec le vélo) et dans le sens mer-montagne, mais sans contrainte de temps, ni de distance, ni de montée ou de descente.

Ceci semble obliger à mémoriser toutes les routes que l'on emprunte, avec le sens de parcours. Mais ce n'est pas nécessaire : il suffit d'avoir fait une fois (ou en plusieurs fois) le chemin allant de la mer à un point quelconque et tout col fait au départ de ce point sera compté. Ensuite le réseau des routes arrivant de la mer se construit rapidement. Je n'ai eu aucun problème à utiliser ce critère mais il est vrai que ma carrière est relativement courte (9 années) et que je me déplace peu en voiture, donc pas de liaisons compliquées. Il n'est pas question d'imposer cette contrainte à tous les membres du club des Cent Cols, certains auraient sans doute beaucoup de mal à s'y retrouver, je pense en particulier à ceux qui comptent plus de 1000 cols, mais de tenter de satisfaire quelques esprits pointilleux regrettant le manque de précision du règlement. N'oublions pas que le principal est de se faire plaisir en évoluant à bicyclette dans le monde fabuleux qu'est la montagne, et n'attachons pas trop d'importance au classement et au règlement. Chacun est libre de s'auto-arbitrer comme il l'entend.

Amicalement.

Daniel DE GABAI

LE CLUB DES 100 COLS

Ils me mettent colère, tous ces cyclos coléoptères, virevoltant de sommet en sommet, y collectionnant les panneaux bleus. Ils en «ramassent» cent et ont droit à l'accolade de toute cette confrérie dont ils veulent tant faire partie. Mais, il ne faut pas qu'y rentrer, il faut y collaborer, et c'est là le plus dur : monter une bosse en mettant en mémoire les souvenirs tant visuels qu'olfactifs afin de les restituer dans un journal, mais je risque un collapsus ! Encore heureux qu'ils ne vous en demandent pas le coloriage.

Une fois adhérent, vous recevez un colifichet, vous êtes alors dans le collimateur : tous les ans, on vous invite à une petite collation sans alcool, sortie de la sacoche, en pleine nature, au milieu des colibris, des moineaux et des colchiques. Mais vous êtes loin de votre concierge et de ces quolibets du genre «Ils sont fous ces maniaques du vélo qui récoltent les sommets comme les gens des kolkhozes le blé. Comment font-ils pour n'en avoir point une indigestion et des coliques frénétiques, comme dirait M. Colluchi, plus connu sous le nom de Coluche. Encore heureux que tous les col locataires ne soient pas comme lui.» Etc...

Quand je pense à la colombe qui plane au-dessus de ces collines, je l'envie, moi qui grimpe avec tant de mal les escaliers de notre collégiale pour en admirer les vitraux. Et je me demande quelle folie collective peut bien les faire escalader à qui mieux mieux comme ils le font ? Cette année, j'ai essayé le Grand Colombier : 3 heures et demie de montée pour 18 kms, autant le faire à pied. Et dire qu'une colonelle de mes amies grimpeait ça avec son colley accroché à sa selle par son collier. Et la pauvre bête suivait, suait, sans que jamais il n'y eut de collision.

Ah si seulement le colcotar était aussi efficace pour polir les monts que le verre, j'en aurais bien acheté tant et tant à ce colporteur d'une autre époque, encore vêtu de son coltin, et rencontré un jour par hasard, au fond d'une province perdue entre un champ de colza et une colossale maison à colombages d'une autre époque. Son torchis (à la maison) colombin datait encore du temps où l'on ne connaissait pas le colcrète et ses bienfaits pour colmater les trous.

Mais que de baratin, je n'ai pas encore commencé mon histoire.

Un beau matin, donc, j'enfourche Colbert, mon vélo (je l'ai appelé Colbert car il est mon ministre des finances : il occasionne mes plus grosses dépenses) et m'en vais me promener. But du circuit : la Camargue. Bien que l'été soit là, j'ai pris mon col-back car il fait plutôt frisquet. Le mistral me pousse doucement vers les rives de la Méditerranée. Seul, au milieu de ces plantes caulescentes, magnifiques, entouré de colverts qui s'envolent à mon approche, je me sens l'âme colonisatrice. J'en appuie de plus belle pour me rapprocher encore plus de ce paradis. J'aurais des instincts chasseurs et un colt, je ferais un malheur au milieu de ces petites bêtes réunies en colloques avant les migrations. Mais je ne suis qu'un pauvre cyclo perdu sans collier et qui cherche en vain une colombine pour le tirer de sa torpeur, et surtout pour lui couper le vent* car je viens d'arriver sur la digue de la mer, temple d'Eole, Colisée des vents où le cycliste est offert à leur bon vouloir qui est toujours contraire à ses désirs. J'ai beau prier tant «assez» qu'«holà», ça n'arrête pas. Eole a une dépression à colmater, et il s'y emploie avec ardeur, si violemment d'ailleurs que mon col de chemise en est trempé.

Je vais encore être obligé de fournir un effort colossal pour rentrer, collectionnant les fringales. Et dire que dans une heure, mes collègues m'attendent au restaurant des 3 colombes pour casser une croûte devant un petit verre plein d'alcool de par ici. Que je souffre ! Quand je pense que par chez moi, je caracole en tête de notre collectivité cyclote du dimanche. Une demie heure que je peine, que le Zéphir m'a pris au licol et ne veut plus me lâcher. Tant pis, puisque je n'arrive pas à décoller et que voici un café, je vais m'y arrêter. «Chez René, le roi du percolateur et de la bière sans faux-col» dit la banne racoleuse au-dessus du perron. J'entre en faisant fi du protocole : je vais d'abord boire un grand coup de Château-Lapompe dans les lavabos. Puis je reviens au bar, type «marin recyclé», avec des lampes et des filets partout, ça fait typique. J'y commande une menthe à l'eau sans colorant, l'avale comme un poivrot picolerait son litron. Elle n'est pas trop fraîche, donc pas de crainte de colique. Et comme je suis de la veille école, j'en profite pour casser une

graine : un bon pâté de foie. Tant pis pour mon cholestérol. Eh bien mon colon, on se sent tout neuf après ça. Q'il n'y avait le vent, j'en serais presque bucolique.

Je vais devoir reprendre le collier pour rentrer : il me reste 15 kms contre le mistral, et surtout, il me faudra éviter les collisions, car sur la nationale, les véhicules vous collent et vous frôlent à qui mieux mieux ; à croire que la chasse au cyclo est ouverte et que le volant sert de colt. Nombreux conducteurs devraient retourner à l'auto-école y réviser leur code.

Pour rentrer, je n'ai pas perdu mon temps, avec deux ailes, j'aurais décollé. Me voilà. Un petit tour aux toilettes pour vérifier que je n'ai pas pris froid et n'ai pas le choléra (ça s'attrape partout : un de mes amis colporteur l'a attrapé en se rendant à un colloque réunissant les gens de sa profession en Colombie). J'ai encore peu de temps (5 mns) et j'en profite pour aller à la poste déposer un colis que j'envoie à mes neveux pour la collecte de paquets de riz qu'organise un collaborateur du journal agricole «le colvert et le colibri». Puis je m'en vais rejoindre mes collègues aux 3 colombes, monument de la restauration en France : ici, on ne mange, ni on ne picole, on déguste.

Ma randonnée est finie. Du plat tout le long. Et pourtant, grâce à elle, je suis aussi membre du club des 100 (sans) cols.

Voilà, le devoir est terminé. Et pour que la censure ne me coupe pas, le 100e sera au bas de la dernière ligne. Il faut dire que je suis un collégien collé par son écolâtre pour collusion avec un de ses amis contre un professeur. Et le surveillant, maniaque du vélo, m'a demandé ce devoir pour avoir la paix : «Raconter une histoire avec 100 «cols» sans qu'une fois ce mot ne soit employé avec son sens géographique». Je n'ai même pas pu raconter ma dernière colonie de vacances. Mais j'aurais une satisfaction, même s'il y a cent fois le son «col», il ne fera pas partie de notre confrérie : il lui en manque cinq à plus de 2000, et ce texte vole bien trop bas pour les lui offrir.

P. CHATEL de NANCY

* Çà y est, je me suis mis les cyclotes à dos !

UNE MARMOTTE ÉGARÉE DANS LES POLDERS

Comme notre époque se caractérise particulièrement par une remise en question des valeurs et des individus, il m'apparaissait indispensable de prendre du recul. L'idée me vint donc de comparer une superproduction, incontestablement étrangère au cyclotourisme, et un brevet aux aspirations essentiellement cyclotouristiques. Si, dans l'une, les cyclistes sont rois, et, les cyclos paumés, dans l'autre, c'est le cas contraire. Les paumés ne reviendront plus. Mais n'anticipons pas.

Les Alpes nous gardent encore,
Sur quelques sommets préservés,
Des jardins que le monde ignore,
Et que Dieu seul a cultivés.

(extrait des Fleurs du Désert) - LA PRADE

Le lieu et le temps des vacances aidant, je m'inscris à «La Marmotte». Qu'est-ce que «La Marmotte»? En fait, il s'agit du BRA plus l'Alpe d'Huez. En tout, une dénivellation de 5000 mètres pour 173 kilomètres passant par les cols de la Croix de Fer, du Télégraphe, du Galibier, du Lautaret et enfin de l'Alpe. A vrai dire, mon idée était tout simplement d'accrocher 2 cols inédits et l'Alpe d'Huez à mon tableau de chasse. Je me doutais du caractère sportif de la réunion pas d'une course «open».

La semaine précédant la randonnée, mon épouse m'engage vivement à intensifier la préparation à ce brevet. Je m'applique donc à franchir successivement, à raison d'un col par jour, le Granon, le Montgenèvre, l'Izoard, le Galibier et la Croix de Toulouse. Cette dernière, peu connue, est délaissée par les cyclos parce que ni col, ni mont dont l'ultime kilomètre se termine par un sentier muletier défoncé, recouvert de silex, de sable et de caillasse.

Néanmoins, cette grimpette m'est attachante à bien des égards. Cette ascension, qui présente une dénivellée constante de 10 % sur 6,5 Km s'achève sur un promontoire offrant un vaste panorama sur la ville de Briançon, les vallées de La Durance et de La Guisane. En outre, quel havre de paix, un éden pour les écologistes.

Revenons au petit matin du 06.07.85 à Le Bourg d'Oisans, ville marché de l'Oisans autrefois célèbre pour ses colporteurs, merciers avec leur hotte qu'on appelait balle, fleuristes, etc.

Je crains la pagaille et la cohue du départ et à mon étonnement, c'est tout l'inverse qui se produit. Bravo 7 h 10. Les 3000 participants, le coeur gros, s'élancent à l'aventure. Les sept premiers kilomètres se déroulent sur une longue et large ligne droite où la circulation est entièrement canalisée par la gendarmerie locale. Détestant le grégarisme, je me laisse glisser en queue de peloton tant bien qu'à La Rochetaillée, - où l'Eau d'Olle vient grossir La Romanche qui, comme toutes les grandes rivières alpines, avait commencé comme un torrent de carte postale et qui finit, épuisée, détournée et polluée par les turbines et les usines -, je me retrouve bon dernier au pied du col de la Croix de Fer. Les conditions atmosphériques sont excellentes, quelques nuages vagabondent dans le ciel. Très vite, dès les premiers lacets, le peloton s'égraine naturellement. Une couverture médicale importante composée de médecins et de secouristes sécurisent dès le départ les concurrents par leur omniprésence. De plus, les secouristes seront répartis en postes fixes tout au long du parcours aux endroits les plus cruciaux. Nous remontons cette région exceptionnelle qu'est le nord du Haut Dauphiné, entre les vallées de La Romanche et de l'Arc (La Maurienne), où les rochers des Aiguilles d'Arves repoussent les contreforts de la chaîne de Belledonne et du massif de La Vanoise. Après Le Rivier, la route nous permet de souffler un peu mais se relève brusquement à hauteur du lac d'accumulation du Barrage de Grand Maison, rempli jusqu'aux trois quarts.

A la Combe d'Olle, je m'offre le plaisir de déserrer un bref moment la caravane pour gravir les trois cents mètres qui me sépare du col du Glandon. Ne m'attardant pas, je fais demi-tour et rejoins la file des pèlerins en mal d'efforts.

Le sommet de la Croix de Fer se profile à l'horizon et doit accueillir bien du monde sur quelques mètres carrés. Je suis étonné de constater la présence de l'armée qui est venue prêter main forte. Une énorme tente abrite un poste de ravitaillement où un large éventail d'aliments sont distribués aux participants. Une route étroite et sinueuse plonge dans la vallée de La Maurienne.

L'excellente initiative d'interdire les voitures suiveuses nous permet de respirer l'air pur des Alpes. Les virages dangereux sont signalés. Initiative fortement appréciée par les descendeurs.

Les organisateurs ont choisi St-Jean de Maurienne, autrefois ville étape, comme aire de rencontre pour les familles des participants.

Cette cité savoyarde doit son importance à l'ancien siège épiscopal et à son industrie d'aluminium. Je m'y restaure et une brave St-Jeannoise remplit ma gourde d'une eau d'une fraîcheur douteuse. St - Michel de Maurienne. - Regard furtif vers les Ets Vuillard qui, un certain jour, ont redressé une situation fort critique.

L'ascension du Télégraphe me paraît aussi pénible que deux ans auparavant à l'occasion de mon Tour de Savoie. Mon sac à dos me martèle le bas de la colonne vertébrale. Je ne résiste plus et l'enlève pour le disposer un instant sur le cintre. Instable, le sac glisse et, en moins de temps qu'il faut pour le dire, se retrouve coincé entre les rayons de la roue avant. Dans un super-réflexe, j'évite de justesse la chute.

Le soleil ne se fait pas prier et l'ombre devient rare. Passé le Télégraphe, on surplombe les gorges de la Valloirette qui seront traversées à Valloire, quelques 200 mètres d'altitude plus bas.

Break important de la journée. Un second poste de ravitaillement permet de recharger les accus avant de donner l'assaut au géant des Alpes. Après Valloire, le paysage revêt brusquement l'aspect des Hautes Alpes. Des pentes recouvertes d'éboulis scintillants cernent quelques prairies au fond d'une vallée dépourvue d'arbres.

A Plan Lachat, où un concurrent essaye de récupérer les 4 fers en l'air, la route est contrainte d'effectuer un virage après l'autre pour se hisser dans une région toujours plus aride.

Un groupe de jeunes cyclocampeurs bernois poussent péniblement leur monture chargée. J'approche La Bergerie, encore douloureusement marquée par les traces d'un ravitaillement en eau. De gros nuages nous enveloppent maintenant et rendent notre ascension moins pénible.

Le Galibier, étant situé à la limite météorologique entre la zone atlantique (= versant nord des Alpes) et la zone méditerranéenne (= versant sud des Alpes) fait communiquer La Maurienne au Briançonnais d'une part, et à La Romanche d'autre part. Il culmine actuellement à 2645 mètres et depuis la suppression du tunnel a grandi de 89 mètres.

C'est sans doute la partie la plus belle de toute la route des Grandes Alpes parce qu'il offre la plus belle vue sur La Meije et le massif du Pelvoux. Au sommet, où un contrôle discret est effectué, la vue baigne dans les nuages.

La route mouillée polarise toute notre attention et nous passons sans jeter le moindre regard au monument à Henri Desgranges, le créateur du Tour de France. Quelques virages grandiosément aménagés, nous amènent, plus bas aux pâturages entourant le col du Lautaret et son jardin alpin. Je me méfie des éboulis qui trois jours plus tôt obstruaient partiellement la route. Le Lautaret passé, nous dévalons à tombeau ouvert vers La Grave. Ce bourg qui se pique d'être un des plus beaux villages de France contemple «Sa Majesté» La Meije qui est au Dauphiné ce que Le Mont Blanc est à la Savoie. La route se relève un peu avant le lac de Chambon. J'en profite pour enlever mon k-way et mon pull. Le lac, qui fait le bonheur de quelques véliplanchistes, est un bassin d'accumulation s'insérant comme un fjord norvégien dans les gouffres de la vallée de La Romanche. J'apprécie pleinement la descente de la «Rampe des Commères» et «Le Clapier», bientôt en vue, annonce l'ultime ligne droite avant Le Bourg d'Oisans et l'Alpe d'Huez.

Une seconde aire de rencontre pour les familles a été aménagée au pied de l'Alpe.

Je m'arrête un moment auprès de mon véhicule pour me débarrasser de mon sac à dos. Je tente de me refaire une santé bien que je ne sois guère rassuré en voyant l'attitude complètement effondrée d'un concurrent dans son auto. Il ne reste plus que treize kilomètres de forçat à parcourir. Une paille ! En effet, en montagne, il n'y a pas seulement des cols qui font communiquer diverses vallées mais aussi des routes qui relient au monde des vallées sans issue ou des terrasses situées à l'écart. C'est le cas de l'Alpe d'Huez - balcon ensoleillé au pied des Grandes Rousses - région où quand il n'y a pas de soleil il fait nuit (sic).

Les jambes molles, je mords sur ma chique et monte à ma main. J'essaie d'en garder un peu sous la pédale. Lorsque je parviens au 21ème virage, je commence vraiment à me rendre compte de la signification que revêt l'Alpe d'Huez dans le Tour de France. A La Garde, la vue s'amplifie sur la large vallée de La Romanche. J'ai horriblement chaud et il me manque manifestement des kilomètres.

Lentement, péniblement, le village d'Huez est atteint alors que force concurrents me dépassent. Peu importe, poursuivant mon calvaire, je finis par me hisser à l'Alpe qui est une prairie plate offrant une vue magnifique sur Le Pelvoux.

Le point de chute, situé derrière la patinoire, est disposé comme une arrivée de cross-country où une ultime restauration est possible.

Fatigué mais lucide, craignant les refroidissements, je me hâte de quitter les lieux pour Le Bourg d'Oisans.

J. BRUFFAERTS

LES VACANCES DU BAROUDEUR

Après avoir effectué les Traits d'Union Européen Paris Luxembourg, Bruxelles et Londres, au printemps, me voici au départ de Paris-Berne.

30/07 - Vélo harnaché des sacoches et de la tente - Il est 17 h., lorsque je donne mes premiers coups de pédales Porte d'Italie, direction nationale 7 jusqu'au carrefour Pompadour, ensuite la piste cyclable afin de rejoindre la forêt de Senard et un peu de calme surtout, sur la route de Moissy-Cramayel, où je me paye deux sandwiches et deux bières. Blandy-les-Tours B.P.F. 77, il est maintenant plus de 21 h., il est temps de penser à un abri, c'est chose faite quelques kilomètres plus loin grâce à un abri-bus tout neuf auquel je donne tout de suite 3 étoiles, un peu de foin ramassé sur le talus pour étaler sous le sac de couchage et au lit !

31/07 - C'est sous la pluie que commence la journée, cela va durer jusqu'au contrôle de Chéroi, ensuite temps gris et paysage monotone, c'est sur une route sans relief que j'atteins Tonnerre. Au milieu de l'après-midi, il reste 50 Km en passant par Tanlag et Crusy-le-Chatel pour arriver à Chatillon B.P.F. 21 (à voir la source de la Douix) mais la surprise de la journée, c'est la montée au camping plus de 15 %.

1/08 - Ce matin il fait beau lorsque je reprends la route en direction de Recy-sur-Ource, ici le pays est plus varié, je suis maintenant dans la Haute-Saône. Après la ville de Gray, me voici dans le Doubs, à Vieilly débute la très dure côte de 3 Km qui conduit à Chamoux puis c'est une succession de côtes pour arriver à Aissey où je passe la nuit.

2/08 - 7 H ce matin quand je prends la route pour Orchamps-Vennes où je fais mon premier col : Le Tounet (960 m), montée de 8 Km facile puis descente sur Morteau où je pointe mon carnet des Emetteurs de Télévision. Villers-le-Lac et le Saut du Doubs (B.P.F. 25) dernier village de France, car la Suisse est dans 8 Km. La frontière se trouve au très facile col des Roches (920 m), je suis désormais à l'étranger pour 22 jours. C'est maintenant la grimpe au col de la Tourne (1.049 m) avec la vue sur le lac de Neuchatel, ville où j'arrive à 16 H. A la sortie survient le premier incident de parcours, bris d'un rayon et, malchance, ceux que je possède sont trop courts, je vais donc au vélociste du coin à l'accent typique des Suisses Francophones où je suis très bien reçu. Au premier abord, il m'avait pris pour un Russe à cause du maillot P.T.T. des cycloportifs sur lequel figure le C.C.P., puis il m'invite chez lui pour le repas et la nuit, sympa !

3/08 - Après un copieux petit déjeuner et la photo souvenir, 50 Km me séparent de Berne en passant à Aarberg un très beau pont couvert (le seul qui se trouve sur le parcours). Il est midi lorsque j'arrive à Berne, ville de 160.000 habitants, avec beaucoup de verdure (mais attention aux rails des tramways, ils sont nombreux), il faut voir la vieille ville et ses fontaines, la fosse aux ours et, surtout si le temps est clair, aller derrière le Palais Fédéral admirer les Alpes qui se détachent dans le ciel.

6/08 - Après deux jours passés à Berne, à cause de la pluie et de la neige, me voici de nouveau sur le vélo : Thone et son lac, Interlaken envahi par les touristes. Me voici maintenant à Innertkirchen (550 m) au pied du premier grand col de mon périple : le Susten (2259 m), 28 Km de montée en 30 x 26 pendant 3 heures avec la neige dès 1.800 m ; au sommet, il y en a 30 cm et il fait très froid, aussi c'est vêtu comme en plein hiver que je plonge côté Wassen pour une dégringolade de 19 Km ; ce soir pas de camping, je dors chez l'habitant.

7/08 - Après avoir assisté à la montée du drapeau, tradition journalière dans le pays, voici Altdorf, ville natale de Guillaume Tell, puis le dur col de Klausen (1948 m), descente sur la magnifique vallée de Linthel ; profitant du beau temps et du terrain plat (chose assez rare en Suisse) je poursuis ma route par Glarus-Walensstadt et son lac, enfin BadRagaz où je campe ce soir.

8/08 - Aujourd'hui je roule sans bagages car je fais le Tour des Grisons, Randonnée du T.C.S. 187 Km. Dès le départ la route est en montée, et, ce, pendant 60 Km, sommet du Fluela Pass (2383 m) les derniers kilomètres se font tout en lacets sous un soleil de plomb qui fait fondre la neige. Ensuite 20 Km de descente sur Zernez, du plat jusque La Punt et, là, tout à gauche pour la dure montée (11 Km avec passage à plus de 12 %) de l'Albula (2312 m), il fait très chaud dans la descente poussiéreuse sur Tiefencastel (887 m) et dernier col le Lenzerheide (1549 m) puis le retour tout en descente jusque Bad-Ragaz.

9/08 - Le vélo de nouveau chargé me voilà parti pour le Liechtenstein et sa capitale Vaduz. J'ai été assez déçu par cette ville, aussi mon passage sera-t-il très bref. Me voici donc à nouveau en Suisse à Buchs où il se met à pleuvoir, l'ascension du Chazeren (1300 m) se fera la cape sur le dos à cause du temps, l'hébergement sera trouvé dans la salle des fêtes d'Urnasch pour 5 FS.

10/08 - Aujourd'hui chasse aux cols : un parcours tout en zigzags qui me permet de grimper 14 cols en 145 Km et de visiter la ville d'Appenzell où se trouvent les plus jolies maisons de Suisse ; pour ce soir, camping à Kriessern à 200 m de l'Autriche.

11/08 - Ce matin passage de la frontière Autrichienne par un temps magnifique, un simple coup d'oeil du douanier sur ma carte d'identité et me voici sur les pentes surchauffées de la Furkajoch (1760 m), horrible ce col, des pentes de 20 %, pour la première fois je mets le 30 x 32, rapide descente sur Schoppernau et, à peine moins difficile, l'Ochtannberg (1679 m). Voici maintenant Lech, et de nouveau un col : le Flexen plus facile, et plus loin, un 4ème, l'Arlberg ; récompense d'une dure journée pour finir, 35 Km de descente jusqu'au camping de Bludenz.

12/08 - Après avoir descendu hier, il me faut maintenant remonter 1600 m de dénivelée pour atteindre le sommet du Bierlohé (2036 m) avec les 10 derniers kilomètres sur une route à péage, mais gratuit pour les cyclos. C'est à la cafétéria du col en mangeant le traditionnel spaghetti bolognaise que je rencontre un cyclo Français Joel Bour qui, dans «Cyclotourisme» de Juin dernier, raconte sa traversée du Sahara ; nous resterons un jour ensemble. 13/08 - Après avoir campé à Oetz, nous voilà partis pour un gros morceau : l'ascension du plus haut col Autrichien le Timmeiszoeh, 1700 m de dénivelé dans un paysage grandiose avant de voir le sommet à 2509 m. Là-haut, la photo souvenir est prise par un douanier italien, car ici c'est la frontière entre ces deux pays, après le macadam bien lisse de l'Autriche, voici les nids de poule et les tunnels non éclairés des Italiens, prudence ! Dans les 30 Km de descente acrobatique, nous croisons beaucoup de personnes qui, à pied, promènent leur vélo à la main car ici avec des plateaux !! - St-Léonardo, lieu de séparation avec mon compagnon, lui va sur Méran, moi le Passo-Di-Giovo (2094 m), 20 Km de montée régulière. Je suis là-haut à 20 H et pour ce soir, camping à Vipiteno et pizzas pour le repas.

14/08 - Ce matin comme mise en jambes un col pas facile : le Passo de Pennes (2214 m) avec là-haut les applaudissements des italiens car ici c'est la région de Moser, puis c'est la descente de 50 Km sur Bolzano avec de nombreux tunnels. Maintenant, je suis sur la route de Trieste-Thonon avec pour objectif le Passo del Mendola au milieu des vignes ; ce soir dodo à la belle étoile à la sortie de Fondo.

18/08 - Réveillé de bonne heure, me voici en quête d'une «alimentari», ce fut chose faite au bout de quelques kilomètres où, malgré l'heure matinale, je trouve un bazar à la propreté douteuse mais suffisamment approvisionné pour satisfaire l'appétit d'un cyclo. C'est donc l'estomac rempli que je me dirige vers le Passo del Tonale, petit détour dans le Gavia mais l'orage m'oblige à rebrousser chemin dans ce col muletier puis je me dirige vers Pomté Dilegnio et enfin Tirano où je passe la nuit à l'hôtel.

19/08 - Ce matin, la mise en route se fait dans la montée de la Bernina, col long de 40 Km ; il est 11 h 30 quand j'arrive au sommet (2328 m) ; prévoyant un pénible après-midi, je me paye sans complexe le menu des grands jours, à savoir 1 plat de spaghettis, 1 plat de lasagnes, le tout arrosé d'une grande bière. Comme prévu, l'après-midi fut pénible dans le Livigno, chaud dans le Passo-Eira et poussiéreux dans le Foscagno, ces trois cols culminant tous entre 2200 et 2300 m et tout ça pour arriver à Bormio à 17 h 30. Comme il est trop tôt pour faire étape, dans la foulée, je me paye le plus célèbre col italien : le Stelvio, 19 Km pas toujours

facile et dangereux à cause des tunnels non éclairés où la route est en terre. Malgré tout, je suis à la bifurcation du col d'Umbrail à 19 h 45 où je passe la nuit à l'Albergo-Ristorante du col.

20/08 - C'est par les 3 Km 500 qui me séparent de Stelvio que je commence la journée malgré l'heure matinale là-haut à 2758 m, c'est déjà la bousculade des touristes. Une photo de la stèle élevée à Fausto Coppi et je retourne au col d'Umbrail (2501 m), c'est le col le plus haut de Suisse et là, surprise, 16 Km de descente sur une route en terre. A Santa Maria nouveau plus de 2000 facile : le Pass Dal Fuorn (2149 m) et me voici de nouveau à Zernez, 30 Km de ligne droite avant d'arriver à Silvaplana dans un petit détour pour le Julier Pass (2284 m) dur, dur, ce dernier et ensuite retour à Silvaplana ; la Maloja (1815 m) de ce côté est très facile mais maintenant la route descend jusqu'à Chiavenna et comme il fait encore jour je continue vers le lac de Côme ; pour cette nuit je dormirai au bord d'un champ de maïs.

21/08 - Pour la première fois depuis mon entrée en Suisse, aujourd'hui est une journée sans cols car je longe le lac de Côme, puis celui de Lugano, cette région me rappelle la côte d'Azur par les nombreux palmiers puis c'est l'arrivée à Biasca où je campe.

22/08 - Pendant les deux jours qui vont suivre, je vais escalader les cols de la Suisse centrale avec au menu du jour : le Lukmanier (1915 m) avec son tunnel de 1200 m au sommet, ensuite l'Oberalp (2044 m) où passe le train à crémaillère le Furka-Oberalp. Arrivé à Andermatt à 17 h, je passe le St-Gottard (2108 m) assez facilement, puis c'est l'extraordinaire descente avec des lacets très impressionnants - Pour ce soir, dodo à Airolo.

23/08 - Comme entrée en matière, une montée de 36 Km pour le Nufenen (2478 m) c'est le col où la vue est peut-être la plus belle : la Jungfraü et l'Eiger couverts de neige c'est magnifique. Ensuite, descente à Ulrichen puis montée à Glestch qui est le point de départ de la Furka (2474 m) 11 Km avec passage au glacier du Rhône. Après le retour à Glestch me voici pour 7 Km de montée dans la Grimsel (2165 m) ; ces deux cols sont pénibles à cause de la chaleur. Deuxième retour à Glestch et descente de 60 Km jusqu'à Visp.

24/08 - Ce matin le moral n'est pas terrible car c'est le dernier jour du voyage. Je quitte Visp à 8 h pour Sion, ville qui marque la frontière entre la Suisse Allemanique et la Suisse Francophone, cela fait plaisir d'entendre parler Français. Puis voici Martigny et dernière difficulté le Pas de Morgins (1369 m), ensuite Chatel-Abondance puis route de la Drancede-Morzine bien connue des amis cyclos du Tour de France Randonneur. Il est 19 h quand je passe le panneau Thonon-les-Bains qui marque la fin du voyage. Le retour à Amiens se fera par le train, faute de temps.

Bilan du voyage : 25 jours, 3600 Km, 63 cols dont 21 plus de 2000 m, 10 rayons et un blocage-rapide de cassés, un accueil sympathique partout. Question de dialoguer en Suisse Allemande, on trouve toujours quelqu'un qui parle le Français ; en Autriche, c'est plus rare (prévoir un petit dictionnaire) ; l'Italie pas de gros problèmes mais le point noir dans ce pays c'est l'état des routes très mauvais et le manque de propreté des campings. Même dans les alimentations, il ne faut pas être trop regardant et il faut aimer les frites servies dans du papier journal à Bolzano.

Pour 1986, je prévois le Trait Union Européen Paris-Vienne. puis retour à bicyclette avec des «variantes es-président», soit : 4 400 Km, 110 cols en 29 jours, le tout en cyclocamping. Avis aux amateurs, vous serez les bienvenus.

Gérard CARBONNIER
A.S.P.T.T. Amiens

A L'ASSAUT DES «GRANDS SUISSES»

Les buts essentiels de cette randonnée cyclo de vacances 85, étaient de rendre visite à l'ami Fritz Frisch à Augsburg dans le cadre de la commémoration du bimillénaire de cette ville, de parcourir une des plus belles routes du Voralberg et de cyclo vers les sources du Rhin et du Rhône, en escaladant quelques grands cols allemands, autrichiens et suisses. Un itinéraire montagneux et touristique «en diable», qui a coupé, emprunté, contourné certains des années 50 (35 ans déjà). Si la haute et moyenne montagnes n'ont guère changé, le tissu routier, la circulation, les zones industrielles et urbaines ont profondément modifié (en mal) les vallées livrées à la frénésie humaine, nous obligeant à faire étape autant que possible dans les hameaux paisibles des alpages. En plus des sources de Rhin et du Rhône, nous avons vu les eaux jaillissantes des futurs Danube, et, sur le chemin du retour, Seine, Marne qui iront se jeter dans des mers fort éloignées et bien différentes : mers du Nord, Méditerranée, Noire & Manche. Ce sera ainsi un pèlerinage aux sources, quoique le Danube et le Rhin soient formés au début de plusieurs cours, qui se rejoignant, donneront les deux grands fleuves. Donc, en fin d'après-midi du 16 Juin, départ de Furtwangen, capitale de l'horlogerie «bois» de l'Allemagne. A peine une dizaine de kilomètres que voici le premier col de notre séjour. A la crête, les gouttes d'eau en équilibre instable, auront le choix entre les bassins rhénan ou danubien, leurs affluents prenant naissance en cet endroit. A Peterzell, gros village près de St-Georgien, nous profiterons pendant deux jours de l'hospitalité et de la gentillesse de deux couples qui sauront nous intéresser aux charmes secrets de la Forêt Noire (sentiers, cascades, lacs, petites industries), alliés au folklore local. C'est dans cette région, que dans les «gasthof», lire cafés-restaurants, certaines pendules, dans un esprit de facétie sans doute, sont numérotées à l'envers et l'expression latine : Tempus Edax Rerum devient caduque ; ce sont en quelque sorte des machines horaires à remonter le temps ! Je me pose une question : quelle doit être la réaction des attardés en ces lieux, à l'esprit obscurci par les vapeurs de bière, après la lecture du cadran ? Avant de quitter Peterzell, l'un de nos hôtes, artisan horloger, me fait don d'un réveil. Je suis doublement heureux : du cadeau d'abord, et de la veine que j'ai que notre ami ne soit pas fabriquant de gros coucous, car mon vélo n'aurait pas supporté cette surcharge.

Après un petit déjeuner copieux, nous enfourchons nos montures pour la traversée du Bade-Wurtemberg d'ouest en est et qui n'a qu'un intérêt très relatif. C'est une région typiquement agricole où les grandes étendues cultivées alternent avec des massifs boisés bien entretenus. Cette traversée se fera en trois jours au petit galop cyclotouristique, seules les pentes ardues du Jura Souabe nous causant quelques difficultés, bien vite résolues par l'emploi du 32 x 26. Pendant ces trois jours, les repas du midi et les étapes du soir se succèdent en des petites villes bien propres, très caractéristiques. A Ziemethsein, bourgade à 35 kilomètres avant Augsburg, nous peinons pour trouver à se restaurer. Une jeune femme, consultée, nous indique une auberge, mais sous toute réserve. Maîtrisant plus que succinctement la langue de Goethe, je comprends très mal ce sous toute réserve. Nous découvrons assez difficilement l'enseigne de l'établissement situé à la périphérie du village. Y pénétrant, nous nous installons dans une des nombreuses salles, puis au début du repas, un murmure bizarre se fait entendre au détour d'un couloir.

Cherchant «les pissoirs», je tombe en arrêt devant l'entrée du bar. En ce lieu, au garde à vous, psalmodiant, une cinquantaine de personnes vêtues de noir, répondent à une sorte de maîtresse de cérémonie, les yeux rivés sur un cercueil contenant la dépouille du chef de famille. Drôle d'endroit pour rendre un suprême hommage au défunt, sous l'autorité indiscutable de la veuve qui n'avait pas l'air tellement éplorée. Tout à côté la vie continue, je pourrais dire joyeuse, car les autres convives mènent grand bruit, conversant fort en ce langage tudesque aux accents rudes, manquant de discrétion totale. A ce rythme, tout ceci va finir par des chansons ; nous sommes loin du cérémonial outrancier des enterrements italiens. Au fait, le mort a peut-être laissé un bon héritage et les ayants droit, après les prières et les lamentations, ont-ils lieu de se réjouir ?

Milieu de soirée du mercredi 19 Juin. La circulation mécanique devient plus dense, laissant présager l'approche de la ville soeur ; y venant pour la troisième fois à bicyclette, nous nous dirigeons sans trop de problème, passant devant la M.A.N., traversant le Lech, nous allons poser nos vélos sous les marronniers de la

terrasse du Gasthof Stadt Bourges où nos amis Frisch nous attendent avec le plaisir des retrouvailles. Un petit comité d'accueil est là : organisateurs de la fête de la bière de Bourges, participants à notre Randonnée Pédestre Bourges-Sancerre, habitués du bar, Berruyers travaillant chez Fritz, tous sont ravis de cette rencontre au cours de laquelle nous remettons les cadeaux «de bouche» de notre Berry.

Trois jours de relaxation dans la cité bavaroise et ses environs, qui nous devient familière. Ayant été fondée en 15 avant J.C., elle possède un brillant passé, une industrie florissante et reflète paraît-il, toute l'histoire de l'Allemagne, Décrire son patrimoine culturel et architectural demanderait un livre, mais mon très faible bagage littéraire et historique ne m'autoriserait même pas à rédiger la préface. Nous retournons à la rathaus (mairie), immeuble Renaissance unique, avec une délégation nipponne de la ville jumelée du Japon, où d'importants travaux de rénovation ont été consentis pour l'anniversaire de la ville. Pour ce seul monument, un investissement de 4 500 000 000 de centimes, dont 1 500 000 000 rien que pour les peintures et les dorures de la Grande Salle Dorée : une paille !

Depuis notre dernière visite, la zone piétonnière s'est largement étendue, libérant le centre commercial et des affaires. Les devantures des nombreuses pâtisseries proposent un large choix d'énormes gâteaux appétissants, tandis que les boutiques des marchands de cigares regorgent de milliers de barreaux de chaise ; ajoutez les chopes d'un litre et bonjour la forme. Il serait dommage de ne pas profiter de toutes les libéralités et bonnes intentions des Ausburgeois, qui font que les soirées se terminent très tard dans la nuit, supervisées par le reporter de l'Augsburger Allgemeine.

Mais tout a une fin, même les bons moments, au revoir famille Frisch et les connaissances, merci et à bientôt. Le ciel est nuageux, ce dimanche 23 ; nous mettons le cap plein sud vers les premières pentes montagneuses que l'on atteindra au cours de l'après-midi. Notre dernière nuit en Allemagne se passera dans une grande chambre d'une ferme. Si la propreté règne en maîtresse, par contre une forte odeur de bouse persiste. Il y a bien longtemps que je n'avais pas senti ces remugles ruraux dans une maison.

La douane autrichienne n'est plus loin, mais il ne faut pas quitter la Bavière sans circuler dans les petites rues de Mittenwald, bordées de maisons peintes artistiquement et dominées par les coupures neigeuses des Karwendel. La frontière est franchie au pas de course, suivie par une forte rampe qui nous conduit dans, d'élégantes stations d'altitude. Dans la descente vers la vallée de l'Inn, un choucas esseulé, nous tient compagnie, criillant et planant bas au-dessus de nos têtes. Etape à Telfs, à l'écart, chez une jeune Autrichienne, dans un cadre de fleurs et de verdure.

En matinée, nous montons tranquillement le Holzleiner Sattel, avec devant nous, au ras des sapins, un double arc en ciel, magnifique dans ses nuances bien détachées, qui valent bien la mire de notre télé. Plus loin est allongé sur le talus, un jeune cerf, le corps chaud, aux andouillers encore tendre, victime d'un véhicule. Le long de la Bigerbach, plus bas, un vent violent de face nous ralentit, mais j'en suis très heureux, oui, car je sais qu'après le passage de la rivière à Nassereith, nous tournerons à 180°, vers Landeck et le repas de midi.

A Plans, nous remontons le cours écumant de la Trisana dans des gorges boisées et humides. A grande hauteur, au-dessus de nous, le chemin de fer de l'Alberg franchit torrent et route en une seule arche tenue et semble par un curieux effet d'optique, pénétrer dans la forteresse de Wiesberg, en aplomb sur un bloc rocheux ; c'est un site des plus connus du Voralberg. Quittant la forêt pour les alpages, la vallée s'élargit, parsemée de villages étagés sur la pente douce, éloignés de la route principale. Hébergement à Ischgl au pied des 3200 mètres du Rurchenpitze.

Le ciel nous fait une fête pour la grimpe du Bieler Hohe par la splendide route de la Silvretta, route privée et payante, pour laquelle nous ne débourserez aucun schilling, le préposé jugeant que notre sueur tombant sur l'asphalte, n'aura pas d'incidence sur sa dégradation. Si le parcours côté oriental est quasi rectiligne, une fois les 2036 mètres du col franchis, la descente offre dans le vide, une série impressionnante de lacets très serrés parmi les éboulis qui nous feront perdre 1000 mètres d'altitude en une dizaine de kilomètres. Des vaches en liberté, présentent quelques dangers ; dans les nombreux tournants, le mufler

sur les glissières de sécurité, nos guidons frôlant leurs cornes, elles nous regardent de cet oeil que seules les vaches peuvent avoir. On se croirait revenu au bon temps des réunions du vélodrome Tivoli où la foule était massée sur le haut des virages. Un orage gronde pour parvenir par un tunnel dans la ville des clercs : Feldkirch qui sera la dernière cité autrichienne de nos vacances. Nous trouvons le repos dans une pension-solarium, dont la raison sociale m'échappa à notre arrivée. Le lendemain, levés de bonne heure, nous voyons monter dans les étages, des jeunes et accortes personnes, suivies par des hommes seuls, qui allaient se faire «bronzer». Malgré le mauvais temps qui sévit en ce début de matinée, Denise ne tient pas que je prenne du hâte au contact de ces jeunes filles.

Sous la cape nous présentons notre carte d'identité à l'entrée du Liechtenstein à un gabelou suisse, car cette Principauté est placée sous tutelle économique de la Confédération, dans laquelle nous pénétrons peu après. Le soleil a eu raison des nuages qui persistent dans les basses vallées, ce qui nous arrange bien pour s'élever par une succession de rampes assez ardues jusqu'à Kloster où nous coucherons dans un chalet immense. Dans la nuit, de notre lit, nous découvrons, tel un gros ver luisant escaladant les pentes du Pratigau, le train électrifié des Grisons. Curieux que ceux-ci en Suisse, se suivent à une cadence accélérée, avec un petit taux de remplissage, la rentabilité n'ayant pas, probablement, la même signification ici qu'à la S.N.C.F.

Une belle journée s'annonce dès notre départ où nous finirons l'ascension du Wolfgang Hohe pour basculer sur Davos et les cours de la Landwasser, puis de l'Albula. Hélas, les beaux paysages nous sont cachés, car pour améliorer la circulation, l'ancienne route en corniche avec sa suite de petits tunnels, a fait place à plusieurs galeries très longues, dont le bruit infernal des autos et des camions, amplifié par la caisse de résonance de la voûte, nous fait serrer le trottoir et les... fesses. Revenant à l'air libre, nous apprécions un petit passage pour rejoindre Ilanz, suspendu le long du cours encaissé du Rhin, tracé dans les éboulements, alors que sur l'autre rive se dressent les imposantes falaises striées du Flisertein. On ne pouvait trouver mieux pour cette fin de journée.

Toujours un ciel sans nuage pour accompagner le Rhin antérieur, sans difficulté majeure. Avant Disentis, dans une courbe délaissée du vieil itinéraire, un ancien pont couvert de bois (classé monument historique), permettait de franchir le gouffre creusé par un torrent, chef d'oeuvre de charpentiers audacieux. Milieu de soirée, l'Oberalp Pass (2044 m.) est atteint, encombré de névés et son lac gelé, allongé le long de la descente sur Andermatt. Au loin, à l'Ouest, se trouve ta Furka, plat de résistance du lendemain matin. Cette descente est assez désertique, les arbres étant emportés par les avalanches malgré les nombreux ouvrages de protection. Andermatt traversé, nous stopperons à Réalp, ayant quitté la voie du Saint-Gottard.

Après avoir couché chez l'habitant et absorbé un copieux petit déjeuner en prévision du passage de la Furka (2431 m.), puis du Grimsel (2185 m.), points hauts de nos vacances, notre hôtesse très bavarde, nous prodigue ses recommandations pour affronter l'altitude et nous donne de ce bon chocolat pour calmer les petites faims. Tout se passe bien, la grimpe des grands cols, si elle est assez longue, est parfois moins lancinante que certains de petite élévation, la découverte d'un paysage grandiose et changeant, servant de stimulant. Restauration sommaire au sommet de la Furka, puis nous nous abaissons vers Glestch, non sans rendre visite aux glaces bleutées de l'imposant glacier du Rhône, qui par suite du réchauffement de la terre, fond et recule assez vite, le Rhône emmenant ses eaux froides vers le soleil de la Provence. Reprenant la descente, en face, à quelques encablures, se dressent les premiers lacets du Grimsel, étonnants, car le pourcentage semble inhumain. De quoi nous faire rater la digestion d'un repas frugal pris au self-service de l'hospice de Glestch. Il n'en sera rien, avec la température idéale, nous gravissons sans à-coup, juste pour boire le café arrosé au milieu de touristes et d'alpinistes au sommet. Situé dans une zone avalancheuse, le Grimsel, est obstrué par des névés et c'est par une tranchée creusée dans 10 mètres de neige que la route se fraie un chemin. Pour rattraper la haute vallée de l'Aar, le parcours traverse un désert de congères, un chaos de roches monstrueuses, puis alpages et belles forêts se succèdent jusqu'à Innertkirchen, but de ce dernier jour de juin.

Tout au début de ce 1er juillet, visite à l'Arreschlucht, gorges que l'Aar a taillées dans la roche pour se faufiler

entre deux parois verticales et polies par l'érosion. Sur des passerelles branlantes, retenues dans le vide par de petits filins, on domine le cours rapide du torrent d'où monte un brouillard qui, avec la lumière diffuse venant de la fissure ouverte vers le ciel, donnent une impression irréaliste au décor étroit dans lequel filent les eaux d'un vert de jade. Notre voyage se poursuit sur la rive Nord du Brienner See, ensuite la rive Sud du Thuner See, magnifiques mers intérieures, où grâce à l'autoroute, la circulation reste fluide sur notre itinéraire de front des lacs, malgré la beauté du site. Passage à Spiez, Wimmis, pour rouler dans une région vallonnée et pastorale, où, isolées sont construites de grosses fermes-auberges, dont l'une d'elles nous hébergera à Muhlethurnen. A l'apéritif, nous sommes gratifiés de chants de l'Oberland Bernois, mêlés de tyroliennes poussés par Otto et Fritz, patron et habitué de l'établissement. Ici il n'y a pas de chansons sans vin ; il a fallu à une heure avancée, avec ces joyeux compères et leurs amis, déguster, comparer les divers crus suisses, ils sont nombreux, nous pouvons l'assurer.

Quittant le canton de Berne pour celui de Fribourg, direction Schwarsenburg (ville des Schwartz ?), nous coupons quelques vals abrupts pour cycler sur les plateaux du Moyen Pays, sous la chaleur, ce qui ralentit notre ardeur. Visite à la charmante ville de Murten, ceinturée de remparts, enfermant des maisons finement ornées, aux toits de tuiles brunes. Etape à Ipsach, dans un hôtel moderne et sans attrait. A la réceptionniste qui nous conseillait de laisser nos vélos dehors (la Suisse ne possédant aucun voleur, d'après elle), je lui répondis qu'il ne fallait pas y compter. Suite à quelques hésitations, l'abri antiatomique de l'hôtel nous fut proposé. Et bien malgré les dires de la réceptionniste et la protection illusoire du garage, la sacoche arrière de Denise fut visitée et des affaires personnelles «empruntées». Ce matin nous avons une mauvaise impression du pays des honnêtes gens.

Par une route qui se glisse à mi-hauteur vers le col de Pierre Pertuis, nous entamons notre dernière journée suisse pour accéder aux pentes herbeuses et boisées des Montagnes du Droit. A notre passage à Tramelan, onze heures sonnent, c'est presque l'heure de se restaurer, tout au moins de se désaltérer. La première auberge est assez avenante, mais hélas, c'est un restaurant diététique, prodiguant bière sans alcool et haricots verts salade. Très peu pour nous, nous préférons enfreindre les règles de la nutrition et bien nous caler l'estomac, dans un autre établissement pratiquant le solide. Dans l'après-midi, promenade de santé sur une route quasi déserte pour atteindre Saignelegier dernier gros bourg étranger, étalé paresseusement sur le versant Ouest des Franches Montagnes. A l'hôtel nous serons servis par une jeune personne de Saint-Amand Montrond, qui complaisamment nous donnera forces détails sur la vie du village.

Avant de quitter le territoire helvétique, nous avons pris en compte quatre fausses notes, qui pour nous à bicyclette, ont dérégulé quelque peu l'harmonie du voyage

- 1) le prix des chambres, en moyenne trois fois plus chères que chez nous, pour une prestation égale (le cadre, peut-être ?) ; par contre, repas, boissons et dépenses touristiques sont proposés à des prix conformes.
- 2) l'épandage intensif du purin dans les prairies (fleuries) qui empuantait l'air ambiant, pourtant à l'ordinaire, si vif et parfumé.
- 3) sur les itinéraires de montagne, les nuées de motocyclistes (plus de 5000 en une seule journée), investissent les routes, gâchant la solennité des lieux par leur comportement et le bruit de leurs engins.
- 4) l'entraînement des civils aux armes de guerre individuelles et automatiques, troublant par leurs salves, la quiétude des vallées par des sons incongrus, répercutés longuement par l'écho.

Mais que ces petits désagréments ne fassent pas oublier les magnifiques paysages, le confort des chalets et la gentillesse des Suisses.

Température fraîche pour plonger dans les Gorges du Doubs, frontière naturelle entre nos deux pays. Personne aux postes de douane. Aussitôt nous escaladons le col de la Vierge qui nous permet de parvenir sur le Nord du plateau jurassique, pour retrouver en fin de soirée le Doubs à Isle.

Notre circuit itinérant se poursuivra par beau temps et sans inconvénient pendant sept jours, traversant les départements du Doubs, Haute-Saône, Haute-Marne, Cote d'Or, Aube, Yonne, Seine & Marne, Loiret, pour arriver à Bourges, venant d'Autriche par la route de ... Vasselay. Si les voies du Seigneur sont impénétrables, celles du cyclotouriste sont parfois surprenantes.

MON CLUB DES 100 COLS

Voici 3 ans, je découvrais le cyclisme en haute montagne, en même temps que la montagne elle-même... Est-il utile de vous préciser que depuis lors, j'en suis devenu un inconditionnel à tel point que mes amis stavelotains m'ont affublé du sobriquet «Monstre de la montagne» !

Il y avait bien des années que je rêvais de cette forme de cyclisme mais les circonstances ont fait que je n'ai pu le pratiquer auparavant. Le déclic s'est opéré grâce à un ami, randonneur de haute montagne depuis des années, nonobstant ses... 98 kgs ! Les nombreux récits passionnés de ses randonnées et de ses escalades ont tant fait que je fus moi-même atteint du même virus.

C'est ainsi qu'en début août 1982, au départ de Bagnères de Bigorre, via Argelès, j'escaladais mon premier col : le Soulor, suivi immédiatement dans la même étape par l'escalade de l'Aubisque. Ce fut le coup de foudre C'est ainsi qu'après Soulor et Aubisque, bien d'autres cols ou sommets se sont succédés (certains sommets, même s'ils ne peuvent être comptabilisés pour le Club des 100 Cols, ne peuvent laisser indifférent...).

Mon plus beau souvenir, à ce jour, est ma participation au 19ème Rallye du Parpaillon le 19.08.84, jour de mes 33 ans. C'est alors que j'ai réellement pris conscience de mes qualités de grimpeur. Ce qui importe est l'extrême satisfaction de l'effort accompli et de la journée pour toujours gravée en ma mémoire. Il me faut souligner que nonobstant les conseils prodigués, j'ai effectué ce Rallye, digne de légende, avec une Petite Reine équipée de... boyaux. Et pourtant, pas la moindre crevaision !

Si je devais expliquer «pourquoi je monte», je paraphraserais Michel Sébastien (sommets pyrénéens, Denoël 1983). Je monte parce que j'aime la Petite Reine, l'effort, le dépassement de soi et surtout parce qu'il y a la montagne qui ne peut laisser l'âme humaine insensible. Monter, c'est être curieux, aller voir ce qu'il y a de l'autre côté. Grimper, c'est jouer avec ses muscles et son corps, c'est se dépasser. C'est aussi goûter au beau et au bon. Bref, monter c'est atteindre le carrefour d'un ensemble de plaisirs divers et variés : la curiosité, la fête du corps, la joie esthétique, le dépassement et la recherche de soi. Tous ces plaisirs diffus s'entremêlent en montagne et constituent le pain du randonneur.

Je monte aussi parce que le vélo en montagne donne le plaisir des sens. En voiture, vous n'avez que l'image ; pas n'importe laquelle : une image trop rapide, un peu comme un film muet du début du siècle. A vélo, vous avez une image nette, parfaite par rapport à l'autre. En plus de l'image, vous avez le son et les odeurs. L'oreille écoute le cliquetis du riou et la chanson du vent. L'œil, émerveillé, découvre et apprécie les crêtes incomparables. Les parfums variés et diffus vous enivrent de joie...

Tous ces plaisirs sensuels sont simples et vrais. C'est toute cette simplicité qui justement donne sa dimension à l'effort consenti. La joie de l'effort est à lui-même sa propre récompense.

Quelle grande joie, quel grand plaisir lorsque arrivé au sommet d'un col, je m'attarde durant quelques instants pour communier avec cette nature. J'entre pour quelques instants dans son intimité, celle peut-être de son Créateur. Ces moments de plénitude pour un temps que le sablier ne peut comptabiliser et que le papier-monnaie ne peut permettre d'acquérir sont sains et gratuits. Ils touchent à celui du Grand Lama au bord du Nirvanha...

Mon rêve, c'est de bientôt pouvoir partir en montagne avec mes trois fils, âgés actuellement respectivement de 10, 6 et 5 ans...

Vous comprendrez aisément que le temps consacré au vélo en montagne est des plus limité. Pour ces raisons, j'avoue être fier de pouvoir actuellement me joindre à la grande confrérie du Club des 100 Cols au sein duquel j'ose espérer que vous voudrez bien me compter à l'avenir.

Pierre SCHILLEWAERT
Belgique - Stavelot

QUATRAINS POUR LE CLUB DES CENT COLS (EN VERS DE DOUZE PIEDS)

(Sincère)

Pesanteur pour certains n'est qu'un mot qu'on emploie
Pour d'autres, les deux roues, deux ailes qu'on déploie.
Mon style est différent, heurté et grimaçant,
Mais des cols, cependant, je viens d'en gravir cent.

(humoristique)

Je gravissais ce col en suant eau et sang,
Lorsqu'un quidam me hèle ; je freine obéissant
Pourquoi gravir ce col, s'inquiète ce passant ?
Parc qu'en le gravissant, j'en aurais gravi cent.

(Super-Cyclo)

Comme un oiseau, comme un avion haut dans le ciel
Je me mêle aux étoiles, je rejoins le soleil.
Sans ailes et sans moteur, en cyclo surpuissant
Je franchis, un, deux cols, et puis dix, et puis cent.

(Poétique)

Oh ! Combien de sommets de cols et de collets
Aurais je dû gravir, tirant sur les mollets
Les yeux levés au ciel, les tournants dévissants,
Pour rejoindre ce jour, enfin, le Club des Cents

(Pathétique)

Je monte au col alors que descend le soleil ;
Qui dira la douleur du cyclo se hissant
Sur la route embrasée, en effort démentiel ?
Plus de mots, plus de maux, car j'ai gravi les cent.

Variante au précédent (Pathétique bis)

Trouverai-je des mots assez forts pour décrire,
La douleur du cyclo qui doit un col gravir ?
Plus de mots, plus de maux, plus d'efforts harassants,
Car de cols à ce jour, j'en ai bien gravi cent.

Le Centième Col

Me voici dans l'Œillon au soleil de midi ;
Le bitume est brûlant, la chaleur suffocante,
La route qui s'élève en lacets rétrécis
Est rude à des mollets combien éprouvante

J'ai rempli mon bidon en bas à la fontaine,
J'ai trempé la casquette, je m'arrose sans cesse,
J'ai envie de crier tant je suis à la peine
L'air me manque et je suis au bord de la détresse.
Je panique un moment, puis, je vois tout là-haut
Au tournant supérieur, le sommet qui m'attend
J'appuie sur les pédales et j'ai toujours très chaud,
Mais l'arrivée au col me fera triomphant,

Car c'est bien le centième que je viens de franchir
Et cet effort me vaut, enfin, d'appartenir
A ce club des Cent Cols dont je rêvais jadis
Lorsque je gravissais mes premiers appendices.

René CUCURINI
C.C.L.C. Cuers - 83

Partir dès le matin vers les monts prestigieux
Grimper avec l'envie d'escalader les cieux,
Admirer la nature, en un mot vivre mieux,
C'est la joie du cyclo, c'est le plaisir des Dieux.

POUR LE SOMMEILLER, SUIVRE... L'ÉTOILE POLAIRE

19 Août 85. - 39ème jour de baroud, le conquérant est toujours sur son char... Rien n'arrête sa progression. Allure cahotante et tenue négligée. Pas de doute, il revient du front... (Voir sa campagne («épuisante») Yougoslave). Ses mains «calleuses» rivées au guidon, il tire... «La casse déserte» où seul ! Ses pères (Coppi & Bobet) sont là... pour saluer son 19ème passage. Puis plus haut, son ami Roger (gardien du refuge Napoléon) toujours fidèle à l'Izoard. Parti au petit matin... de St Véran (la plus haute commune de France (2040 m) il retrouve l'ensoleillement «quotidien». Griserie... d'une descente ou l'attends en bas... la citadelle de Briançon. Pneu arrière «toilé...», il trouve aisément le change (pas évident un lundi...) Mais ! Toujours pas d'écrou... (manquant) au système de freinage. Nouvelle ascension... sur Montgenèvre où il se ravitaille. Visite du syndicat d'initiative qu'il prend au mat... en allant crapahuter vers les sources de la Durance. Tantôt poussant son treuil, tantôt appuyant sur les pédales, il s'élève... Le col des Gondrans (2325 m). Le site est grandiose et sa soif de découverte «incommensurable». Routes interdites, sur les forts militaires. Cela vaut la photo.. «évidemment».. Panorama propice au pique-nique. Le fakir «pédalant» va croquer la pomme... «N'est-il pas au Paradis»... Plongée (en enduro) dans la caillasse pour un retour sur la station de Montgenèvre. «Mais ! Pourquoi reprend-t-il donc la direction de Briançon lui qui devait poursuivre sur Sestrière...» «Qu'a-t-il encore mijoté...» Douce vallée de la Clarée où le tourisme camping est à l'honneur. Nevache ou plutôt... «peau de vache» au chauffard qui lui envoie une volée de gravillons au visage. Le poing levé «inutilement» il se console dans le col de l'Echelle. Au-dessus, un plateau étroit où les vacanciers peuvent jouer «aisément» aux jeux de balle, pétanque, etc... Lui ! Il doit se contenter des 4 Km 500 «dégueulasse» sur le versant «italien». Plus loin, c'est Bardonnecchia (charmante bourgade de la province d'Aoste) Un peu de flânerie..., puis c'est le début des hostilités... Vers le Sommeiller (3009 m) «C'est donc ça, la surprise...» (un rêve qui le hante depuis des années). Dures rampes jusqu'à Rochemolles. A partir de là ! C'est franchement muletier.

Surpris par la circulation «touristique» qui descend (trop rapidement) il en prend plein les mirettes. (C'est d'ailleurs le mauvais côté de l'ascension ; car en période estivale les automobilistes peuvent rouler jusqu'au sommet vu la largesse du sentier).

Notre cyclo-Raider «lui» a dû prévoir ce problème à cette heure-ci où le coucher du soleil approche. Il commence à gamberger. Le barrage qu'il laisse à gauche pour rencontrer plus haut 2 motards «sympas». «Si ignore una refugia 5 chilaméto».

En effet, c'était un refuge... «Le Scarfiotti 2150 m» Car maintenant il ne fait plus office. Un «molasse» comme gardien (bergerie à proximité). Comme il ne sait pas où il en est, il décide de bivouaquer. Aucun problème pour lui... qui détient un fameux score de nuits à la belle... et s'allonger sur la terre est devenu chose rituelle Même à plus de 2000 m par - 5° parfois (sauf l'hiver dernier où par - 25°... il se gela 3 bouts de doigts en sciant du bois... chez lui dans le Berry). Ceci malgré l'invitation d'un chercheur de «pierres»... Piémontais qui campe à proximité du petit lac (feu à l'appui).

Le vent souffle en rafale et le ciel se noircit... Abrisé... par un muret «l'homme» s'enfonce dans son duvet. Et quel duvet, depuis 31 ans qu'il le traîne... Véritable relique et compagnon d'infortune (s'il pouvait parler, il aurait de quoi remplir une caisse de cassettes...) Quelques grignotages... et c'est «Morphée» qui l'emporte. Oh ! pas pour longtemps, car St-Pierre commence à ouvrir les vannes... Poncho par dessus, il persiste... et gagne son pari sur les éléments. «La tempête s'éloigne». Partiellement trempé, il ne peut retrouver le sommeil. Et rester à rêvasser, c'est pas son truc, surtout ! que le ciel brille («maintenant») de mille... constellations «Aller debout «fainéant», si tu veux «sommeiller»... c'est là haut !» Rassemblant ses affaires à la lueur de son «Atuvu» (aux piles usagées...) il part à la recherche du chemin... (Heureusement ! qu'il s'était orienté la veille) Nuit opaque (sans lune) il s'enfonce dans les ténèbres «les yeux grands ouverts» devant le néant. Finir à pied (en poussant le vélo) n'est pas un déshonneur... mais, une délectation «originale» de tout instant. «Le tourisme de nuit en montagne vous connaissez ?» Tantôt dans les lacets, tantôt en replat le fantôme... progresse pas à pas. Un exercice qu'il savoure du fond de ses entrailles... La montée vers les

cieux, le dernier rempart vers le sublime... Puis ! Le temps passe, les découpes des crêtes se font plus nettes. Le vent devient frisquet... Petit névé qu'il laisse à droite. Il distingue maintenant l'échancrure du col, juste au-dessus ; «l'étoile polaire» qui brille de mille désirs... Dernière rampe... avant d'apercevoir le refuge, son lac rempli de luminosité, son glacier aux pistes skiables «C'est l'extase...» Abrisé dans une caisse, il attend «définitivement» la levée du jour pour tirer quelques photos «souvenirs» qui resteront à jamais gravées dans sa mémoire.

PLAINE Patrick
BESSAIS-LE-FROMENTAL

MA CAYOLLE - MON PREMIER

Mais, que veut-il donc nous dire ?

Pour beaucoup d'entre vous, Chers Anciens du Club des Cent Cols, ce récit va paraître bien banal. D'ailleurs maintenant, moi aussi je sais que l'escalade cycliste d'un col à plus de 2 000 m ne constitue pas un exploit en soi.

Et même, je peux témoigner avoir bien plus souffert dans les lacets de cols bien modestes hauts d'à peine 1200 m. Mais, le col à plus de 2 000 m, avec les grands brevets, c'étaient ma chimère.

C'est à 47 ans, en 1981, que je découvre le vélo ; je roule seul, mes grandes sorties ne dépassent jamais 100 Km.

En 83, la chance, c'est mon adhésion à l'Asculyon. Au club, j'ai connu un peu toutes les catégories de cyclistes. Ceux des grands brevets m'ont bien vite fait rêver. Mais : «vous n'êtes pas bien, les gars... Les grands brevets, à mon âge !» Et pourtant...

Ils s'en sont donnés du mal, mes amis. Ils ont tant et si bien oeuvré que j'ai fini par être persuadé que «je peux».

Et en fait, je suis ravi de ma saison 85 : Lyon-Mont-Blanc (n'est-ce pas Jean-Pierre ?) - Bra - 3 BCMF - entre autres, et mon premier plus de 2 000 m.

Le soir, après l'arrivée du Circuit des Cols Gapençais, le bon Robert, le «coach», l'une des chevilles ouvrières du club, m'apostrophe «Dis Papy, on va à Barcelonnette se faire des plus de 2 000 ?»

Aïe - Tout à l'heure dans le Noyer, j'ai tellement souffert...

Mais, le coup est fort bien monté ; Marie-Claude, la femme du coach, et l'ami Richard me guettent sournoisement. Evidemment, mon secret est celui de Polichinelle. Je n'ai pas un col au-dessus de 2 000 m. Eh voilà. C'est ainsi que j'ai un inoubliable souvenir anniversaire. Pour mes 51 ans, le 3 juillet, nous avons ensemble grimpé La Cayolle.

L'appétit vient en mangeant, c'est connu. En 30 jours, j'ai porté mon capital à 11 cols dans cette catégorie. De chacun, je garde des photos, des anecdotes et d'immenses joies.

Cependant, toujours, mon premier sera La Cayolle.
De votre premier plus de 2 000, vous souvenez-vous ?

Pierre JANIN
Asculyon

PLUIE DU MATIN, N'ARRÊTE PAS LE(S) PÈLERINS)

Malgré la pluie de la nuit et la brume du matin, ce samedi 14 septembre 85, nous avons chargé , Alain, «Petit Louis» et moi, les vélos sur la voiture, et en route pour St-Michel de Maurienne.

A 8 heures, en tenues cyclos, en guise de mise en jambes ? Nous avons prévu un petit col, la Porte (900 m) à côté de St-Michel et devons retrouver Jean-François après ce col car il se trouvait sur place depuis la veille. Arrivés au col, afin de ne pas revenir en arrière et également sur les indications de J.F., lors de la réunion du club le mardi, comme quoi on pouvait facilement rejoindre l'autre versant après le col. Nous continuons, mais cela n'en finit pas de monter, on passe le village de Villette, on monte toujours et l'on se retrouve vers une église et la chapelle de Beaune à près de 1400 m. En guise de petit col, on est servi ! Nous voilà enfin sur l'autre versant, descente sur Villard Bernon, gravillons et crevaison de «Petit Louis».

De retour à St-Michel, où J.F., impatient, a eu le temps «d'éplucher» le journal dans le café de la place, mais il est bien un peu responsable de notre retard, nous décidons alors, de reprendre la voiture pour Modane tous les 4, car les 2 grands cols nous attendent.

Il fait froid, malgré le soleil un peu timide, il est vrai, les nuages restent accrochés aux sommets, la route s'élève d'abord en pente agréable, puis une fois franchi le pont surplombant la route d'accès au tunnel routier du Fréjus la pente s'accroît à 12 % et plus, de très belles vues sur l'importante gare de triage de Modane, les routes, les viaducs du Charmaix et de Fourneaux, les fortins blockhaus du Replaton et du Sapey sur la montagne d'en face surveillent ? encore la vallée, vestige de la guerre. La route serpente à travers les sapins, vers 11 heures, nous arrivons au Charmaix rebaptisé Val Fréjus, station en plein développement qui reliera bientôt Bardonnecchia en skis par le grand Argentier (3034 m). Pour l'instant, nous sommes à 1580 m et on s'arrête pour grignoter un «morceau», poser les collants, vestes. J.F. tombe par hasard sur des amis assis devant leur chalet, la conversation se prolongeant, nous repartons à 3, il nous rattrapera plus loin.

A la sortie de la station, terminé le revêtement, nous empruntons le GR5, un peu glissant par les pierres et les rochers humides effleurant le chemin, nous nous enfonçons dans la forêt avec à notre droite, le ruisseau des Herbiers, ça monte, plusieurs lacets, un blockhaus, une habitation, un ancien bâtiment militaire haut perché sur la gauche, une retenue d'eau nous arrivons au lieu-dit le Lavoir, nous laissons le G.R. pour prendre à gauche l'ancienne route stratégique direction Col Fréjus, les sapins ont laissé place aux pâturages. Un lacet très pentu, puis un autre, une ligne droite caillouteuse, pentue ! horrible ! poussière grasse, sèche, ça patine, c'est dur malgré le 28 x 25, je mets pieds à terre suivi de «Petit Louis 58 ans», nous apercevons J.F. parti après nous qui arrive, il est jeune, costaud, le bougre ! Alain a grimpé sans mettre pied à terre cette affreuse rampe, il nous attend. Nous avons d'énormes difficultés pour repartir sur nos vélos, car cela dérape et par deux fois, Alain tombe sur le côté. Nous voici aux chalets d'alpage appelé le Jeu, altitude 2100 m, petit à petit avec nos moulinettes on s'élève, des montagnes rocheuses, des aiguilles, des ravins, précipices, rendent cette route magnifiquement belle ! dure ! sauvage. Devant nous, sur le côté de la route, une paroi rocheuse verticale et au milieu, un fort taillé dans cette paroi, les militaires ont creusé un tunnel de l'autre côté de la montagne pour y accéder, le fort gardait le passage car la route s'engage dans un défilé rocheux étroit où le vent glacial souffle en rafales, nous débouchons sur un replat où d'énormes blocs de rochers sont accumulés, repère de marmottes, car ça siffle fort à notre approche, mais on peut les apercevoir, bien grosses pleines de réserves pour l'hiver.

La pente est moins importante, mais la route toujours aussi en mauvais état, un croisement nous prenons à gauche, 1 Km voici le col de l'Arrondaz, 2509 m, balayé par le vent, le brouillard, visibilité 150 m, nous apercevons les arrivées des remontées mécaniques de Val Fréjus. Nous redescendons au carrefour pour prendre l'autre route direction Col Fréjus 2540 m*, un peu avant d'y arriver, des ruines d'anciens bâtiments militaires, et nous voilà au sommet, grisaille ! froid ! pas de chance, collants, pulls, k-way, nous nous réfugions dans les ruines pour déjeuner, il est 13 h 30, le brouillard persistant, après avoir enfilé sacs plastiques aux pieds et mains, nous entreprenons la descente très prudemment. Vers 2300 m, on abandonne

le brouillard, nous retrouvons les marmottes et devant l'immensité, la beauté des lieux, nous nous arrêtons plusieurs fois pour photographier.

La technique pour descendre dans cette pierraille est de ne pas s'asseoir sur la selle, un seul cale-pied d'utilisé, les jambes faisant le rôle d'amortisseurs sur les pédales, meilleure répartition du poids sur le cadre, les 2 freins serrés, les numéros d'équilibristes se passent bien. Une crevaison de J.F. seulement. A la station, nous retrouvons avec plaisir la bonne route goudronnée, finies les secousses, la poussière, les crampes aux mains à force de serrer les poignées de frein. Nous sommes heureux, la preuve tout en se laissant glisser sur Modane, nous sifflons, chantons, nos airs préférés. Modane 16 h 30, tous les 4 assis à une terrasse, qu'il est savoureux ce demi de bière après cette belle randonnée cyclo-muletère, seul le brouillard au sommet l'a contrariée, nous reviendrons.

Alain REGNIER, Louis REVIL
Jean-Francois JOLY, Michel CRUMIERE
Membres des C.T. Chambériens.

* Hannibal, général carthaginois et ses éléphants emprunta ce col pour aller faire la guerre contre les romains.

FAIT D'HIVER

Sa bicyclette était accrochée à un clou : c'était l'hiver. Long et triste dans cette contrée sans personnalité. Dehors, la nuit était tombée. Il faisait les cent pas dans la petite pièce qu'il occupait depuis peu dans ce village jurassien perdu au fond de sa vallée.

Sans cesse, il ressassait au plus profond de son être les regrets qui étaient les siens. Un amour gâché, perdu, envolé, un emploi triste et sans perspective. Il avait alors décidé de tout quitter, sa ville natale, et elle, pour ce «trou» qui lui offrait un nouveau départ dans l'existence. Mais, depuis trois mois qu'il était là, il n'avait de cesse de se retourner sur son passé qui, aussi triste qu'il lui avait paru, aujourd'hui, lui semblait merveilleux.

Pourtant, cet automne, il avait bien essayé de l'oublier. Forces randonnées à bicyclette l'avaient épuisé, mais l'esprit n'y était pas. Aujourd'hui, de toute manière, avec la neige qui était tombée la veille, toute balade aurait été impossible. Alors, il était resté là, errant, comme un lion, dans sa cage.

Il ne perdait pas espoir pour autant. Souvent, il rêvait. D'une rencontre qui ferait fondre son cœur qu'il avait bien du mal à rapiécer, d'une passion folle qui le conduirait aux actes les plus insensés, mais toujours avec sa bicyclette dont il était fou depuis bientôt dix ans. Entre eux, une véritable histoire d'amour, des aventures toutes plus merveilleuses les unes que les autres, avec des amis rivalisant d'astuces et de joie de vivre.

Un petit sourire vint illuminer son visage à la pensée de toutes ses frasques passées grâce à Elle. Il s'assit et prit sa tête entre ses mains.

Déjà, il se revoyait, tout jeune, au pied de la Tour Eiffel qu'il découvrait et qu'il avait conquise à la force du jarret. Sacrée époque ! Malgré ses parents, il était parti à l'aventure, s'arrachant pour la première fois du cocon que sa mère avait tissé autour de lui. Heureux, il l'avait été souvent. Oh oui ! Il se prit à rire en songeant aux courses qu'il faisait avec son meilleur ami. Au sommet de chaque côte, à l'entrée de chaque village, c'était à celui qui devancerait l'autre. Nostalgique à nouveau, il revoyait leur diagonale que, sans lui, il n'aurait jamais pu achever. Et sans la formidable harmonie existant entre les deux, sa bicyclette aurait fini dans un fossé bien avant Perpignan.

Jamais, cependant, il n'aurait cru qu'il serait aussi cruel de quitter tout cela. Un foyer, des amis qu'il n'avait pu, ou su, retrouver ici. Mais, peut-être vivait-il trop dans son passé ? Parfois, il se sentait fort. Il se disait en lui-même qu'il ne fallait surtout pas se retourner et penser à demain. Il lui restait de belles années à vivre, il n'avait que 25 ans, et encore beaucoup de choses à apprendre. Surtout, il voulait rire, retrouver ce sentiment de plénitude qui depuis trop longtemps ne l'envahissait plus.

Demain, ce sera le printemps, puis l'été. Un été qui, s'il le voulait, pourrait être celui du renouveau. Saura-t-il provoquer la chance qui semblait l'avoir abandonnée ? Déjà, sa pensée vagabondait. Vers sa bicyclette, mais aussi vers une conquête future qu'il entrevoyait déjà. Il avait rencontré une jeune femme, l'autre jour, dans le village, qu'il n'avait encore jamais vue. Sûr qu'il cherchera à savoir qui elle est, à la revoir aussi. Lorsque sa pensée se posait sur elle, son cœur bondissait dans sa poitrine trop petite comme s'il voulait rejoindre celui de la jeune femme. La boulangère l'avait appelée Pauline, un prénom qui tout de suite l'avait charmé. S'il n'avait pas été élevé dans un milieu aussi moralisateur que celui qui avait été le sien durant de si longues années, il lui aurait certainement adressé la parole. Hélas, il s'était contenté de l'observer alors qu'elle enfourchait sa bicyclette et prenait la direction du Mont Vert qui dominait le petit village. Peut-être était-elle de la Grange aux Loups, une vieille maison qu'il avait aperçue lors de sa dernière ballade d'automne ? En tout cas, il s'était promis d'aller un jour escalader le Mont Vert jusqu'à son sommet. Un beau muletier en perspective. Et, au retour, il s'arrêterait à la Grange pour s'y reposer.

Ces dernières pensées lui rendirent la mise plus joviale. Après tout, avec le temps, il saurait effacer ses anciennes blessures et cicatriser ainsi son cœur meurtri. De bien meilleure humeur qu'il ne l'était au début de cette soirée, il alla se coucher les idées noires lavées à la lessive espoir.

Demain, peut-être...

Dans la presse locale, en date du 25 juillet 198., cet entrefilet qui est totalement passé inaperçu

«Hier après-midi, sur la route du Mont Vert, un cycliste a été découvert sans vie près de sa machine. Son identité n'a pas encore pu être établie et les causes du décès ne sont pas encore connues».

AH ! SI J'ÉTAIS UNE MARMOTTE.

Les affres redoutables d'un mal cyclique tant redouté ont refait leur apparition. L'Hiver. A nouveau, un ciel bas déprime le plat pays qui est le mien. La froidure bouscule, chasse, voire assassine l'été. Horreur. Dieu que j'aimerais hiberner.

Me revoilà contraint, une fois de plus, l'âme en peine, de ranger la montagne dans mes dossiers en attendant sagement le retour des hirondelles. Et bien qu'il m'arrive d'y rêver en les consultant, le bol d'air n'est pas pur et manque de griserie. Hantise !

Alors j'enfourche mon fidèle destrier et je pars conquérir un de nos sommets altiers perché à la côte 140, et corsant l'affaire, j'emprunte la face nord qui camoufle un raidillon pavé garantie 20 % à coup sûr. Quel exploit ! Entre-temps, mon imagination vagabonde et s'égaré dans le massif du Grand Galibier où en un temps, deux mouvements, Télégraphe, Galibier et Lautaret sont éludés. Dérision. Satisfaction éphémère. Hélas !

Brusquement la dure réalité me secoue au sommet de la grimpe, chant du cygne du col de mon imagination. Dieu que j'aimerais hiberner. Ah ! Si j'étais une marmotte.

J.BRUFFAERTS

HAUTS LIEUX

C'est presque trop beau pour être vrai, et ça vaut la peine d'y réfléchir : nous pratiquons un loisir sportif qui possède le privilège presque unique d'échapper à toute réglementation. Sachons en profiter, ne courons pas comme des écervelés l'emprisonner, cette liberté, dans tout un système de contraintes et de carcans que rien ne peut justifier, et cherchons ailleurs que dans les honneurs mesquins notre récompense, tant il existe pour nous d'occasions de se faire plaisir sans tendre la main ; la montagne en est pleine, il y en a pour toutes les forces et toutes les ambitions, et chacun peut y échafauder sa petite hiérarchie personnelle des difficultés au sommet de laquelle trône un haut lieu où l'on rêve de recevoir un jour la consécration. En toute humilité, et sans vouloir influencer quiconque, permettez que je vous dévoile ici ma sélection, volontairement limitée à notre vieille Europe, bien assez vaste pour la plupart d'entre nous pour le mérite, le Grossglockner, pour l'altitude le Pico Veleta, pour le théâtral la Brèche de Roland, pour la beauté l'Alpe de Siusi, pour l'aventure le Clot des Cavales ; et pour couronner le tout, super haut-lieu de la consécration suprême, le Théodulpass.

Saint Théodule ! Combien d'années il m'a fait gamberger, ce mystérieux patron des lieux... Aujourd'hui, en dépit de la neige fraîchement tombée et des noires légendes venues du fond des âges, il n'est déjà plus question de renoncer. De l'angoisse, toujours de l'angoisse, encore de l'angoisse ! Mais soyons honnêtes, le soleil éclaire le problème d'un jour si encourageant qu'en un remarquable élan nous sommes bien vite sous le col de Furggen où nous n'avons que faire. Ce sont des choses qui arrivent et dont on n'aime pas parler. Bref, la bévue à grand'peine réparée, on savoure quand même au bout du compte et sans vergogne cette récompense dont nous nous sentons indignes, le spectacle unique dont un cyclo pas même surdoué puisse espérer un jour s'emplier les yeux : l'étincelante couronne de presque tous les 4000 valaisans sur lesquels règnent le Mont Rose et surtout, fascinant jusqu'à l'obsession, le Cervin, cette cime exemplaire qu'on renonce à décrire de peur d'en fausser l'image. De même qu'il serait inutile de vouloir décrire le bonheur de ces instants si longtemps désirés. Ce soir dans le foin du mazot branlant, nous aurons des rêves d'enfants gâtés.

Qui pourrait, au petit matin, quitter Zermatt sans se retourner ? Jaillie de l'ombre, la flèche d'or sur champ d'azur... Courage, fuyons ! Et puis un autre rendez-vous inquiétant nous attend, le Lôtschenpass, que nous attaquons avec la conviction que peut seule conférer une solide ignorance du sujet ; quand même, d'un air détaché et pour bien montrer qu'on n'est pas là par erreur, on fait mine de s'informer : celui-ci ricane sournoisement, d'autres s'esclaffent goujatement, nous voilà bien avancés ! Tant pis, on leur fera voir de quoi on est capables, à ces fainéants, et ça ne traîne pas : l'équipier en second, dont le poids excessif nous cause décidément bien des soucis, effondre tout à coup sous lui la surface neigeuse et disparaît jusqu'aux genoux ; ne riez pas, il avait la tête en bas. Flairant une nouvelle pitrerie, ses compagnons continuent, imperturbables, en le laissant assumer seul tout le ridicule de sa prestation. Le col passé, les yeux encore éblouis de visions hors du commun, il n'est plus question de faire l'intéressant, car les pieds doivent être l'objet de toute notre attention, ainsi qu'on l'enseignait jadis dans toutes les bonnes casernes. On vient de prendre conscience que ces cailloux noirs sur lesquels nous allions en toute décontraction tapissaient traîtreusement la surface d'un glacier, gercée ça et là de gentilles crevasses ; enfin, non sans un minimum décent de crispation, nous voici au bord du front glaciaire tranché net sur le vide ; et là, adieu l'héroïsme, un bon sentier nous descend sur Kaudersleg pour une nuit peut-être visitée de cauchemars glauques.

Sûr qu'on pourrait s'en tenir là et faire roue libre jusqu'à Thun sans chercher davantage à faire les clowns ; mais comme la montagne est pleine de cirques et qu'on ne se refait pas... Entre Kandersteg et Grisaly, donc, il y a le Hohtürli, un col agrémenté d'escaliers rocheux, de passages câblés, tout ce qu'il faut pour chatouiller des amateurs branchés ; je tiens le renseignement du guide Bâdeker 1904 qui est, avec le répertoire des Bonnes Etables ma bible de cyclo-montagnard. Au passage, sous les monstrueuses parois du Doldenhorn, brilla une perle rare, le lac d'Oeschinen ; voici le premier ressaut câblé, à main droite : ils le font exprès ! Et voilà qu'il pleut ; tant pis, on ne peut plus reculer. En deux voyages, les vélos sont hissés sans qu'un éventuel collectionneur de trophées insolites n'ait profité de l'intervalle pour enrichir son butin et pour notre plus grande confusion. Le fil d'une longue moraine nous offre plus haut un joli numéro de funambules devant

les écroulements de séracs de la Blümlisalp, et on termine par un éreintant morceau de bravoure sous le col, mais ça valait la peine. Hélas, l'euphorie meurt aussitôt, étouffée dans la brume compacte, revers de la médaille au plein sens du terme. Un câble pour commencer, du bon côté cette fois, de la neige, de la boue, par une pente impossible et interminable, à l'aveuglette, tel sera l'épilogue laborieux et sans gloire d'une glorieuse série.

Nous serons quand même à Thun avant la nuit, et c'est le roulement du train qui, ce soir, bercera nos souvenirs... Immortels souvenirs, tant il est vrai que, comme l'Histoire, la mémoire des individus ne garde que ce qui émerge et captive. Que peut-il bien rester d'une carrière entière de cyclotourisme sur catalogue ? Qui nous décrira le bonheur que procure la contemplation de «récompenses» purement matérielles ? Membres d'une confrérie où l'on recherche, en principe, la difficulté, nos ressorts sont d'un autre ordre : indépendance, ambition, enthousiasme. Un domaine illimité s'offre à notre esprit d'initiative, à notre besoin d'aventure, à notre recherche de difficultés toujours plus grandes. A quoi bon accumuler des succès dérisoires dont rien ne survivra ? Mieux vaut risquer un prestigieux échec qui nous apporte à la fois des souvenirs ineffaçables, un rappel opportun de nos limites et surtout une volonté de revanche le jour où la chance sera là, par la grâce de Saint-Théodule. Amen.

Michel PERRODIN

AU-DELÀ DE L'AULA

La recherche de nouveaux cols à gravir et l'obligation aux «CENT COLS» d'avoir un certain nombre de «plus de 2 000» vous plongent de force dans la lecture assidue de la carte.

Pour cette catégorie des seigneurs dépassant la cote fatidique de 2 000 m, seules les Alpes et les Pyrénées peuvent, en France, satisfaire votre quête. Vous pouvez avoir écumé toutes les Vosges ou toutes les Cévennes, cela ne suffira pas.

Il faut, dans un effort méritoire, se hisser dans un cas sur 20 au-dessus de cette fameuse altitude.

Donc, lors d'un séjour au plus profond de l'Ariège, en Couserans, nous avons, ma femme et moi, fait une large provision de cols et autres ports ; cependant, aucun de plus de 2000.

La carte nous apprend qu'à portée de pédales, il y a le Pailhères - 2001 m (tout juste la pointure), le Port d'Envalira et le Pas de la Case (le nom fait penser qu'il s'agit d'un col mais en fait ça n'en serait pas un) et le port d'Aula.

Le Pailhères a déjà été vaincu voici quelques années, l'Envalira est sur une route épouvantablement envahie par les bagnoles qui dépensent 10 Frs de carburant pour gagner 3 Frs sur une bouteille d'alcool, reste le port d'Aula.

Sur la carte, il a une allure sympathique ; plus de 1 500 m de dénivelée en 20 Kms, une jolie petite route blanche et rouge qui se tortille, s'enroule, cherche son chemin pour déboucher sur la crête au-dessus de la sierra espagnole. Vraiment, on ne peut y résister.

Par un beau matin d'août, nous remontons tranquillement la vallée du Salat jusqu'à Couflens où démarre la véritable ascension.

Très vite, nous dépassons les dernières habitations et nous sommes au coeur du sujet. Le bitume a disparu et, c'est sur une route empierrée qui ira en se dégradant que l'on gagne mètre par mètre vers l'Aula.

Aula ne serait-il pas une contraction d'Au-delà ? Car c'est véritablement un autre monde que nous découvrons peu à peu.

Après le col de Pause le bien nommé (un genre de purgatoire en quelque sorte), le brouillard nous rejoint et nous plonge ainsi au coeur des ténèbres cotonneuses. Tel Dante visitant l'Enfer, des visions fantasmagoriques frappent nos rétines. Un court instant, je vois devant sur la droite, la montagne bouger. Tout un pan qui lentement s'enfonce dans la brume accompagné d'un lointain bruit de cloches. Où sommes-nous donc ? A cet instant, les nuages se déchirent et j'aperçois éclairé par le soleil un immense troupeau de brebis qui dévale la pente de l'autre côté d'une combe.

Un peu plus haut, lorsque le regard peut se permettre de quitter un court instant le chemin raviné sur lequel il faut placer les roues, je devine une crête. Est-ce le sommet ? Avons-nous atteint l'Aula ? Quelques minutes d'effort et nous y voici. La visibilité est maintenant excellente, les nuages étant en dessous de nous emplissant de leur masse blanchâtre les vallées.

Alors s'offre à nous un des plus beaux spectacles de montagne : un petit lac d'un bleu puissant enchâssé au milieu d'un petit cirque rocheux. Sans nous concerter, nous posons les vélos et nous nous allongeons sur l'herbe rase pour détendre nos muscles et jouir pleinement de ce site magnifique.

L'air est frais mais agréable après ce rude effort et, la pomme tirée du sac craque délicieusement sous les dents.

Pour atteindre l'«Au-delà», se dresse devant nous une barrière presque verticale où se dessinent les lacets escarpés du sentier. Celui-ci est à peine cyclable et plusieurs fois, il faut mettre pied à terre.

Enfin, après un ultime lacet, encore plus raide, nous arrivons au port. Cette fois, pas de doute. Une lourde pierre cubique indique la frontière entre la France et l'Espagne et nous rappelle l'altitude : 2 260 m. Au-delà de l'Aula, il n'y a plus de chemin et les croupes herbues s'enfuient vers l'Espagne.

Un bref instant de repos nous fait apprécier la sauvage beauté de ce col avant de redescendre prudemment vers la vallée.

L'heure est maintenant avancée et nous croisons à plusieurs reprises des voitures genre tout terrain dont les occupants sont surpris de rencontrer deux cyclistes qui reviennent de cet autre monde.

Quant à nous, nous sommes heureux d'avoir sans bruit, en douceur, pu apprivoiser cette montagne.

J.M. BOUILLEROT

Bergerac

LA 205, UN SACRÉ NUMÉRO

Jeudi 28 février 1985... Depuis une semaine ou presque, je suis en vacances d'hiver à l'Alpe d'Huez avec ma famille, et le ski est mon activité prédominante, mais, ce matin, mon regard s'attarde sur le vélo que mon fils a tenu à emporter pour ne pas perdre le bénéfice d'un entraînement déjà très poussé en vue de la première course en mars. Je me juche sur la machine, puis j'essaye le maillot, le collant long, les chaussures : par chance tout est à ma taille et soudain, n'y tenant plus, je consulte fébrilement la carte routière, et dénêche, entre Bourg d'Oisans et Vizille, un col qui rappelle au jeune homme que j'étais, de belles pages épiques écrites sur ses pentes par Charly Gaul et Federico Bahamontès : le Luitel de Chamrousse du Tour des années cinquante.

Pour moi qui chasse le col inconnu à l'occasion, ce sera la 205e ascension. Autant le dire tout de suite : la 205, un sacré numéro !

Je descends tout d'abord les vingt et un virages en lacets de l'Alpe d'Huez en voiture, et la vallée de la Romanche humide et froide jusqu'au lieudit «Les Clavaux» puis j'enfourche la monture pour un galop en direction de Séchillienne où je bifurque à droite vers l'aventure, et l'ascension hivernale de la face sud du Luitel qui culmine à 1235 m d'altitude. Tout de suite, je suis agréablement surpris par l'aisance du coup de pédale, et une bonne position en machine mais, après quelques centaines de mètres d'une sente étroite et rugueuse, je passe du 42 x 22 au 25 dents que je ne quitterai plus jusqu'à cinq cents mètres du sommet. Plus haut, je me défais rapidement de l'imperméable et des gants d'hiver, pour me trouver, casaque bleu ciel et blanche à damiers, toque rouge et blanche à quartiers, face à l'obstacle qui me tient en haleine, comme un pur-sang d'Auteuil qui soufflerait puissamment par les naseaux. Dans l'air immobile, je gravis une route de montagne à près de 10 %, épousant les lacets qui me conduisent vers une forêt de hêtres et de châtaigniers, m'éloignant par degrés de la zone habitée où tout à l'heure, j'ai croisé un vieux cultivateur sur son lopin et son chien qui m'a accompagné de ses aboiements le long de la haie. Je les aperçois maintenant en bas, tout en bas, et tel la chèvre de M. Seguin, je me dis : «qu'ils sont petits !» Le long des fossés jonchés de feuilles mortes qui confèrent au paysage des tons de peinture en camaïeu, la neige fait bientôt son apparition, au pied des talus, à l'ombre des arbres torturés et noirs qui tendent vers le ciel leurs bras décharnés et suppliants. Une bande de choucas virevolte dans la grisaille et déchire le silence de ses cris aigres. La route, après un brusque crochet à droite, s'est redressée et je négocie, tantôt en danseuse, tantôt assis, une pente sévère à plus de 12 % bordée de l'hermine de la dernière neige. Le souffle devient plus court, le «coup de patte» moins onctueux, et je m'arc-boute sur le cintre et scrute par-delà les mélèzes qui ont succédé aux châtaigniers, une possible trouée qui annoncerait la proximité du col. Partout c'est le silence, l'immobilité, la froidure qui pétrifie, la brume qui se déchire aux branches des sapins et donne au cycliste qui chemine bravement, une allure fantasmagorique...

Bientôt, après une chevauchée de près d'une heure, le ruban d'asphalte humide se fait moins sévère, les sommets environnants se font plus proches, la forêt ne m'écrase plus de sa robe sombre, je relance l'allure, passe sur le 22 dents, et débouche enfin sur une prairie d'altitude, parsemée de larges flaques de neige qui laissent voir, de ci, de là, une herbe grasse mais roussie, et plus loin quelques touffes de houx que dominant de majestueux conifères. A la cote 1235 je rejoins ma famille qui m'a précédé à bord de l'Escort blanche qui se fond dans un cadre digne d'un conte de Noël. Je desserre les cale-pieds, essuie mon front d'un geste machinal, et commente la grimpe avec la joie que l'on devine. J'ai retrouvé mes sensations estivales au coeur de l'hiver, le sport s'est encore une fois mêlé de m'offrir une matinée merveilleuse dans une région aux multiples attraits.

C'est ma 205e ascension, un col nouveau pour moi : Le Luitel.

La 205, un sacré numéro !

Francis SAUZEREAU, Aviron Bayonnais

COLITE TROPICALE

Ha ! Si seulement j'avais un 26 dents... Je serais un peu plus à mon aise...

Quoiqu'il en soit, je suis très heureux, même si ma progression est plutôt laborieuse, de m'élever sur les pentes raides d'une minuscule route qui rejoint la RN 3 à Bourg Murat.

C'est grâce à l'obligeance de Jasmin Hubert, le sympathique Président du CD 974 que j'ai la chance de faire du vélo dans ce merveilleux endroit qu'est l'île de la Réunion... et je lui en suis reconnaissant même si je regrette un peu le caractère sportif de l'étagement des couronnes de la roue libre.

Passées les dernières maisons du Ving-Septième, la pente s'assagit quelque peu et je peux enfin goûter les joies du cyclotourisme. Le paysage s'est constamment modifié et après la démesure des champs de canne à sucre penchant vers les immensités bleutées de l'Océan Indien j'ai la surprise de découvrir une lande fleurie. Roses et ajoncs jettent leurs notes de couleur dans de vastes prairies où paissent de pacifiques troupeaux.

A droite... le piton rouge... A gauche, le piton bleu !!! Voilà une situation paradoxale bien capable de semer la panique à l'Assemblée Nationale. Cônes caractéristiques... ils témoignent du volcanisme créateur de l'île. Me voici enfin au col de Bellevue : 1606 mètres. La fin de l'ascension est bien plus facile que le début... c'est toujours ça de pris. L'échancrure du col marque peu la ligne de crête qui descend du cratère extérieur du Piton de la Fournaise et remonte insensiblement vers le point culminant de l'île : le piton des Neiges.

A mes pieds... un extraordinaire moutonnement de verdure déferle jusqu'à la côte Est qui brille sous le soleil. Les vagues qui se brisent sur la barrière de corail signent leurs assauts d'un long trait blanc que l'on distingue très bien du col, même s'il y a plus de 20 kilomètres entre les deux.

C'est dimanche, les habitants d'en bas sont nombreux à venir prendre le frais dans les hauts. Autocars et voitures encombrant les emplacements de stationnement et des groupes joyeux s'enfoncent dans le maquis voisin. Des marchands ambulants proposent bananes, letchis, mangues et autres fruits savoureux, vu le nombre de leurs clients les affaires ont l'air de prospérer.

Je ne m'attarde pas outre mesure et je m'engage prudemment dans une descente impressionnante. Les freins commencent à grincer et leurs fausses notes ponctuent ma progression en direction de la Plaine des Palmistes. A nouveau le paysage se modifie et des pâturages je suis passé à la forêt tropicale. Des fuchsias agitent leurs rouges grappes du haut de leurs deux mètres. Les fougères arborescentes jouent aux palmiers pour s'échapper de cet océan végétal et déplier les somptueuses dentelles de leur ombrelle. L'immaculée blancheur des arums signale les endroits plus humides. Et je me laisse glisser dans ce merveilleux jardin. Les virages se succèdent, les lacets déroulent leurs savantes courbes permettant à la route de perdre 70 à 80 mètres tous les kilomètres. Il commence à faire très chaud, malgré la descente.

Je reste vigilant et je ne rate pas la route qui file au Nord. File est le mot juste, surtout dans ce sens, en fait la descente est vertigineuse et j'ai bien du mal à contrôler la machine que j'ai emprunté. Rapidement j'arrive à un nouveau croisement où j'emprunte une piste confortablement constituée d'un sable volcanique à la couleur rouge du plus bel effet. Les gens de l'ONF ont très bien fait les choses et ma progression n'est pas affectée par ce changement de revêtement. Des affiches m'incitent à la prudence... elles signalent la présence de «taureaux furieux» ... bigre... je n'aime guère... En fait de taureaux je n'ai droit qu'à la poursuite d'un affreux roquet qui me contraint à une fuite peu glorieuse.

Je pénètre maintenant dans le royaume de l'Office National des Forêts... Des cryptomerias escaladent en rangs serrés les flancs voisins de la route et par la densité de leur peuplement j'ai l'impression d'être dans les Vosges. La route est belle et j'apprécie la fraîcheur du couvert. Sur les bas côtés des fraises des bois grosses comme des cerises me font des appels de phares, je ne tombe pas dans le piège qu'elles essaient de me tendre car je sais (par expérience récente) qu'elles sont, sans être toxiques, particulièrement infectes. Le chemin sort de la forêt et s'élève gentiment d'abord pour devenir soudain une route goudronnée qui

grimpe sèchement. Je tire sur le guidon, je m'acharne, la bicyclette couine, grince, se plaint, je m'entête, je force et tire la langue en suant à grosses gouttes... ouf, je passe de justesse. Je suis au col de Bebour à 1640 mètres. Dire que j'ai fait plus de 10.000 kilomètres en avion pour ajouter deux cols à ma liste.

La luxuriante forêt tropicale s'offre à mes yeux dans toute son inquiétante splendeur. Je n'ai pas assez de mes deux yeux pour admirer et l'appareil de photo vient à la rescousse.

Des promeneurs occupent déjà les aires de pique-nique et semblent assez surpris de me voir rouler en ces lieux. Je dois dire que j'ai davantage vu des vélos sur les routes côtières que dans les montées menant vers l'intérieur. Une petite pause... et déjà il me faut songer au retour. Je m'équipe pour la rencontre avec le cerbère de service... une mince antenne métallique qui traînait par là fera l'affaire pense je en la faisant plusieurs fois siffler dans l'air.

Mes préparatifs belliqueux ne me sont d'aucune utilité... la bestiole ne daigne même pas me jeter un regard. Notez que j'en suis plutôt satisfait, car je n'ai pas une grande expérience de la charge sabre au clair en vélo. Il y a là matière à réfléchir et je me demande si ce genre d'épreuve ne devrait pas être introduit dans le Critérium du jeune cyclo.

La remontée sur la RN3 est plus que pénible. Je suis contraint de mettre pied à terre une première fois en me désolant... .. «Ah, si seulement, j'avais mon 30 x 26, ce rampaillou, à défaut d'Alfred... il aurait le bonjour de René.

Revenu sur grande route je grignote lentement la pente qui monte au col. La fraîcheur matinale fait maintenant place à une épouvantable chaleur. Un soleil implacable s'amuse follement avec mes rayons. Un peu ça va... mais trop c'est trop et je commence à trouver la note à payer passablement salée.

Là haut sur la crête, je devine l'échancrure du col qui me fait de discrets appels, mais je suis incapable d'aller plus vite. J'en profite pour admirer la végétation et je reste bouche bée en découvrant que la plupart des buissons qui poussent en bordure du chemin sont en fait des massifs d'hortensias. Sous cette latitude la luxuriance de la nature n'est pas étonnante, mais il faut malgré tout s'y habituer.

Ha ! C'est trop dur... je m'arrête et souffle un peu. Une gorgée d'eau tiède et une banane séchée sont les bienvenues. J'ai la tête qui tourne et pourtant il n'y a pas de «ptit sec» dans le bidon. Les efforts en pleine chaleur sous ce soleil fantastique sont sûrement responsables de mon indisposition. Une petite pause à l'ombre me fait beaucoup de bien tout comme les encouragements des occupants des nombreuses voitures qui montent vers la fraîcheur des hautes terres. La casquette, avec la visière dans le dos, bien enfoncée sur la tête... les cales-pieds bien serrés... ça y est, c'est reparti. Seuls les virages font un peu mal car maintenant les lignes droites sont presque plates. Ça y est... le Col de Bellevue est repassé. Du 48 x 24, je passe sur le 52 x 14 et je file sans complexe dans le faux plat de la Grande Montée. Le vent de la course me rafraîchit agréablement et me fait oublier mes difficultés passées. La descente continue plus rapide et je traverse des villages aux noms curieux : Le 27ème... le 23ème... sans percevoir le moindre cycliste avec qui échanger mes impressions.

Si... là haut sur un chemin conduisant à un ilet à l'écart j'aperçois une silhouette familière, mais nos routes ne se croisent pas et il me faut rentrer seul à la maison.

Me voici arrivé... il est midi... le voisin m'offre au passage un «petit sec*» histoire de me donner de l'appétit (comme si après une telle randonnée, j'allais en manquer !).

Mes autres promenades ne furent pas aussi éprouvantes malgré le relief prononcé de l'île et j'en tire la conclusion suivante : En cas de retour en ce beau pays, il est indispensable que je me munisse de mon vélo, ne serait-ce que pour venir à bout du troisième col de l'île : Le Pas de Bellecombe à 2311 mètres... une bien belle chose plus proche du muletier que du col ordinaire. Si le cœur vous en dit !

René CODANI, Lardy

* «Ptit Sec» : Rhum blanc local à 19 francs le litre (Vignette Sécurité Sociale comprise)... particulièrement redoutable !

LA PÊCHE AU GROS

Récit où les gros n'ont pas toujours la pêche.
histoire vraie, même pas enjolivée.

Je viens d'arriver au col des Supeyres. Comme d'habitude, en pareil cas, j'immobilise mon vélo sous la plaque du col. Je reprends mon souffle et fouille dans ma sacoche de guidon pour en tirer un maillot sec qui va remplacer la loque humide qui me couvre les épaules. Je suis de mauvais poil. D'abord je suis en retard sur mes prévisions. Non que je sois personnellement pressé lorsque je me ballade mais Dame Annette m'attend et je sais qu'elle s'inquiète à tort bien sûr, du moindre de mes retards (le mythe de la bergère n'est pas mort chez les femmes de cyclotouristes...). Secondo, j'ai mal aux jambes car, sur l'itinéraire que j'ai emprunté, j'ai du redescendre un brin, en pleine ascension, pour n'en remonter que mieux. Je n'aime pas ça. Ou ça monte, ou ça descend. Je fuis autant que faire se peut ces routes incertaines qui ne se décident pas franchement sur le parti qu'elles doivent prendre.

Enfin, et de trois, j'ai oublié mon appareil photo. Je dis bien mon appareil car en fait dame Annette fait dix pellicules quand j'en fais une. Il est certes plus facile de photographier ses enfants jouant sagement que des plaques de col même immobiles. Elle ajoute plus facile, et surtout plus intelligent ! J'aime bien immortaliser mes ascensions par un cliché. J'ai ça dans une boîte, sur mon bureau et je compulse en rêvant, les jours d'hiver, les traces de mes grimpées. Bon, le col des Supeyres ne sera pas dans ma collection. J'en suis là de mes réflexions lorsqu'on m'interpelle - «Vous venez d'où comme ça ?»

C'est un quidam qui s'approche, suivi à quelque distance par le reste de la famille. Ils se sont fournis en arc de cercle pour me couper la route si je tentais de m'enfuir comme ces hardes de loups dont on nous conte les méfaits lorsque nous ne sommes encore que de petits poucets. C'est le père qui mène la meute.

- «D'Ambert».

La réponse est délibérément laconique. Outre ma mauvaise humeur, je préfère au terme d'un effort être seul avec moi-même ou avec un compagnon de grimpeée plutôt qu'avec un quidam, automobiliste de surcroît.

- «Ah,... d'Ambert !» Je ne sais, dans sa voix, démêler la surprise de l'admiration. Je ne vois d'ailleurs pas d'où je pourrais venir avec un vélo, les Supeyres, ce n'est pas un héliport.

- «Vous êtes monté avec ça ?» En même temps il pointe le doigt en direction de mon vélo. Aussitôt, côté amour propre, ça me chatouille, même, ça me gratouille. Ce doit être sa tête de veau...

Ça, comme il dit, c'est le résultat de mes choix personnels en matière de vélo. Je suis d'autant plus susceptible sur ce sujet que je sais mes choix contestables. Ça, c'est une grande sauterelle d'acier et de dural, bons gros pneus confortables, pas de garde-boue, le guidon retourné et le rétroviseur style mobylette. Rien de discret ni de bon goût, il faut le dire. J'ai déjà confessé mes hérésies dans la revue. Je ne vais pas remettre ça avec un autre confesseur. Lui, il faut que je me le paye.

D'abord, c'est un gros. J'aime pas les gros. Certes il y a de bons gros et j'en fréquente. Il y en a aussi que je ne fréquente pas mais qui sont quand même de bons gros çui de la télé, qui vend en chantant des eaux gazeuses qu'ont pas de bulles, c'est un bon gros. Le mien, c'est la quintessence du vilain gros qui commence par installer son ventre comme préalable à tout contact avant que de pointer son museau. Je sais trop ce que ma minceur de cyclotouriste affûté me coûte comme sacrifices : biscottes sans sel, margarine, nouilles sans oeufs frais (tu t'en donnes du mal pour rien, la Germaine...) steaks dégraissés, salades à l'huile de paraffine, jambon de régime, jus de fruit sans sucre, lait maigre, fromages à zéro pour cent, yaourt itou, café sans caféine, sucrées à l'aspartam... J'en passe. L'imagination des fabricants de minceurs artificielles n'a pas de bornes.

Les gros, eux, ils mangent de tout, quand ils veulent, ils reprennent de tout, les gros et ils se permettraient, en plus d'avoir des opinions personnelles sur mes choix en matière de vélo. Dingue, non ?

Ce vélo, c'est mon phantasme perso : hétérodoxe mais pas hétéroclite car il y a quand même une philosophie sous-jacente à mes choix. Lui, il est victime des idées toutes faites sur la légèreté comme seul critère de choix, idée par ailleurs largement répandue par les constructeurs et les marchands de cycles avec comme slogan moins y en a, plus ça coûte ! Je lui réponds en tapant sur mes maigres cuisses, sachant bien que ma réponse n'est pas très convaincante : - «avec ça (le vélo) mouais, mais aussi avec ça (les maigres cuisses) ! « J'espère qu'il va rire et me foutre la paix. Mais non, il insiste :

- «dites donc, on peut dire que vous n'avez pas peur du ridicule, vous...»

Pas un instant, je n'imagine qu'il puisse faire allusion à mes cuisses. C'est mon cycle qu'il vise. Et, à travers lui, mon éthique personnelle (!) Je n'analyse pas plus avant. La moutarde me monte au nez

- «ce n'est pas le ridicule que je crains, ce sont les imbéciles !» Vlan, c'est parti. La pertinence du propos ne lui échappe pas. Il a un mouvement de surprise. Comment, il croyait pouvoir donner à bon compte mon ridicule en pâture à sa marmaille et voilà que le gibier, non seulement fait front, mais lui rentre dans le lard ! La réponse aurait aussi bien pu me venir dans la descente du col, quelques dix minutes plus tard. Non, ça m'est venu là, au bon moment. Je suis calme, maintenant, un brin amusé par la tête du bonhomme. Une telle obstination à s'installer dans l'univers d'autrui méritait bien cette leçon. La bêtise des autres stimule les fonctions intellectuelles.

Cui là, c'est un gros, prépare l'épuisette, comme ne manquerait pas de dire mon cousin Jean-Luc, aussi fin pêcheur que je suis fin cycliste. C'est dire... Il est ferré.

- «C'est pour moi que vous dites ça ?» Le ton est rogue, la mine renfrognée. Mais la victoire a changé de camp, pour un peu que je me sentirais pousser des grosses cuisses. Grand seigneur, je lâche :

- «Non, non, c'est une remarque de portée générale. Mais si vous vous sentez concerné...» Sur ce, ayant conscience du côté définitif de ma dernière remarque, j'enfourche et me lance dans la descente, jubilant, heureux comme un renard qu'une poule a pas pris.

L'entretien n'a, en tout, duré que quelques minutes. Six mois plus tard, j'en rigole encore.

Marc ROCHET

Marsalt